

Spiritus

CAHIERS DE SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

25

envoyés

H. HOLSTEIN QUEL EST LE SENS DU MOT « MISSION » ?

YVES RAGUIN LA VOCATION MISSIONNAIRE

M. SCHRIEVE PARTIS SUR SA PAROLE COMME ABRAHAM

P. BOYER-MAUREL VIVRE COMME MOISE LE DIALOGUE DU SALUT

MGR PAUL SEITZ UN ÉVÊQUE PARLE A SES MISSIONNAIRES

D. NOTHOMB RÉVISION DE VIE MISSIONNAIRE

J. MASSON FACE AUX RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

semaine et congrés / « mission sans missionnaires » ?

& CH. COUTURIER, E. MVENG, J. DOURNES, ETC.



tout comme il a été envoyé par le père, le fils lui-même a envoyé ses apôtres en disant : « allez donc enseigner toutes les nations les baptisant ... ». ce solennel commandement du christ d'annoncer la vérité du salut, l'église l'a reçu des apôtres pour en poursuivre l'accomplissement jus qu'aux extrémités de la terre. c'est pourquoi elle fait siennes les paroles de l'apôtre : « malheur à moi si je ne prêchais pas l'évangile ». elle continue donc inlassablement à envoyer les hérauts de l'évangile jus qu'à ce que les jeunes églises soient pleinement établies et en état de poursuivre par elles-mêmes l'œuvre d'évangélisation. vatican II lumen gentium numéro 17

Dans un cahier moins épais que d'habitude (compensant les 32 pages supplémentaires du cahier précédent), voici quelques études et méditations qui, sans constituer un véritable numéro spécial, ont tout de même pour commun fil conducteur une réflexion sur la vocation missionnaire.

Mission veut dire envoi et le missionnaire est un envoyé. Mais cela n'est-il pas vrai de tout homme, en ce sens que toute vie humaine est placée sous le signe d'une vocation et qu'il n'y a pas de vocation sans mission? A fortiori, l'envoi sera-t-il le corollaire normal de toute consécration baptismale, religieuse ou sacerdotale. Mais ces affirmations, aujourd'hui courantes, ne suffisent pas à dévoiler tout le sens d'une destinée de missionnaire.

Envoyé, le missionnaire l'est au sens propre, car il a été appelé à partir, à sortir de chez lui pour aller chez les non-chrétiens. Cette vérité, banale pour ceux qui la vivent, avait pourtant cessé d'aller de soi pour beaucoup. Aussi le rappel vigoureux que viennent d'en faire les abbés Barreau et Barbé (*Le prêtre dans la mission*, Seuil) nous paraît-il bien opportun. Une fois reconnue cette caractéristique du missionnaire, sa vocation se distingue aussitôt à l'évidence de la vocation missionnaire commune à tous les chrétiens, à tous les religieux, à tous les prêtres et il devient à nouveau possible d'appeler des jeunes à vivre cette vie-là. Tous en effet ne sont pas appelés à quitter leur milieu de vie naturel pour aller chez les non-chrétiens et on n'appelle pas quelqu'un à faire ce qu'il fait déjà. « Mettez-moi à part Paul et Barnabé » (*Actes 13, 2*).

La prise de conscience par tous les chrétiens, et singulièrement par tous les prêtres, de leur commune vocation missionnaire est une œuvre de longue haleine qui doit normalement aboutir à de plus nombreux départs missionnaires. Mais l'Esprit Saint n'est pas tenu d'attendre que tous les chrétiens soient des apôtres pour susciter parmi eux des témoins qui s'en iront porter l'Evangile aux nations. Aussi bien, en relayant son appel et en favorisant ces départs, les pasteurs développent une parabole en acte, puissamment capable de réveiller en leurs fidèles le sens et le souci de la mission chrétienne.

Spiritus

QUEL EST LE SENS DU MOT « MISSION » ?

L'emploi du mot *mission*, pour désigner une forme ou une spécialisation de l'apostolat, n'est guère attesté avant le XVI^e siècle. Jusque-là, l'annonce de l'Evangile aux païens est désignée par diverses périphrases : propagation de la foi, prédication apostolique, annonce de l'Evangile, etc. En 1564, Gonzalès de Ilescas, dans son *Histoire des Papes*, emploie encore l'expression : *praedicatio apostolica*. Des ouvrages traitant de l'apostolat auprès des païens portent des titres tels que : *De procuranda salute omnium gentium* (Thomas de Jésus), *De procuranda salute Indorum* (Acosta), etc.¹.

I / Le mot acquiert son sens fondamental

C'est vers le milieu du XVI^e siècle que le mot *missio* commença à désigner l'annonce de l'Evangile aux païens, et, en conséquence, la charge apostolique confiée aux prêtres envoyés dans ces régions nouvellement découvertes que l'on désignait communément sous le nom des « Indes ». Mais cette spécialisation verbale conserva longtemps – et doit conserver, pensons-nous – une référence à l'acte hiérarchique de l'envoi. En d'autres termes, la mission est d'abord, et fondamentalement, une charge d'âmes confiée par le pape, ou l'évêque, avant d'être une « localisation » de l'apostolat.

aux origines de la « compagnie de jésus »

On estime, généralement, que c'est aux origines de la Compagnie de Jésus que se situent les premiers usages du mot *missio*, pour désigner cette part de l'apostolat catholique qui concerne proprement l'annonce de l'Evangile aux païens. Mais cet usage est conséquence de la volonté de saint Ignace de se mettre, lui et ses premiers compagnons, à la disposition du Souverain Pontife, pour toute forme d'apostolat que réclamait l'époque.

Saint Ignace de Loyola, on le sait, a lié les profès de son Ordre au Souverain Pontife par un « quatrième vœu » concernant les « missions ». Que signifie cette

initiative, accueillie et approuvée par l'Eglise ? Les textes primitifs, permettant de le mieux comprendre, nous semblent éclairer l'histoire du mot *missio*.

Dans le projet qu'il présente à Paul III, en 1540, saint Ignace écrit :

Chacun de nous se liera (au Souverain Pontife) par un vœu spécial, en sorte que tout ce que l'actuel Pontife romain et ses successeurs ordonneront, relativement au bien des âmes et à la propagation de la foi, quelle que soit la province où ils voudraient nous envoyer (mittere voluerint), nous serons tenus de l'accomplir, immédiatement, sans aucun retard ni excuse, autant qu'il sera en notre pouvoir : soit qu'ils nous envoient (miserint) chez les Turcs, ou chez quelque autre peuple infidèle, même dans ces régions qu'on nomme les Indes, soit chez n'importe quels hérétiques, schismatiques, ou fidèles.

On le voit : l'accent est mis sur la disponibilité entre les mains du pape beaucoup plus que sur le lieu de l'apostolat. Le Jésuite accepte d'être *envoyé* là où le pape le jugera bon. Mais il est évident que cette disponibilité, non seulement inclut l'apostolat des païens, mais marque une préférence pour les terres lointaines et peu accueillantes où vivent les infidèles. La VII^e partie des Constitutions de la Compagnie traite des ministères apostoliques. Le chapitre 1^{er} porte comme titre : *De missionibus summi Pontificis*. Il s'agit évidemment des tâches confiées par le Souverain Pontife, sans détermination de lieux ou d'objet : *per diversa loca mittuntur*. Cependant, une attirance spirituelle pour l'annonce de l'Evangile aux païens et l'envoi aux terres lointaines ne cherche pas à se dissimuler. Une note relative au choix que le supérieur devra faire, chaque fois que la possibilité lui sera laissée, est éclairante :

Toutes choses égales, il faudra choisir le lieu où il y a plus besoin (de prêtres), soit en raison du manque d'ouvriers, soit en raison de l'état misérable et de l'abandon où est laissé le prochain, en danger extrême de damnation (ch. II, note D).

Dans les lettres de saint François Xavier et de ses premiers compagnons, les mots *mission* et *missionnaire* ne sont guère employés. On parle plus volontiers de « propagation de la foi ». Lorsque les généraux de la Compagnie, Lainez et surtout Aquaviva, utiliseront le mot *missio* pour désigner les ministères itinérants des Jésuites, ce mot portera toujours référence à des tâches confiées par le Souverain Pontife. Selon la remarque du P. Santos Hernandez², il s'applique

1 / Thomas OHM o.s.b., *Faites des disciples de toutes les nations*. Trad. franç. Saint-Paul, Paris 1964, I, pp. 41 ss. – Angel SANTOS HERNANDEZ s.j., *Misionología. Problemas introductorios y ciencias auxiliares*. Sal terrae, Santander 1961, pp. 11 ss.

2 / A. SANTOS HERNANDEZ, *op. cit.*, pp. 13-14.

3 / Pierre COSTE c.m., *Le grand saint du grand siècle. Monsieur Vincent*. Desclée de Brouwer, 1932, I,

p. 175. C'est pour demeurer à la pleine disposition des évêques *circa missiones* que saint Vincent de Paul ne voulut pas que les membres de sa « Compagnie » soient des religieux : cf. P. COSTE, *op. cit.*, II, ch. 21, pp. 7-52.

4 / *Ibid.*, I, p. 179.

5 / *Ibid.*, I, p. 186.

indistinctement aux missions lointaines des « Indes » et aux missions européennes auprès des protestants. Le sens premier de la « mission », c'est l'envoi par le Vicaire du Christ, et la tâche apostolique par lui confiée à des religieux de la Compagnie.

la « congrégation de la mission »

Il est frappant de constater que, pour saint Vincent de Paul, le mot qu'il retiendra pour désigner la compagnie de prêtres dont il est fondateur, semble bien porter la même signification fondamentale. Les prêtres de la mission se mettent à la disposition des évêques pour être envoyés aux gens les plus délaissés, aux pauvres campagnards que l'on ne se soucie pas d'évangéliser : ils sont missionnaires parce qu'envoyés.

Le contrat signé par les Gondi, le 17 avril 1625, pour la fondation de la « Congrégation de la mission » porte que

(des prêtres), de doctrine, piété et capacité connue, libres de tous liens du côté des bénéfices, charges et dignités ecclésiastiques... s'appliqueront entièrement, sous le bon plaisir des évêques, au salut du pauvre peuple des champs, par la prédication, les catéchismes et les confessions générales...³

L'approbation accordée par Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, le 24 avril 1626, mentionne également cette disponibilité à l'égard de l'évêque. Ce texte est intéressant parce que, probablement sans que le rédacteur y ait pris garde, il joue sur le mot *mission*, et lui fait désigner à la fois la charge confiée par l'évêque et la tâche apostolique qui en résulte :

Nous le recevons (le contrat de fondation), louons et approuvons, consentant que les dits ecclésiastiques s'établissent et demeurent en cette ville de Paris, à la charge qu'ils n'iront en mission en notre diocèse qu'aux lieux que nous leur assignerons, et après avoir reçu notre bénédiction ou celle d'un de nos grands vicaires, et qu'ils nous rendront compte, à leur retour, de ce qu'ils auront fait aux dites missions⁴.

Dans les indications qu'il donne à François du Coudray, chargé à Rome même de défendre, auprès de la Congrégation de la Propagande, alors fort réticente (1628), la cause de l'approbation de son jeune institut, saint Vincent de Paul met en lumière sa pleine et totale dépendance des Ordinaires locaux :

Laisser le pouvoir aux évêques d'envoyer les missionnaires dans la part de leur diocèse qu'il leur plaira. Et les dits prêtres seront soumis aux curés où ils auront à faire la mission, pendant le temps d'icelle...⁵

L'expression *faire la mission* semble déjà courante, en France, dans les années 1620. En Basse-Bretagne, Michel Le Nobletz l'emploie pour solliciter des Ordinaires la permission d'évangéliser le pauvre peuple des campagnes. Saint Vincent, de son côté, l'utilise spontanément quand il décrit le travail des « prêtres de la mission » et sa description révèle le sens concret qu'elle avait dans le monde religieux du XVII^e siècle :

*Aller de village en village, prêcher, catéchiser et faire faire confession générale de toute la vie passée au pauvre peuple ; travailler à l'accommodelement des différends et faire notre possible à ce que les pauvres malades soient assistés corporellement et spirituellement par la Confrérie de la Charité, que nous établissons aux lieux où nous faisons la mission*⁶.

Mais cet emploi connote la référence à l'envoi par la hiérarchie : et donc, note saint Vincent de Paul, une participation à la « mission apostolique » :

*Messieurs, qui dit missionnaire dit apôtre. Il faut donc que nous agissions comme les Apôtres, puisque nous sommes envoyés, comme eux, pour instruire les peuples. Il faut que nous y allions tout honnement, dans la simplicité, si nous voulons être missionnaires et imiter les Apôtres et Jésus Christ*⁷.

spécialisation du mot aux « missions étrangères »

Au cours du XVII^e siècle, le mot *missio* tend à devenir, dans la langue officielle, le terme technique qui désigne l'apostolat catholique auprès des païens. En 1610, le carme Thomas de Jésus, écrivant un traité en faveur de l'apostolat des religieux en terre païenne, lui donne le titre *Stimulus missionum* ; mais il estime nécessaire de l'expliquer en ajoutant : *Sive de propaganda a religiosis per universum orbem fidei*. La bulle de Grégoire XV, instituant la congrégation romaine de la Propagande, officialise, pour ainsi dire, le terme : (Cette congrégation) « aura juridiction sur toutes les *missions* qui ont pour objet de prêcher et d'enseigner l'Evangile et la doctrine chrétienne ». Il faut cependant remarquer deux choses : d'abord que l'organisme créé par ce document ne s'appelle pas *Congregatio de*

6 / *La vie et l'âme de Monsieur Vincent*. Textes choisis par le P. CHALUMEAU. Fayard, coll. « Textes pour l'histoire sacrée », p. 58 ; cf. pp. 48, 52.

7 / Conférence du 20 août 1655 aux prêtres de la Mission : citée par CHALUMEAU, *op. cit.*, p. 70.

8 / OHM, *op. cit.*, p. 38.

9 / C.I.C., c. 252, § 3 ; cf. c. 1350, § 2. On remarquera, dans le canon 252, l'expression *status missionis* appliquée aux territoires dépendant de la Propagande.

10 / *De apostolicis missionibus*, 1656, cité par Mgr H. CHAPPOULIE, *Aux origines d'une Eglise*.

Rome et les missions d'Indochine au XVII^e siècle. Bloud, Paris 1943, tome I, p. 89, note 4.

11 / Juillet 1663 : cf. Mgr H. CHAPPOULIE, *op. cit.*, I, p. 124.

12 / Encyclique *Maximum illud*, 30 novembre 1919 : cf. P. CATTIN et H.-T. CONUS o.p., *Sources de la vie spirituelle. Documents*. Saint-Paul, Paris 1961, II, p. 1447, n° 3413. La définition sera reprise par Pie XI, dans l'encyclique *Rerum Ecclesiae*, 28 février 1926, CATTIN-CONUS, I, p. 417, n° 732.

missionibus, mais, selon l'ancienne terminologie : *Congregatio de propaganda fide*⁸ ; ensuite que rien, ni dans la bulle d'institution, ni dans le domaine où s'exerce la juridiction de la Congrégation, ne met de différence entre les « missions en terre païenne » et les « missions » européennes, soit auprès des hérétiques, soit auprès des populations chrétiennes, comme les « pauvres gens de la campagne » auxquels saint Vincent de Paul envoie ses « missionnaires ». Il faudra attendre le code de 1917 pour que le terme *terrae missionum* soit réservé aux territoires où n'est pas encore établie la hiérarchie catholique, territoires que le Code fait dépendre de l'actuelle Congrégation de la Propagande⁹.

Ce faisant, le Code consacre un usage déjà ancien et qui remonte à la fin du XVII^e siècle. On constate en effet le passage du sens proprement théologique – le missionnaire est « chargé de mission » par la hiérarchie – au sens géographique. Les missions se situent *in partibus infidelium*, selon l'expression du théatin Verricelli¹⁰. Quand Louis XIV, par lettres patentes, approuva l'installation rue du Bac du séminaire qui devait préparer des prêtres désireux de se joindre aux vicaires apostoliques récemment désignés pour l'Annam et la Cochinchine, il autorisa la fondation d'un « séminaire pour la conversion des infidèles dans les pays étrangers¹¹ ».

L'œuvre des missions apparaît dès lors, ainsi que la définira Benoît XV, en 1919, « la propagation de la foi catholique à travers le monde ». Et le pape, prenant à son compte cette « définition » devenue banale et consacrée par le récent Code, l'explicitait en ces termes :

Au souvenir de la tâche immense qu'ont accomplie nos missionnaires pour la diffusion de la foi à travers le monde, du zèle inlassable qu'ils ont déployé et des sublimes exemples qu'ils nous ont laissés d'invincible courage, on est dououreusement surpris de trouver encore des hommes innombrables assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort : à s'en tenir aux dernières données, on compte un milliard de païens. Pour nous, nous déplorons le sort lamentable de cette immense multitude d'âmes. Il nous tarde, de par la sainteté de notre charge apostolique, de pouvoir étendre à ces âmes le bénéfice de la divine rédemption ; aussi, c'est avec bonheur et gratitude que nous voyons, dans le monde entier et sous le souffle de l'Esprit de Dieu, se multiplier en tous sens les industries du zèle chrétien pour l'extension et le développement des missions¹².

l'annonce de l'évangile aux païens

Tel est le sens principal et fondamental qu'a pris le mot *mission* : cette signification « possède », pour parler comme les juristes. La mission, dit encore Pie XII dans l'encyclique *Fidei donum*, s'adresse « à la foule innombrable de

ceux qui attendent toujours le message du salut¹³ ». Qu'on la justifie principalement, comme jadis, par le danger de damnation de ceux qui ne connaissent pas le Christ, ou, comme on tend à le faire aujourd'hui, par la nécessité, imposée à l'Eglise par sa dimension de catholicité, de s'implanter en toute terre et en toute civilisation, il reste que la mission, pour citer encore *Fidei donum*, « entend porter secours aux immenses besoins spirituels de tant de peuples encore éloignés de la vraie foi¹⁴ ».

Que tel soit bien, dans le langage ecclésiastique actuel, le sens du mot *mission*, le P. Seumois l'établit avec soin et précision dans sa précieuse *Introduction à la missiologie*¹⁵ :

On peut définir, écrit-il en conclusion de son étude de la définition de la mission, l'activité missionnaire : la partie du ministère ecclésiastique qui concerne l'apostolat d'implantation de l'Eglise catholique dans les contrées où elle n'est pas encore stablement constituée, dont le but est ordonné à l'œuvre de conversion des âmes et à leur justification normale : activité qui se justifie dans le droit divin et ecclésiastique, mais aussi dans la nature même de l'Eglise et plus directement dans la catholicité spatiale, elle-même fondée sur la catholicité des personnes et sur l'universalité de la Rédemption¹⁶.

Et, un peu plus loin, précisant le caractère objectif de la missiologie, le P. Seumois écrit :

La missiologie objectivement prise est la discipline intellectuelle qui étudie la mission, c'est-à-dire l'apostolat d'implantation de l'Eglise catholique, dans sa doctrine, son histoire, sa description présente et sa pratique¹⁷.

2 / Le mot se surcharge et se décompose

Ces dernières années, spécialement en France¹⁸, cette définition de la mission a été mise en question. Pour essayer de voir clair dans cette discussion passablement confuse, on peut distinguer comme trois « sources » de l'instance en révision de l'acceptation traditionnelle.

13 / Encyclique *Fidei donum*, 21 avril 1957, CATTIN-CONUS, II, p. 1493, n° 3499.

14 / *Ibid.*, II, p. 1504, n° 3519.

15 / André V. SEUMOIS o.m.i., *Introduction à la missiologie*, Neue Zeitschrift für Missionenwissenschaft, Schöneck-Beckenried, Suisse 1952.

16 / *Op. cit.*, p. 109. Le P. Seumois montre comment cette définition se fonde sur les documents pontificaux.

17 / *Ibid.*, p. 127.

18 / Voir l'étrange requête de certains, réclamant que l'on réservât le mot *mission* à l'apostolat dans les milieux paganisés de France, dans SEUMOIS, *op. cit.*, p. 81, note 252. Voir également la chronique du P. Ath. BOUCHARD dans *Spiritus* n° 20, août-septembre 1964, pp. 291-317 : *Où en est l'idée missionnaire ?*

19 / Mgr MERCIER et M.-J. LE GUILLOU, *Mission et pauvreté*, Centurion, Paris 1964, p. 138.

n'importe quel apostolat

L'accent mis sur la participation à la mission apostolique tend à qualifier de « missionnaire » toute forme d'apostolat qui, légitimement, s'enracine dans la « mission des Douze » et a son fondement dans un envoi par l'Eglise hiérarchique. Apostolat qui a pour but l'évangélisation, qu'il s'agisse des païens qui ne connaissent pas le message du Christ, de ceux qui, l'ayant connu (baptisés ou non), l'ont renié ou oublié, des tièdes et des assoupis dont il faut réveiller la ferveur. On aboutit à une description de ce genre :

La mission vise donc l'universalité des hommes – peuples ou communautés humaines – qui ne sont pas établis dans la lumière du Christ : ceux qui ne l'ont jamais connu comme ceux qui l'ont renié, les milieux païens, les milieux non chrétiens du monde moderne, si profondément coupés sociologiquement des autres milieux et imperméables aux milieux chrétiens qu'une mission spéciale à leur endroit est nécessaire pour qu'ils entendent la Parole du salut. Elle concerne les baptisés qui ont renié leur foi ; les pécheurs qui se sont « déconvertis » ; les êtres partagés dont une part d'eux-mêmes est chrétienne et dont l'autre accepte, au point de s'y laisser corrompre, les slogans, les comportements et les préjugés du milieu de travail ou de loisirs en lesquels ils vivent ; les êtres fragiles, enfants, adolescents et jeunes, dont la conversion à la foi n'est pas terminée, mais est en train de se faire... Depuis la première annonce de la foi en pays non évangélisés jusqu'aux réveils et aux missions intérieures des contrées nourries depuis vingt siècles du pain de la Parole, il n'y a pas de solution de continuité. La mission n'est jamais terminée, sinon par convention légale ou canonique¹⁹.

Ce texte est remarquable, car il ramasse, en synthèse éloquente et émouvante, tout ce que la sensibilité chrétienne de nos contemporains met dans le mot prestigieux de *mission*, caractéristique de l'élan apostolique de notre temps. Mais, à tant charger un mot, ne risque-t-on pas d'en exténuer la signification ? Les vocables, sans doute, sont extensibles. D'autre part, il est clair que tout apostolat est, étymologiquement, « missionnaire », ayant pour tâche et pour grâce d'annoncer l'Evangile et d'en faire vivre des destinataires. Cependant ne convient-il pas d'établir des distinctions, de maintenir ou de restaurer la différence radicale qui sépare la première annonce de l'Evangile à ceux qui l'ignorent de son rappel à ceux qui l'ont oublié, mais portent le caractère de leur baptême, sans l'avoir formellement et explicitement renié ?

les païens des pays chrétiens

Deuxième facteur d'élargissement du vocabulaire, la constatation du « paganismus effectif » des régions chrétiennes, et donc de l'urgence de considérer ceux qui y vivent, de fait, loin du Christ et de son Eglise, comme sujets de la mission.

C'est le thème qui sous-tend le célèbre rapport des abbés Godin et Daniel : *La France pays de mission?* et toute la réflexion pastorale qu'il a suscitée.

Remarquons seulement, avec un théologien attentif, qu'il ne s'agit que d'*analogie*, mais qu'il ne peut être question d'univocité pure et simple.

On a été amené, écrit le P. J.-M. Nicolas, à se demander si les pays d'ancienne chrétienté ne présentaient pas des analogies avec les pays dits de mission. Le phénomène de déchristianisation a été observé avec beaucoup de réalisme... Bien entendu, ces analyses ont toujours appelé bien des nuances. Pour prendre un pays comme la France, en dehors même de certaines régions qui peuvent être dites encore de vraie chrétienté, il serait excessif de nier l'influence positive de la tradition chrétienne sur la morale commune et sur les idées courantes. Beaucoup de valeurs proprement modernes se ressentent de leur origine chrétienne. S'il est vrai que la pratique religieuse est parfois vide de tout sens, il est aussi vrai à l'inverse que la foi demeure bien souvent ou se réveille soudain d'une manière imprévue chez des hommes qui ne la professent pas du tout extérieurement. Il ne faut pas confondre séparation d'avec l'Eglise avec déchristianisation complète. Enfin, l'Eglise est « plantée » partout dans ces pays d'ancienne chrétienté et, admise ou refusée, elle est forcément intégrée dans cet ensemble de relations qui constituent la vie d'une collectivité. Les analyses les plus pessimistes, tout en faisant ressortir le caractère minoritaire du christianisme en France, ne pourront pas assimiler celle-ci dans son ensemble à un « pays de mission »²⁰.

Il semble que, sous l'influence d'un courant pastoral, dont on ne saurait méconnaître la vigueur et la nécessité, l'emploi du mot *mission* ait subi, depuis une vingtaine d'années, en France au moins, une sorte de crise : à force de surenchère, il perd de sa netteté et de sa précision. Et surtout il prend, de manière excessive, sinon exclusive, une coloration subjective, contre quoi il est nécessaire de protester. L'objectivité de la mission, qui est l'annonce de l'Evangile aux païens et l'implantation de l'Eglise, demande à être reconnue et affirmée. Sinon, les mots finiront par ne plus rien dire, et une sorte de nominalisme affectif et sentimental nous guette.

le désaveu du contexte colonial

Mais il est clair que cette dévaluation du mot *mission*, favorisée par une sorte de tendance spontanée et mal contrôlée à restreindre à la pastorale familiale de nos paroisses un mot qui, traditionnellement, désigne l'apostolat en terre

20 / M.-J. NICOLAS, *Théologie de la mission* dans *Lumière et Vie* n° 50, novembre-décembre 1960, pp. 84-85.

21 / *Parole et Mission* n° 29, avril 1965, pp. 215-216.

22 / Nous ne parlons pas de « déchristianisation », terme imprécis et souvent inexact : cf. G. MOREL, *Etudes*, mai 1964, pp. 595-613.

23 / Encyclique *Rerum Ecclesiae*, 28 février 1926. CATTIN-CONUS, *op. cit.*, pp. 417-418, n° 733-735.

païenne, n'est pas sans rapport avec ce qu'en termes modernes, on pourrait appeler un « cartierisme » spirituel. Le XIX^e siècle, pour son malheur et pour le nôtre, avait toléré une sorte de confusion entre mission et colonisation. Tout un romantisme s'était accroché à ce portrait équivoque du missionnaire, pionnier hardi et découvreur, civilisateur et pédagogue, brandissant croix et drapeau à travers déserts et steppes arides. Naturellement, cette hardie chevauchée en vint à suggérer dans la littérature un refoulement sentimental mal dissimulé ; depuis Chateaubriand, le missionnaire sera volontiers un cœur en écharpe dans un corps poilu et barbu à souhait. Et le thème nostalgique de son éloignement de la patrie chérie, où il laissait Dieu sait quels souvenirs, revenait jusque dans les sermons de départ en mission ! L'histoire est assez connue, mais elle doit être évoquée pour expliquer la tonalité agressive d'une réaction actuelle qui engloberait volontiers, dans une sorte de refus verbal, colonisation et mission.

Il n'est plus rare aujourd'hui de voir d'anciens « missionnaires » de quelques pays d'Asie ou d'Afrique renoncer totalement à leur titre de missionnaire. « Ne nous appelez plus missionnaires, ne parlez plus de mission, disent-ils. Cela est fini. » Paradoxe que les missionnaires n'ont pas voulu, bien sûr, mais qui s'impose terriblement à eux. Bon gré mal gré, la mission aux yeux des autochtones a eu partie liée à la colonisation. Puisque la page de celle-ci est tournée, on doit aussi tourner celle de la mission... Parallèlement à ce changement outre-mer, un autre bouleversement, exactement inverse, s'est produit en Europe, et très particulièrement en France. Depuis l'abbé Godin, la France a pris conscience que le « paganism », sous ses formes modernes, était aussi dans ses murs. Des « espaces » nouveaux s'ouvriraient à la « mission »... L'enthousiasme missionnaire saisit l'élite des prêtres de France...²¹

Il y aurait beaucoup à dire sur cette constatation, apparemment objective, et sur la valeur des composantes affectives qu'elle révèle. Je penserais volontiers que, plus que sur une réaction juvénile et compréhensible des indigènes, elle s'appuie sur une auto-critique des « missionnaires » européens, qui se sentent mal à l'aise du personnage qu'ils représentent et éprouvent une gêne indéniable à assumer le portrait-robot du missionnaire qui séduisit leur adolescence ! Tout en respectant ces données, objectives (la phobie du colonialisme de ceux qui, hier, étaient sujets de la colonisation) et subjectives (le souhait intime de n'être plus missionnaire-du-XIX^e-siècle), on nous permettra de remarquer les inconvénients de juger une terminologie reçue d'après de tels critères.

une tâche d'aujourd'hui qui réclame son nom propre

De ce trop sommaire tour d'horizon, une conclusion semble se dégager.

Le mot *mission* s'est imposé, depuis le XVI^e siècle, pour désigner ce que l'on appelait jadis « la propagation de la foi », l'annonce de l'Evangile à ceux qui

ne le connaissent pas, l'implantation de l'Eglise dans des régions, des civilisations et des cercles culturels où elle était inconnue ou fondamentalement étrangère.

Si l'ordre du Christ d'annoncer l'Evangile aux païens, de porter le message du Christ à ceux qui ne le connaissent pas, demeure aujourd'hui comme hier une tâche nécessaire de l'apostolat catholique, on ne voit pas de raison décisive de refuser à cette tâche le mot qui la désigne, formellement et distinctement, depuis quatre siècles.

Les conditions de la « mission » peuvent avoir changé aujourd'hui, en particulier du fait des relations fréquentes et familières entre ces pays « non chrétiens » et le reste du monde (que l'on songe à ce que représente le grand nombre des étudiants ou travailleurs africains et asiatiques vivant actuellement en Europe), de la disparition du colonialisme et de l'accès à l'indépendance des peuples, jadis soumis aux puissances européennes. D'autre part, des « analogies » légitimes permettent d'employer le mot *mission* pour désigner d'autres formes d'apostolat apparentées à la mission proprement dite : analogie des « missions de l'intérieur », représentées jadis par les « missions » diocésaines ou régionales, aujourd'hui par divers types de mission ouvrière ou rurale, telles que nous les voyons établies en France. Mais nous ne pensons pas que cette analogie permette de retourner les situations et d'estimer, même à titre de constatation, qu'il faut refuser le mot *mission* ou le déclarer « suspect », quand il s'agit des pays de non-chrétienté, et, par contre, estimer qu'il est « devenu le mot juste » pour les pays chrétiens, gangrenés de paganisme agressif ou virulent ²².

La mission demeure aujourd'hui encore cet apostolat d'annonce de l'Evangile aux païens que décrivait Pie XI, dans son encyclique *Rerum Ecclesiae*, et nous ne voyons pas de motif contraignant de revenir sur ce qu'exprimait sans ambages le Pontife :

Dès le début de notre pontificat, nous étions résolu à tout tenter pour porter chaque jour plus loin, par l'apostolat des missionnaires, le flambeau de l'Evangile et pour frayer ainsi aux peuples païens l'unique voie du salut... L'envoi s'impose, dans ces régions immenses et en quelque sorte illimitées qui sont encore privées de la civilisation chrétienne, d'ouvriers beaucoup plus nombreux et plus abondamment pourvus de connaissances variées...

Vivre dans le bercail du Christ sans avoir aucun souci de ceux qui vaquent misérablement au-dehors serait si contraire à la charité que nous devons avoir envers Dieu et envers tous les hommes, qu'il est inutile d'en faire une longue démonstration... ²³

Paris, Henri Holstein sj

LA VOCATION MISSIONNAIRE

Beaucoup nient qu'il y ait une « vocation missionnaire » distincte de l'obligation qu'a tout chrétien de travailler à l'extension de l'Eglise du Christ. Le chrétien, disent-ils, est missionnaire par la grâce de son baptême et de sa confirmation, c'est-à-dire par le fait même de son appartenance à l'Eglise. On peut discuter à perte de vue sur le caractère « missionnaire » de la condition chrétienne, mais il semble difficile d'aller contre le bon sens chrétien qui a toujours vu dans la vocation missionnaire une spécification de cette condition. La vocation missionnaire est de l'ordre des charismes dont Paul a mis en lumière le rôle essentiel dans l'édition de l'Eglise (cf. 1 Cor. 12, 6-11).

La mission se définit par sa source qui est de Dieu ; elle se définit aussi par son terme et par sa fonction. Tout pasteur, tout apôtre, tout prophète est un envoyé puisqu'il vient de Dieu pour témoigner pour Celui qui l'envoie. Mais en cette source tout est un dans l'amour qui se dit et se donne. Tous nous sommes envoyés pour des tâches diverses. Envoyée, et donc missionnaire, l'Eglise l'est par essence, puisqu'elle n'existe que dans et par la mission du Fils. Missionnaire aussi, tout chrétien, par la grâce de son appartenance à l'Eglise. Missionnaire, plus spécifiquement missionnaire, celui que le Christ a choisi pour réaliser aux frontières du monde chrétien et des mondes païens l'œuvre de la révélation du message chrétien et de l'intégration au corps mystique du Christ.

l'œuvre missionnaire

Le Christ a envoyé ses apôtres en mission. Il n'y avait point, en ce temps-là, de milieu chrétien. L'Eglise n'était encore que ce petit groupe réuni autour du Christ. Toute l'Eglise était devant lui quand le Christ l'envoya aux nations. C'est de cette « mission » que découle toute vocation missionnaire. L'Eglise est toujours « en mission », car elle est toujours « envoyée » vers ce milieu non chrétien qui la baigne de toutes parts. Ce qui constitue son état permanent de mission, c'est qu'elle est toujours en contact avec ce monde qui n'a pas encore adhéré au Christ par la foi.

Il y a mission quand il y a envoi vers un *autre* milieu spirituel. C'est pourquoi il n'y a pas mission à l'intérieur même de la Trinité, mais il y a mission du Fils, mission du Saint Esprit quand ils sont envoyés vers les hommes. Et ces hommes qui sont à l'image de Dieu sont, par les dons que Dieu leur a faits, capables de recevoir les envoyés, de les comprendre, et enfin d'accepter leur message. Ainsi, le Christ est-il venu parmi les hommes pour sauver l'humanité. Ainsi, l'Esprit Saint est-il venu habiter dans les coeurs pour rendre possible ce dialogue avec Dieu qui prépare l'intimité. Le Christ se dit envoyé d'abord aux brebis perdues de la Maison d'Israël. Cette restriction temporaire n'est qu'une soumission à un rythme historique, car il vient en fait pour tous les hommes. C'est pourquoi il envoie ses apôtres d'abord aux enfants d'Israël, puis à toutes les nations qui sont sous le ciel.

L'envoyé porte une Bonne Nouvelle. Il annonce le Royaume de Dieu et les conditions pour y entrer. Ces conditions se résument en un acte essentiel, l'acte d'adhésion au Christ par la foi. Le but premier de la mission est d'amener les non-chrétiens à cet acte de foi. L'Eglise se construira d'elle-même sur l'acte de foi des convertis, puisqu'elle est la communauté des croyants. Quand le Christ envoie ses apôtres, il leur dit bien clairement d'apprendre aux hommes à croire. L'acte de foi au Christ est la réponse à l'acte propre de la mission aux confins de l'Eglise. La foi scelle l'union au Christ dans et par l'Eglise.

Il est juste de dire que la mission est l'acte par excellence de l'Eglise, parce que l'Eglise continue et accomplit la mission du Christ auprès des hommes. Elle a été constituée comme la base opérationnelle du Verbe en ce monde. C'est par elle que Dieu veut se porter vers les hommes, se donner aux hommes. Mais dans cette église qui est le lieu normal de la rencontre de l'homme et de Dieu, car c'est en elle que Dieu se dit, se révèle et se donne, les fonctions sont diverses. Si toute fonction dans l'Eglise relève d'un choix et d'une mission, il est une fonction qui réalise plus particulièrement la vocation missionnaire. C'est pourquoi une longue tradition solidement fondée a chargé le terme de « mission » d'un sens qu'il est préférable de lui garder, à moins qu'on ne veuille brouiller les notions sans tenir compte de réalités essentielles d'action qui demandent des distinctions fonctionnelles.

mission et mission

La mission est l'acte par excellence de l'Eglise ; tout chrétien est missionnaire, tout prêtre est missionnaire. Il est bon de le répéter, mais il ne faut pas se payer de mots. Le désir très légitime de faire reprendre conscience à tout chrétien de sa vocation missionnaire ne doit pas faire oublier les réalités concrètes de l'apostolat. L'esprit peut être le même, mais les spécifications de l'action sont

tellement différentes qu'on est fondé à dire que ce n'est tout de même pas la même chose de travailler dans son propre pays à ramener à la foi des gens qui ont encore un fonds chrétien ou de partir dans un pays païen, de langue et de cultures différentes. La mission se réalise dans sa plénitude dans le contact de l'Eglise avec ceux qui ne connaissent pas le Christ et baignent dans un océan de pensée non chrétienne.

Il n'est pas de mission qui soit plus mission que celle du Fils de Dieu, car il « sort » de sa condition divine pour devenir l'un d'entre nous. Sortie de soi, ouverture à un nouveau monde, révélation du mystère inconnu jusque-là, adaptation totale, voici les éléments de la mission du Verbe qui se retrouvent dans toute définition de la mission.

Il semble raisonnable de reconnaître dans la vocation missionnaire des degrés délinis par la « distance » entre le « milieu chrétien » et le « milieu païen ». Ceux qui ont vécu en pays non chrétien savent bien ce qu'est cette « distance » dont je parle ici, distance d'une autre intensité, je dirais presque d'un autre ordre, que celle qui sépare le milieu chrétien d'un milieu déchristianisé. C'est pourquoi, tout en maintenant le principe que tout apôtre est missionnaire et devrait le devenir davantage, je pense raisonnable de dire que l'envoyé aux nations, au sens où saint Paul le fut, réalise plus pleinement la vocation missionnaire de l'Eglise.

Alors, me dira-t-on, vous prétendez que le missionnaire qui part au bout du monde, au milieu de gens ancrés dans un paganisme étroit, inaccessible aux plus élémentaires notions chrétiennes, est plus missionnaire que celui qui travaille en pays chrétien ? Dans un sens, oui, en prenant la définition fonctionnelle de la mission présentée plus haut. Et si ce missionnaire doit quitter son pays, apprendre une langue très difficile, s'adapter à des manières de penser qui le déroutent, il pourra être regardé comme réalisant plus pleinement en lui la fonction missionnaire de l'Eglise. Le fait d'avoir à faire un effort pour épenser la présentation du christianisme en fonction de la mentalité des pays non chrétiens est un des éléments importants de cette notion de « mission » définie comme la présentation de la Révélation à un milieu spirituellement différent.

Missionnaire, le prêtre qui travaille en pays chrétien, missionnaire celui qui, orêtre, religieux ou laïc, va travailler en pays de mission, missionnaire et j'ose lire, plus missionnaire, non par la vertu mais par la « fonction de mission », celui qui se dépasse culturellement et spirituellement pour vivre en un point où l'Eglise cherche le contact avec le monde non chrétien. Il n'est pas si facile de transformer un engagement temporaire en don définitif, quand ce don demande de grands changements dans le mode de vie, dans l'adaptation. C'est quand

on se trouve devant un de ces seuils que l'on comprend ce qu'on nomme « vocation missionnaire ».

Le missionnaire n'est pas pour autant un être à part, avec des problèmes absolument inconnus des autres. Ce qui a contribué à faire du missionnaire des temps passés un être si particulier, c'était précisément qu'il perdait contact avec son pays d'origine. Son étrangeté n'était que relative. Or ce n'est pas en cela que consiste la véritable originalité du missionnaire. C'est en ce qu'il est le témoin du Christ à la limite du monde chrétien. Il est l'homme des confins, l'homme des marches de l'Eglise.

vocation missionnaire spéciale

Si l'œuvre missionnaire ne se distinguait en rien de toute autre activité pastorale ou apostolique, il faudrait rejeter toute idée de « vocation missionnaire ». Il y aurait une vocation unique et n'importe qui pourrait être envoyé n'importe où. Ce serait très beau s'il en était ainsi. Mais, suivant la loi normale de la charité chrétienne, la sollicitude de l'apôtre se porte naturellement sur ceux qui lui sont proches par la race, la langue et la culture. C'est l'ordre voulu par Dieu pour la charité apostolique. Dieu doit donc se chercher des apôtres qui acceptent de sortir de ce milieu normal d'action chrétienne. Ceci ne contredit pas la vocation missionnaire de l'Eglise et de tout chrétien. Le chrétien exerce d'ordinaire sa vocation missionnaire par la prière, et, occasionnellement, en faisant connaître le Christ à ceux qui, dans son milieu, ne le connaissent pas. Il ne peut agir sur tous les fronts à la fois. L'Eglise est toute missionnaire, mais elle n'emploie pas à l'évangélisation des non-chrétiens toutes les forces dont elle dispose. Dès les premiers temps de l'Eglise, les fonctions ont été distribuées. De cette nécessité est née l'institution des diaires. Les apôtres devaient être libres pour les tâches spirituelles. Et parmi eux, certains comme Jacques restèrent au milieu des convertis, tandis que d'autres partaient pour des terres lointaines. Nous voyons que le choix des « missionnaires » est l'œuvre de l'Esprit. Paul est choisi par le Christ et mis à part pour l'apostolat parmi les Gentils. Quand il veut exercer un apostolat parmi les Juifs, à Damas puis à Jérusalem, le Seigneur l'en empêche.

Un jeune homme qui entre au séminaire y entre pour se dévouer dans son diocèse. C'est sa vocation normale. Il ne faut pas oublier que c'est cette situation de fait qui a été la cause de l'efflorescence des instituts missionnaires. Il ne serait pas très juste d'en vouloir à Dieu d'avoir suscité ces instituts pour accomplir une œuvre d'Eglise qui ne semblait pas pouvoir se réaliser autrement. C'est pour répondre d'une manière plus efficace aux besoins particuliers de l'évangélisation dans les pays non chrétiens que le Saint Esprit a suscité les instituts mission-

naires. Ces instituts sont des organismes spécialisés. Si leur action n'est pas toujours aussi efficace qu'elle devrait l'être, ce n'est pas parce que ce sont des instituts, mais parce que leur action ne s'est pas adaptée aux besoins d'un apostolat moderne. Ils devraient être, dans l'Eglise des temps actuels, ce que sont dans tous les grands états les organismes techniques. Ces instituts ont leur vocation missionnaire. Ils sont des organismes spécialisés d'une église qui a pour mission d'amener les hommes à la connaissance du Christ, Fils de Dieu et sauveur du monde.

L'Eglise reprend conscience, en ses évêques, de son devoir missionnaire. Ce sont de nouveaux horizons qui s'ouvrent pour le clergé et les laïcs des pays chrétiens. La vocation missionnaire devient, si je puis dire, plus universelle. Elle se présente à beaucoup qui auparavant n'y auraient jamais songé. Là encore il faut voir une marque des temps modernes de l'Eglise. Mais l'esprit missionnaire, qui se répand partout dans l'Eglise, reste trop souvent plus théorique que pratique. C'est pourquoi, il semble bien que la vocation missionnaire pour l'apostolat en pays non chrétien soit un appel spécial de Dieu. Cet appel est accompagné de grâces qui permettront à l'appelé de faire face aux difficultés de la vie qu'il va commencer. Il s'ensuit qu'il n'est pas raisonnable, normalement, d'envoyer en mission des gens qui ne sont pas volontaires. Nombreux sont ceux qui, venus en mission par pure obéissance, n'ont pu trouver dans les difficultés ces raisons de tenir malgré tout que d'autres trouvent dans la conviction d'une « vocation ». Si le Seigneur prépare d'ordinaire ceux qu'il destine à la mission, n'est-ce pas parce que l'œuvre missionnaire suppose une adaptation à des conditions particulières et une préparation à des sacrifices propres à cette vocation ? Ceux qui vont travailler quelque temps en pays de mission peuvent se rendre compte de ce que demande une telle vocation, quand elle est pour toute une vie.

Que celui que l'Esprit Saint a mis à part pour cette mission soit parmi ceux qu'il évangélise doux et humble comme le Maître qu'il annonce. Prédicateur de l'Evangile, qu'il vive selon l'Evangile, en accord avec le milieu dans lequel il travaille de telle sorte qu'il soit au milieu des païens qui le voient un témoignage de piété sincère, de vie religieuse profonde et pas seulement un brasseur d'affaires. Ainsi les non-chrétiens pourront-ils être amenés à croire que la religion qu'il prêche est celle qui conduit le plus sûrement à Dieu.

Enfin, par le travail de la mission, tous les peuples de la terre pourront, un jour, avoir la vie que le Christ est venu nous apporter, et l'avoir en abondance.

Paris, Yves Raguin sj

PARTIS SUR SA PAROLE, COMME ABRAHAM

« Yahvé dit à Abraham : Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. »

Abraham partit, comme le lui avait dit Yahvé.

Ce n'est pas le premier appel de Dieu. Avant, il y a eu Adam, appelé en même temps que sa descendance à peupler la terre et à l'organiser. On peut penser que cet appel violentait cette terre qui d'elle-même produira plus d'épines que de blé. Personne, surtout dans nos pays développés, ne met en doute la nécessité d'obéir à cet appel de Dieu qui devient par le fait même le premier commandement, le premier en date s'entend. Tous les ingénieurs et tous les chefs de travaux, qui font de notre terre une machine bien huilée, obéissent à ce commandement, même si c'est sans le savoir, même si c'est en pensant que le travail est plus efficace que la religion. L'homme créé à l'image de Dieu retrouve spontanément cette image dans son cœur et dans son comportement : première pierre d'attente pour la rencontre de leur Dieu (si la lumière du monde est assez claire).

« C'est par la foi qu'Abraham obéit à l'appel de Dieu pour aller dans le pays qu'il devait recevoir en héritage : et il partit sans savoir où il allait. » C'est saint Paul (Hébr. 11, 8) qui nous rappelle cela. Dieu appelle et celui qui a la foi répond sans trop savoir où le conduit cet appel. Paul le sentit bien, lui qui avait reçu le même appel : « Seigneur que veux-tu que je fasse ? » Il ne lui fut pas répondu sur ce point précis. « On te dira ce que tu devras faire. » Il nous semblerait plus efficace que la voix qui lui parlait donnât elle-même ses ordres...

Plus efficace, mais cela n'a pas été fait. En revoyant tous les appels de Dieu à travers la Bible, on retrouve constamment cette façon de faire. L'appel est parfois assorti de vision, de paroles entendues, de songes, d'effroi, mais il est toujours assorti d'humain. Le Seigneur qui a fait les hommes, ses enfants, sait fort bien qu'ils ne sont pas des anges. La terre est le chemin par lequel ils vont à lui. La terre est toujours le moyen obligé de leur réponse à l'appel. Abraham partit selon le mode de ses contemporains nomades. Paul continua son voyage et reçut d'un inconnu le programme de sa nouvelle vie : il l'accepta, il alla prendre contact avec ceux qui déjà travaillaient pour le Christ.

sans consulter la chair ni le sang

Actuellement, au XX^e siècle, en 1965, est-ce que Dieu continue ses appels ? Y a-t-il encore des gens qui écoutent le soir en comptant les étoiles, comme Abraham ? Oui, bien sûr ! Il y a tous ceux qui pensent que le Seigneur est leur part d'héritage. Il y a tous ceux qui quittent leur pays pour aller dans un pays qu'ils ne connaissent pas. Il y a tous ceux qui font leur la langue souvent difficile d'un pays nouveau. Il y a ceux qui s'essaient à faire ce que le Seigneur veut qu'ils fassent.

Quand un prêtre, un religieux, une religieuse, un laïc a entendu – dans son cœur ou hors de son cœur ! nul ne sait, Dieu le sait – le même appel qu'Abraham ou le même appel que Paul, que peut-il faire sinon obéir ? Que peut-il faire, s'il a la foi, sinon partir sans savoir où il va exactement ? Que peut-il faire pour répondre à l'Amour qui l'a aimé le premier ? Il lui faut partir « pour que le monde sache qu'il aime le Père ».

Est-il sûr que l'appel lui a été adressé ; est-il sûr que sa mission est la mission même de Paul ? Pas plus sûr que ne l'était Abraham, pas plus sûr que ne l'était Paul, mais tout autant. Quand l'appel est venu à Paul, clair et net, il est venu par l'entremise d'Ananie : « Va, cet homme est l'instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les païens, les rois et les enfants d'Israël ». Paul n'a pas ergoté, ni demandé de signe : « Aussitôt, sans consulter la chair ni le sang », il est parti porter le Message, la Parole. Il n'a fait qu'obéir, il n'a fait que son devoir et il savait encore que même en faisant cela il « était un serviteur inutile ». Le missionnaire qui part n'a pas eu un ange pour lui apporter la certitude du bien-fondé de son départ. Laurait-il eu, que la certitude ne serait pas plus forte : « Est-ce que je n'ai pas rêvé ?... » Quelqu'un est venu, au jour de son obédience ou de sa désignation, lui dire : « Tu es choisi pour porter la Parole en Chine, en Afrique, à Madagascar... »

envoyés de la communauté chrétienne

Il est parti, il a obéi et on lui en voudrait ? « Ne va-t-il pas violenter des consciences ? Ne va-t-il pas proposer un salut inadéquat aux mentalités chinoises ou africaines ou malgaches... ? »

Il est bon de se poser ces questions pour suivre le programme que Dieu donna à Jérémie : « Voilà, je mets en ta bouche mes paroles. Regarde, aujourd'hui je t'établis sur les nations pour arracher et renverser, pour exterminer et démolir, pour bâtir et planter ». Il y aura certaines choses à démolir et arracher, il y en aura à planter, il y en aura aussi à conserver. C'est cela porter la Parole qui est plus « affilée qu'un glaive à deux tranchants ». C'est cela porter la Parole et

elle n'appartient pas aux missionnaires, elle appartient au Seigneur du ciel et de la terre. Qu'on se pose des questions et que les chrétiens posent ces questions au missionnaire, c'est excellent et constructif. C'est un peu Ananie qui dit à Paul : « Voilà ton travail, mais fais attention, il te faut être fidèle ». Le missionnaire sait que la Parole n'est pas sa propriété et qu'elle a été donnée à ses frères aussi pour l'aider. Le pape ne réunit-il pas un concile pour aller plus loin dans la fidélité à la mission grâce aux lumières de ses frères les évêques ? L'évêque ne réunit-il pas ses militants pour voir avec eux comment porter la Parole dans telle ou telle situation donnée ? Merci à nos frères qui nous obligent à une révision de vie, mais qu'ils n'oublient pas qu'ils doivent respecter comme nous notre appel et non lui faire obstacle. Peut-être ont-ils aussi à apprendre quelque chose du missionnaire qu'ils ont envoyé.

Tout chrétien est « du Christ » et le Christ n'est rien d'autre que le Verbe, la Parole venue parmi nous. Le Christ est parti mais a dit à ses disciples : « Allez, faites toutes les nations mes disciples et baptisez-les ». – Autrement dit, faites des chrétiens de tous les hommes. Mais comment seront-ils chrétiens si la Parole n'est pas venue jusqu'à eux ? Comment la Parole ira-t-elle jusque dans l'usine, jusque dans le quartier, jusque dans le supermarché, jusque dans l'usine, les champs ou les marchés des pays lointains, si ce n'est portée par les disciples ? Il ne s'agit pas de viol de conscience, il s'agit de proposition : « Si tu veux être parfait, suis-moi et vends tout ce qui fait ta richesse ». On ne vous apporte pas la destruction de tout ce que vous respectez, mais le perfectionnement ; si vous voulez... Telle est la proposition que fait tout chrétien vraiment porteur de la Parole qu'il a reçue, s'il veut que le « Verbe habite parmi ses frères ». Mais tout chrétien ne peut ni ne doit – à cause même de son rôle missionnaire là où il est – porter la Parole au loin. C'est pourquoi il envoie ceux de ses frères qui ont été appelés pour cela. Ce n'est pas affirmation gratuite. – Qui appelle ? Le Seigneur. – Qui envoie ? Le Seigneur encore, mais par l'entremise de l'Eglise. – Qui est l'Eglise ? Ce n'est pas une entité plus ou moins lointaine et omnipotente, mais le peuple de Dieu. Et de façon très humaine, ce sera telle ou telle église particulière, donc telle ou telle partie du peuple de Dieu. Comme l'église de Rome envoya saint Augustin chez les Angles ; comme telle église, tel diocèse envoie des prêtres *Fidei donum* dans tel autre diocèse lointain. Peut-être serait-il bon que les religieux eux-mêmes reprennent racine dans leur diocèse ou leur paroisse d'origine avant de partir, afin de prendre conscience qu'ils sont envoyés par leurs frères, afin que leurs frères soient conscients de la charge qu'ils assument en « envoyant », au nom du Seigneur et en leur nom, celui qui a été choisi pour partir.

« Mettez-moi donc à part Barnabé et Saul en vue de l'œuvre à laquelle je les ai appelés », souffle l'Esprit à l'église d'Antioche. « Alors ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. »

Frères de nos pays chrétiens, frères de nos villes et de nos villages, frères des églises de notre baptême, frères des églises où vivent nos parents, écoutez avec nous l'appel de l'Esprit ; imposez-nous vos mains sanctifiées par la foi et le baptême et laissez-nous partir puisque c'est Dieu qui appelle. Aidez-nous de votre réflexion, aidez-nous de votre prière, aidez-nous de votre amour pour que nous soyons fidèles à la Parole qui prend nos lèvres pour chemin. Si votre aide manque et que « le nom de Dieu soit maudit dans les nations à cause de nous », ne serez-vous pas coupables avec nous de la pourriture des sépulcres blanchis ? Si votre aide fraternelle nous garde éveillés avec « l'étoile du matin qui se lève sur les cœurs des hommes », alors, « vous serez grands dans le Royaume du ciel avec ceux qui auront enseigné les choses du Royaume »...

d'abord faire entendre la parole du salut

Multiples et divers sont les travaux que fait le missionnaire de Dieu ; mais il y a une hiérarchie. Pour être missionnaire, pour être prêtre, il est avant tout chrétien, donc faiseur du travail du Christ. Or le travail du Christ quel est-il, sinon sauver ? « Tu l'appelleras Jésus parce qu'il sera Sauveur de son peuple », dit l'ange à Joseph. Et Jésus lui-même proclame : « Je ne suis pas venu juger ce monde, mais le sauver ». Et comment le sauvera-t-il ? Par la Croix ? – Certainement, mais d'abord par sa prédication. Il est « parole de Dieu » et c'est la parole de Dieu acceptée ou refusée qui est marque de la foi donc du salut, ou marque du rejet de la foi, donc de la condamnation. « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. » Le rôle du missionnaire de Dieu est de prêcher l'Evangile, cette bonne nouvelle ; de porter la Parole par tous les moyens. Il faut qu'elle soit entendue pour que les hommes puissent choisir. C'est pour cela que l'apôtre appellera, sous la mouvance de l'Esprit, des catéchistes, des militants chargés eux aussi de porter la Parole. C'est pour cela qu'il cherchera à pénétrer tous les secrets de la langue de son pays d'adoption, pour que la Parole conserve son tranchant et sa vie. C'est pour cela qu'il cherchera à pénétrer la mentalité de ses frères dans le Christ, ses frères oui, parce qu'ils sont enfants de Dieu même s'ils sont errants et dispersés. Il ne pensera pas que son travail est un colonialisme spirituel, il pensera seulement que Dieu veut la libération de tout esclavage : celui d'Egypte et celui des fausses croyances ou des croyances incomplètes.

à la rencontre des échos du verbe de dieu

Le missionnaire de Dieu sait très bien qu'il propose le salut et que ce salut est entre les mains de ceux à qui il parle et entre les mains de Dieu qui sauve qui il veut et comme il veut. Il n'ira pas fixer le soutien de son courage dans la pensée

qu'il a envoyé telle âme et telle autre au ciel, mais c'est dans l'assurance qu'il obéit à l'Appel qu'il renouvellera la vigueur de son action. Son optimisme est de savoir qu'il est avec la Parole qui veut habiter parmi les siens. Sa joie est de trouver des fidélités à cette parole dans les plus païens des païens, dans les plus pécheurs des pécheurs. Son ambition est de découvrir justement ces fidélités, comme des échos que la Parole se renvoie à elle-même, comme un chemin par où elle arrivera à la « jointure et aux moëlles ». Ainsi dans cette femme abandonnée par son mari, avec trois enfants, qui passera ses journées à coudre des vêtements pour faire vivre et pour éduquer ses enfants ; dans ces enfants qui en temps de famine appelleront tous leurs camarades pour partager ce qu'ils ont trouvé à manger ; dans ce païen qui dira : « Ah ! mon père, je te dirai la vérité, c'est trop dur de mentir »...

Ce sera cette rencontre journalière avec ces échos de la Parole qui lui rappellera qu'il n'est pas seul, ce sera cette découverte émerveillée qui lui apportera la présence de celui qui prend « ses délices parmi les enfants des hommes ». Ce sera la rencontre avec ces pierres d'attente de la Révélation qui nourrira sa foi, source de vie pour sa parole qui sans cela deviendrait sèche comme le bois mort des mots humains. Et s'il s'occupe des malheureux, ce sera encore prédication de la Parole qui a dit : « Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, ce sera à moi que vous le ferez ». Et s'il visite les gens et les malades et les prisonniers, il saura qu'il y gagne la Présence : « Vous m'aurez visité... » Et s'il bâtit une école, un orphelinat, s'il enseigne, ce sera par témoignage de fidélité à l'Evangile : « J'étais affamé – de nourriture, de science – et vous m'avez donné à manger ». Et s'il travaille de ses mains, ce sera en souvenir de la Parole qui durant trente ans s'est presque toujours tue. Et s'il pousse ses chrétiens à faire progresser matériellement leur pays et leurs frères ce sera par fidélité à la « Parole qui s'est fait chair ». Et quand, chaque matin, il prêtera ses lèvres au Verbe de Dieu : « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang », sa foi en la Parole toute-puissante fera naître de nouveau le Seigneur sur cette terre, par sa parole à lui. Et quand il fera un baptême, surtout s'il a demandé une longue préparation, il touchera du doigt, si l'on peut dire, la force de la foi toute jeune de celui qui veut que soient lavées ses souillures. « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. » Le cierge allumé qu'il donnera à la fin du baptême ne brillera pas plus que les yeux du nouveau chrétien et il se rappellera la parole du Livre : « Le Verbe, la Parole est lumière véritable qui éclaire tout homme... »

Le missionnaire de Dieu est son serviteur – serviteur inutile, il le sait – mais serviteur quand même. Mais non ! « Je ne vous appellera plus serviteurs, mais amis, car tout ce que j'ai appris du Père, je vous l'ai fait connaître. »

Madagascar, Maurice Schrive cssp

VIVRE COMME MOISE LE DIALOGUE DU SALUT

Dans la troisième partie de l'encyclique *Ecclesiam Suam*, Paul VI a écrit quelques pages admirables sur le dialogue de Dieu avec l'humanité, dialogue d'amour, dialogue de salut, fondement et origine transcendante de tout dialogue. Cette dernière partie de l'encyclique contient un triple développement. Le pape parle d'abord du dialogue de Dieu avec l'humanité, puis du dialogue de l'Eglise avec le monde contemporain, il évoque enfin les interlocuteurs divers auxquels s'adresse l'Eglise.

Cette Eglise, en effet, qu'il invite à se recueillir sur son propre mystère, afin de se renouveler et de se rajeunir dans une conscience plus pure et plus lumineuse d'elle-même, il l'appelle à s'engager tout entière dans le dialogue avec tout le monde contemporain. Mais, au moment d'esquisser à grands traits l'esprit dans lequel l'Eglise doit instaurer et promouvoir le dialogue avec ses interlocuteurs, des plus lointains aux plus proches, ne fallait-il pas restituer l'Eglise elle-même à sa place dans l'histoire du salut, dans le dialogue de Dieu avec l'humanité ? En se reconnaissant première bénéficiaire, première interlocutrice de l'initiative divine, qui renoue avec l'humanité le dialogue originellement interrompu, l'Eglise se voit expression en elle-même et instrument au milieu du monde du dialogue d'amour entre Dieu et les hommes, qui est la réalité ultime de l'histoire. Elle est parole, conversation, message, elle ne peut être autre chose, elle doit toujours mieux se faire parole, message, conversation. Alors, où trouverait-elle le modèle de son dialogue présent avec le monde, sinon dans la pédagogie de l'initiative divine elle-même, offrant aux hommes une relation réelle et ineffable de dialogue ?

Il faut, insiste le pape, que nous ayons toujours présent cet ineffable et réel rapport de dialogue offert et établi avec nous par le Père, par la médiation du Christ dans l'Esprit Saint, pour comprendre quel rapport nous, c'est-à-dire l'Eglise, nous devons chercher à instaurer et à promouvoir avec l'humanité¹.

En humble écho à l'appel de Paul VI, notre méditation voudrait tenter de nous rendre un peu plus présent ce dialogue avec Dieu, dont nous sommes les bénéficiaires et que nous devons vivre toujours plus intensément, si nous voulons

en être toujours plus authentiquement les instruments au milieu du monde. Vivre le dialogue du salut. Mais il ne s'agira pas ici de disserter sur ce dialogue ; bien plutôt d'en suivre du regard et du cœur le cheminement, la pédagogie, à travers une expérience typique, concrète, vivante, contagieuse par sa vie même et contagieuse par l'action de l'Esprit Saint, puisqu'elle est puisée dans l'Ecriture, accessible à chacun, puisqu'elle a valeur universelle, selon l'admirable disposition divine qui veut que chaque homme à son heure revive en sa propre expérience, s'il y consent, toutes les étapes et tout le cheminement de l'histoire du salut, du dialogue du salut. Suivre du regard et du cœur le dialogue de l'Exode, le dialogue de Yahvé avec Moïse. Vivre avec Moïse le dialogue du salut.

I / L'appriboisement ou les approches de dieu

Trois étapes marquent sans doute cette conversation étonnante et variée que Dieu engage avec Moïse. On pourrait appeler la première étape : l'appriboisement ou les approches de Dieu ; la seconde, la pédagogie de l'amour ou l'apprentissage de l'amour ; la troisième, l'appel à l'union ou le désir de voir Dieu.

Première étape, l'appriboisement. Cela commence au premier jour, avant même le fleuve et la corbeille d'osier ; et nous pensons à la définition du renard de Saint-Exupéry, dans *le Petit Prince* : appriboiser, cela veut dire créer des liens. Cela commence par la beauté exceptionnelle du bébé : « Voyant qu'il était beau », sa mère surmonta sa crainte, elle ne le livra pas aux tueurs de pharaon, elle le cacha pendant trois mois (Exode 2, 2). De longs siècles plus tard, le discours inspiré d'Etienne dans les Actes des Apôtres découvre en cette beauté de l'enfant le premier signe efficace de la prédisposition divine : « A ce moment nacquit Moïse, qui était beau pour Dieu, devant Dieu » (Actes 7, 20) ; beau pour Dieu, comme est beau l'enfant pour sa mère ; première approche de l'amour, première parole du salut, celui qui ne devait pas survivre, vivra. Moïse lui-même, au dernier jour de sa vie, se souviendra de cette première approche de Dieu, de ce premier lien d'appriboisement. Sachant alors la plénitude de ce geste initial et l'ampleur universelle de la prédisposition divine, il chantera dans son action de grâces l'action de grâces de tout le peuple : « Dieu l'a trouvé sur la terre nue et sauvage, dans la solitude du désert, il l'a réchauffé, il a pris soin de lui, il l'a gardé comme la prunelle de son œil ; comme un vautour qui veille sur son nid, plane au-dessus de ses petits, il déploie ses ailes et le prend, il le porte sur son pennage » (Deut. 32, 10 s.). Cependant, Moïse ne sait encore rien de cette beauté matinale qui l'arrache au sort commun de ses frères et le fait privilégié, objet de prédisposition.

1 / PAUL VI, Encyclique *Ecclesiam Suam*, traduction P. Heckel, dans *Cahiers d'action religieuse et sociale* n° 293 (septembre 1964), § 73, p. 43.

Le geste va se répéter. Une seconde fois intervient la parole de salut, par la pitié de la fille de pharaon sur la corbeille d'osier dans le fleuve. « Elle le traita comme un fils et lui donna le nom de Moïse, car, dit-elle, je l'ai tiré des eaux » (Exode 2, 5) ; car, dit Dieu, je l'ai tiré des eaux. Privilège sur privilège, voici Moïse adopté loin des siens dans la race des seigneurs. « Ainsi Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens et il était puissant en paroles et en œuvres » (Actes 7, 21). Moïse ne connaît pourtant pas encore son bienfaiteur et le dialogue n'est pas engagé ; lentement, patiemment, Dieu s'approche. Moïse va prendre conscience de ses priviléges : mystérieuse et cachée, la parole se fera entendre au-dedans, indiscernable de sa propre pensée. « Quand il fut grand », dit l'Exode ; « comme il atteignait la quarantaine, précisent les Actes, la pensée lui vint de visiter ses frères, les enfants d'Israël » (Actes 7, 23). L'épître aux Hébreux nous révèle la portée du geste : « C'est par la foi que, devenu grand, Moïse renonça au titre de fils de la fille de pharaon, aimant mieux partager les souffrances du peuple de Dieu, que de goûter les éphémères délices du péché ; l'opprobre du Christ lui parut une richesse supérieure aux trésors de l'Egypte » (Hébr. 11, 24 ss.).

qui t'a établi notre juge ?
la mission qu'on s'arroge sans attendre le moment de dieu

L'épître aux Hébreux a raison de porter si profond son regard dans le cœur de Moïse pour y contempler la plénitude de la pensée divine, mais à Moïse lui-même la profondeur de son propre cœur est encore cachée ; il ne connaît que le mouvement qui l'entraîne à dépouiller son privilège pour se refaire fraternel à ses frères déshérités. Il va découvrir le cruel paradoxe de son élan généreux : se dépouiller *soi-même* de ses priviléges, c'est plus fièrement encore en prendre possession.

Moïse, donc, devenu grand, alla visiter ses frères. Il fut témoin des corvées auxquelles ils étaient astreints et remarqua un Egyptien qui rouait de coups un Hébreu, un de ses frères. Il jeta un coup d'œil autour de lui et, n'ayant vu personne, il tua l'Egyptien et le cacha dans le sable. Il revint le lendemain, deux Hébreux se battaient. « Pourquoi frappes-tu ton camarade ? »... « Qui t'a constitué notre chef et notre juge ? Penses-tu me tuer comme tu as tué l'Egyptien ? » (Exode 2, 11-14).

Tel est le récit, sobre, de l'Exode. Le récit des Actes cherche à scruter à travers les faits l'expérience intérieure :

Comme il atteignait la quarantaine, la pensée lui vint de visiter ses frères, les enfants d'Israël. Voyant maltraiter l'un d'eux, il prit sa défense et vengea l'opprimé en tuant l'Egyptien. Ses frères, supposait-il, comprendraient que c'était Dieu qui,

par sa main, leur apportait le salut ; mais ils ne le comprirent pas. Le lendemain, il en aperçut qui se battaient et voulut les remettre d'accord. « Mes amis, leur dit-il, vous êtes frères, pourquoi vous maltraitez l'un l'autre ? » Mais celui qui maltraitait son compagnon le repoussa en disant : « Qui t'a établi chef et juge sur nous ? Voudrais-tu me tuer, comme hier tu as tué l'Egyptien ? » A ces mots, Moïse s'enfuit et alla séjourner au pays de Madijan... (Actes 7, 23-29).

Alors, ce seront les quarante années en ce pays de Madijan, en exil, dans la séparation, lié à une épouse étrangère, quarante ans de désert et de vie cachée, dans l'expérience du serviteur inutile, occupé à faire paître les troupeaux de son beau-père. Mais, en nous laissant guider par le récit des Actes, il faut maintenant méditer cette histoire étonnante, la revivre pour y refaire avec Moïse l'expérience de cette première interpellation de Dieu, en ce premier temps du dialogue du salut. Ne devons-nous pas rejoindre dans notre méditation le mot de l'épître aux Hébreux : « C'est par la foi que Moïse... préféra l'opprobre du Christ » ?

La méditation d'Etienne, en soulignant le parallélisme de ces quarante années qui se répondent de part et d'autre de l'épreuve, fait apparaître la structure du dialogue en la première étape. Deux phases parfaites, distinctes, extérieures l'une à l'autre, séparées par l'événement mystérieux de la rencontre fraternelle manquée. Parole de Dieu d'une part, réponse de l'homme d'autre part, au centre la question. Une phase toute d'initiative divine, de don, de grâce, les approches de Dieu ; une phase de réponse humaine, de foi, d'attente. Un premier don de l'amour, un premier accueil de l'amour. Pour être précis, il faudrait mieux situer encore l'événement central : Dieu s'approche de l'homme à travers des signes et des médiations, signes de tendresse et de miséricorde, cherchant à susciter une réponse d'amour ; et voici que la réponse humaine, cette tentative généreuse de Moïse, se transforme en question, en interpellation divine, concentrant soudain et résument toutes les approches de la première phase ; puis, à son tour, l'interpellation divine va se déployer au cœur de l'homme en une réponse, qui se fait attente et accueil de la parole tout au long de la seconde phase. Mais, pour comprendre, il faut redonner à cette structure du dialogue son contenu.

Remettons-nous au centre et scrutons l'événement mystérieux. Quarante ans d'approches et d'apprivoisement ont fait mûrir en l'âme de Moïse cette pensée de visiter ses frères, pensée d'amour, qui veut être réponse à la préférence dont il se reconnaît l'objet. Car l'amour suscite l'amour ; Dieu s'est approché de lui, il va s'approcher de ses frères. « Ses frères, supposait-il, comprendraient que c'était Dieu qui, par sa main, leur apportait le salut... Mes amis, vous êtes frères, pourquoi vous maltraitez l'un l'autre ? » « Mais ils ne comprirent pas... Voudrais-tu me tuer comme hier tu as tué l'Egyptien ? » Et voici la réponse de l'homme qui se change en question de Dieu. Non, Dieu n'apporte pas, par

le geste de Moïse, l'amour à ses frères ; mais Dieu, par le geste de ses frères, interroge Moïse sur son amour. Quel amour, en effet, apportait-il, celui qui vient de tuer pour donner la vie ? « Voudrais-tu me tuer, comme hier tu as tué l'Egyptien ? » Parole cinglante au visage de Moïse, question de Dieu, parole plus effilée qu'un glaive qui pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit. Quelle force porte-t-il en lui-même, si son geste tue, si sa parole suscite le refus ? Il se découvre, riche de priviléges peut-être, puissant en paroles et en œuvres, mais vide d'amour, ignorant de l'amour. Bien plus, dans ce vide et cette ignorance se révèle soudain un autre vide, une autre ignorance ; la logique de ses frères est impitoyable, la question de Dieu creuse plus profond encore. « Qui t'a établi chef et juge sur nous ? » Qui t'a établi, qui donc, qui est-il celui-là, qui t'a donné comme puissance, la sagesse et les priviléges des Egyptiens ? Il ne peut plus répondre, il sait désormais qu'il ne le connaît pas, qu'il ne l'a pas connu encore réellement dans cet amour de préférence dont il est marqué. Qui est-il, ce Dieu qu'il croyait connaître ? Son cœur est vide d'amour, parce que Dieu est absent.

L'appauvrissement dans la foi et l'attente

Moïse se tait, il s'enfuit dans le silence, il laisse pénétrer jusqu'au fond de son être la question de Dieu, il se laisse interroger au désert. Dans le silence et la solitude, la question divine se fera réponse ; il l'attendra et il l'entendra, distinctement, directement, par-delà tous les signes et toutes les médiations. Après la phase d'enrichissement sous les bénédictions et les dons, il faut les quarante années d'appauvrissement dans la foi et l'attente, vide de Dieu, vide de ses frères, dans l'exil, à la garde des troupeaux.

La voici, l'heure de l'appauvrissement et du dépouillement véritables. Il ne suffisait pas de renier superbement titres et priviléges acquis dans le commerce des Egyptiens, comme on quitte un vêtement ; il fallait se laisser dénuder par la main qui l'avait revêtu. Pour Dieu, les dons n'étaient que signes, approches ; en eux, ne résidaient ni la puissance, ni l'amour ; à travers eux il s'était approché ; dans leur absence il s'approche davantage. Lorsque retentira dans la pauvreté le second appel, au désert dans la flamme du buisson, Moïse sera devenu « un homme très humble, l'homme le plus humble que la terre ait porté », selon l'éloge du Livre des Nombres (12, 3). Il connaîtra le paradoxe de l'amour de Dieu, de la préférence : être pour Dieu l'unique, le privilégié absolu, mais être dépourvu de tout, par cet amour, jusqu'à la racine de son être. Il sera entré, cette fois, dans le dialogue du salut, au-delà des approches et de l'apprivoisement ; il vivra d'expérience les mots qui brûlent le cœur où ils pénètrent : « C'est Lui qui nous a aimés le premier, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Unique » (Jean 4, 19 ; 3, 16), les mots précisément que cite

Paul VI pour caractériser l'origine transcendante du dialogue du salut. L'épître aux Hébreux n'a-t-elle pas raison d'évoquer, pour peindre la foi de Moïse, l'opprobre du Christ, la *kénose*, le dépouillement radical de l'unique Bien-Aimé ? C'est déjà l'expérience du Christ dans le cœur de Moïse. Dieu parle comme seul il parle, non pas en professeur qui révèle par discours et signes, mais en Dieu qui infuse au cœur de l'homme la réalité et la vie de sa parole créatrice. Croyons-le, nous n'avons accès à la seconde étape du dialogue du salut, que le jour où nous avons accepté, sous la grâce divine, d'accueillir cette expérience de l'Unique, entraînés dans la *kénose* du Fils Bien-Aimé.

2 / L'apprentissage de l'amour de dieu jusqu'à accepter la paternité de son peuple

~~La seconde étape de Moïse, nous proposons de l'appeler pédagogie de l'amour, apprentissage de l'amour.~~ C'est la vie avec le Christ, médiateur entre le Père et les hommes, le compagnonnage avec le Christ tout le long de sa Pâque ; la longue Pâque de Moïse.

Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse, Moïse... C'est moi, le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob... J'ai vu la misère de mon peuple, je connais ses angoisses... Je suis résolu à le délivrer... Va, maintenant je t'envoie » (Exode 3, 4-10).

Maintenant, l'heure est venue, l'homme est prêt, tout le dialogue du salut est présent en ces quelques mots. En un instant, l'expérience de la première étape est rassemblée, consommée, revécue : *Toi, Moïse, toi qui est beau pour moi, comme un enfant pour sa mère, toi que j'appelle par ton nom, le sauvé des eaux...*

Moi, non seulement ton interlocuteur du premier jour, mais au-delà de toi, le Dieu de tes pères, le Dieu fidèle...

Et puis, ce peuple, mon peuple, que je veux sauver par toi.

Mais, cet instant porte tout l'avenir ; c'est l'unique parole de Dieu, la même identique, qui sous-tend toute l'histoire, de l'alpha à l'oméga, de l'éternité à l'éternité, c'est le mystère de Jésus Christ. Toi, Moi, les hommes. Ce dialogue à trois interlocuteurs, pour Moïse, pour Dieu, pour le peuple, il faut maintenant qu'il devienne réalité, acte, vie.

« Qui suis-je, pour faire sortir d'Egypte les enfants d'Israël ? » Combien de fois, tout au long de l'Exode, Moïse reposera cette question, sous toutes ses

formes : je ne suis rien, je ne peux pas, qui suis-je ? Combien de fois, sous des formes diverses, Dieu redonnera la même réponse, redira à Moïse son nom : Je serai avec toi, tu es celui-là avec qui je suis, tu n'es plus que celui-là avec qui je suis. Mais, peu à peu, Moïse saura, parce qu'il deviendra qui il est, celui qui est avec le Père, parce que déjà il est en Jésus Christ.

Qui suis-je ? Mais, Toi, qui es-tu, quel est Ton Nom ? Combien de fois Moïse reposera à Dieu cette même question pour entendre la même réponse, pour expérimenter la même réponse ; le Dieu de tes pères, le Dieu de toujours, Moi, celui qui suis, le Vivant qui vit et qui fait vivre, le Vivant qui parle et qui détruit les idoles muettes, le Vivant qui triomphe de la mort et de toute servitude, le Sauveur, le Sauveur vivant dans la résurrection.

Et dans ce dialogue, sans cesse repris, incessamment vécu et agi, il ne sera jamais question que du troisième interlocuteur, mon peuple et ton peuple, jusqu'au jour, au seuil de la troisième étape, où il n'y aura plus de distinction, parce que le peuple de Dieu sera devenu le peuple de Moïse et le peuple de Moïse le peuple de Dieu.

Nous devons pourtant, en ce dialogue de la seconde étape, distinguer aussi deux phases, pour saisir le plus intime de sa réalité : ce dialogue est dans le cœur de Moïse l'apprentissage de l'amour, dans le cœur de Dieu la pédagogie de l'amour.

Une phase de puissance où Dieu fait, une phase de faiblesse où Dieu fait faire ; dans la première phase, Dieu dit « Moi », Dieu combat, Dieu triomphe, Dieu sauve ; Moïse est fort de la force de Dieu et le peuple croit, témoin et bénéficiaire du salut donné. C'est le baptême en Moïse dans la nuée et dans la mer (1 Cor. 10, 2), c'est le baptême dans la mort et la résurrection du Christ, l'heure où on « connaît la puissance de sa résurrection, afin de pouvoir ensuite communier à ses souffrances » et lui devenir conforme dans la faiblesse et dans l'amour (cf. Phil. 3, 10) ; c'est la sortie d'Egypte, avant la marche au désert.

la passion du médiateur écartelé

Dans la seconde phase, Dieu dit « Toi » ; il parle de sa colère et il répète à Moïse : « Ton peuple, ce peuple à la tête dure, ton peuple que tu as fait sortir d'Egypte, ton peuple a prévariqué ; laisse-moi et je les exterminerai ». Elle va très loin, cette pédagogie divine, on dirait presque ce « jeu » de Dieu avec Moïse, si on ne savait son infini sérieux dans le cœur du Christ, où est infusé à la créature humaine l'amour proprement divin. Elle va très loin, cette pédagogie de Dieu, jusqu'à la tentation : « Maintenant, laisse-moi, ma colère va s'enflammer contre

eux et je les exterminerai. Mais de toi je ferai une grande nation » (Exode 32, 10). Et cette phase est longue, elle dure quarante ans au désert, alors que la première phase, la sortie d'Egypte, n'avait duré que quelques jours. Car il n'est pas facile à l'homme l'apprentissage de l'amour divin. Combien de fois, Moïse, le médiateur, va vers le peuple et revient vers Dieu, va vers Dieu et revient vers le peuple ; interminable intercession en actes et en paroles. Moïse jette tout son poids dans la balance, et il est lourd le poids de la prédition : « Si je jouis de ta faveur, s'il est vrai que j'ai trouvé grâce à tes yeux et que tu me connais par mon nom..., pardonne une fois encore » ; Moïse est prêt à se perdre : « Pardonne leur péché, sinon efface-moi de ton livre » (Exode 32, 31 ss.). Quel combat, quelle passion !

Mais l'apprentissage de l'amour ne sera pas achevé, tant que Moïse répliquera à Dieu : « Ton peuple, le peuple que tu t'es choisi ». Certes, dans ce dialogue incessant où Dieu et Moïse se renvoient mutuellement le privilège de la paternité à l'égard du peuple, grandit une ineffable familiarité : « Yahvé conversait avec Moïse face à face, comme un homme converse avec son ami » (Exode 33, 11), une intimité unique :

S'il y a parmi vous un prophète, c'est en vision que je me révèle à lui, c'est en songe que je lui parle ; il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, lui est à demeure dans ma maison, je lui parle bouche à bouche, dans l'évidence et non en énigmes, et il voit la forme de Yahvé (Nombres 12, 6-8).

Mais, un jour viendra, au seuil de la troisième étape, où Moïse aura fait plus que le sacrifice de sa vie pour sauver le peuple, il aura accepté la paternité de son peuple, il sera uni à Dieu dans la paternité, il aura en lui l'amour. Voici sa dernière plainte, quand il a compris le secret de la pédagogie divine, quand il est vaincu :

Pourquoi fais-tu du mal à ton serviteur ? Pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce à tes yeux, que tu m'aies imposé la charge de tout ce peuple ? Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple, est-ce moi qui l'ai enfanté, que tu me dises : Porte-le sur ton sein, comme la nourrice porte l'enfant à la mamelle, au pays que j'ai promis par serment à tes pères ? Où trouverai-je de la viande pour donner à tout ce peuple, quand ils m'obsèdent de leurs larmes en disant : donne-nous de la viande à manger ? Je ne puis à moi seul porter tout ce peuple : c'est trop lourd pour moi. Si tu veux me traiter ainsi, tue-moi plutôt ! Ah, si j'avais trouvé grâce à tes yeux, que je ne voie plus mon malheur ! (Nombres 11, 11-16).

Dans la passion du médiateur, écartelé entre Dieu et les hommes, Moïse a appris à aimer. Sous la pédagogie divine, le dialogue d'amour et de salut s'est intériorisé

2 / Exode 17, 10-16 ; IRÉNÉE, *Adversus Haereses* III, 16, 4 (Harvey II, 86) ; IV, 24, 1 (Harvey II, 232) ; IV, 33, 1 (Harvey II, 256).

à son propre cœur, les deux interlocuteurs se séparent et se réconcilient ; il accepte d'être tout ensemble le péché de son peuple et la colère de son Dieu, le pardon de son Dieu et le repentir de son peuple, inlassablement.

De cette seconde étape de l'Exode, une image nous reste, celle de Moïse debout sur la montagne, les mains levées pour l'intercession, las, brisé par la fatigue et la crainte, tandis que le peuple combat dans la plaine et que le prix de la victoire pèse sur ses bras. Mais, lorsque saint Irénée reconnaît dans le geste de Moïse, l'annonce du geste suprême de l'unique médiateur, « anéantissant Amalech par l'extension de ses mains » sur la croix, parce qu'il est à la fois « le premier-né d'entre les morts » et le « prince de la vie divine »², il nous laisse entrevoir que la passion de Moïse n'est pas encore consommée ; seule, la mort, sur une autre montagne, au seuil de la terre promise, achèvera sa Pâque dans la Pâque du Christ. Il reste une troisième étape.

3 / Au-delà de la crainte et du tremblement le désir du face à face

Dans le désir du face à face, la troisième étape fera passer Moïse du monde au Père et l'établira dans le parfait amour des siens ; au-delà du compagnonnage, elle l'introduira dans l'eucharistie du Christ pour l holocauste éternel, l'union totale, la totale communion.

Au terme de son apprentissage de l'amour, Moïse demeure en effet dans la crainte et dans le tremblement. Parce qu'il partage avec Dieu désormais la miséricorde sur le peuple, ces « entrailles de miséricorde » qui frémissent comme celles d'une mère devant son enfant en péril, Moïse tremble sur la fragilité de son peuple pécheur ; avec Dieu, il tremble devant la mort de l'homme. Et parce qu'il partage avec le peuple cette vision de la gloire de Yahvé, parce qu'il a vu sa splendeur puissante et sa colère jalouse, de dos la trace de son passage au milieu des hommes, il tremble devant la sainteté de Dieu, qu'on ne peut voir sans mourir ; avec les hommes, il tremble aussi devant la mort.

Mais Dieu va intervenir, Dieu va abolir dans le cœur de Moïse la crainte et le tremblement, dans le cœur de Moïse mourant Dieu va supprimer la distance qui oppose le péché de l'homme et la sainteté de Dieu.

Yahvé parla à Moïse... : « Monte sur le mont Nébo, sur cette montagne de la chaîne des Abarim, au pays de Moab, face à Jéricho, et regarde le pays de Canaan que je donne pour domaine aux enfants d'Israël. Meurs sur cette montagne où tu seras monté, et tu seras réuni aux tiens, comme Aaron ton frère, mort sur la montagne de Hor, fut réuni aux siens. Parce que vous m'avez été infidèles au milieu

des enfants d'Israël, aux jours de Meriba-Cades, dans le désert de Cin, parce que vous n'avez pas manifesté ma sainteté au milieu des enfants d'Israël, c'est du dehors seulement que tu verras le pays, mais tu n'y pourras entrer, en ce pays que je donne aux enfants d'Israël » (Deut. 32, 48-52).

« Meurs sur la montagne où tu seras monté... », parole de mort. Voici Moïse affronté au péché, affronté à la Loi, affronté au châtiment. Pour être abolie, il faut que l'opposition du péché et de la sainteté soit portée à l'extrême. C'est maintenant que Moïse fait l'expérience véritable du péché dans la connaissance de son propre péché. « Tu m'as été infidèle, tu n'as pas manifesté ma sainteté au milieu des enfants d'Israël. » Aux jours de Meriba-Cades, dans le désert, au centre de sa mission, au milieu de sa vie, Moïse s'est approprié quelque chose de la gloire de Yahvé pour sa gloriole ; si peu que ce soit, aux yeux du peuple, il a manifesté sa propre gloire et sa personnalité a fait écran à la gloire de Yahvé. « Ferons-nous, – nous, Moïse et Aaron – jaillir pour vous de l'eau de ce rocher ? » (Nombres 20, 10). Lorsque Dieu avait mis à l'épreuve la fidélité de Moïse à son peuple pécheur, Moïse avait triomphé de la tentation ; lorsque le peuple a mis à l'épreuve la fidélité de Moïse à son Dieu, Moïse a succombé : il n'a pas cru son Dieu capable de se sanctifier aux yeux des enfants d'Israël (Nombres 20, 12) et le geste de sa main sur le rocher n'a pas manifesté la sainteté de Dieu (Deut. 32, 51). Péché du médiateur, qui sépare ce qu'il doit réunir, en interposant sa propre voix dans le dialogue où il devrait disparaître entre Dieu et les hommes. Et sans doute, par-delà le péché du milieu de sa vie, Moïse reconnaît son péché des origines, la même faute déjà, à cette heure où il s'était approprié la pensée de Dieu, se donnant à lui-même la mission que Dieu lui donnait, sans attendre l'heure de Dieu, le « maintenant » de Dieu. Mais la pensée de Dieu emprisonnée dans la pensée de l'homme, comme la gloire de Dieu emprisonnée dans la gloriole de l'homme, c'est la vie captive de la mort.

L'entrée dans la pâque de l'unique médiateur

Pourtant, une première fois déjà, Moïse avait connu la puissance du pardon ; une première fois déjà, à travers la longue expérience de la condamnation et du châtiment, il avait vu la vie sortir victorieuse de la mort, la pensée de Dieu resurgir plus pure et plus forte du broiement de sa propre pensée : « Va, maintenant je t'envoie ». Aujourd'hui, le voici prêt à accueillir, dans la souffrance sans doute et la contrition mais avec une espérance libre de crainte et de tremblement, la loi de condamnation, la sentence de mort. Ne sera-t-elle pas l'anéantissement de son péché, de sa gloriole, pour la pleine manifestation en lui de la grâce et de la gloire ? La Loi exige qu'à l'infidélité de l'envoyé réponde l'infidélité de Dieu, que l'alliance soit rompue, que la mission demeure inachevée en lui et soit confiée à un autre ; la Loi exige que disparaîsse aux yeux des enfants

d'Israël cette personnalité qui fait écran à l'Unique, que s'éteigne cette voix qui trouble le dialogue. Mais de la mort qu'il accueille et vers laquelle il se hâte, il croit qu'il resurgira à nouveau dans la parfaite gloire du médiateur, totalement uni à son peuple, dans l'éternel achèvement. Il entre d'avance dans le mystère de la mort du Christ, dans la Pâque du Christ qu'il annonce, il a hâte d'être baptisé dans la mort du Médiateur en qui il devient médiateur, afin de vivre pour Dieu et pour la multitude en Jésus Christ.

Alors, partant des steppes de Moab, Moïse gravit le mont Nebo, sommet du Pisga en face de Jéricho, et Yahvé lui fit voir tout le pays : le Galaad jusqu'à Dan, tout Nephtali, le pays d'Ephraïm et de Manassé, tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale, le Négeb, le district de la vallée de Jéricho, ville de palmiers, jusqu'à Coar. Yahvé lui dit : « Voici le pays que j'ai promis par serment à Abraham, Isaac et Jacob, en ces termes : Je le donnerai à ta postérité. Je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y passeras pas ». C'est là que mourut Moïse, serviteur de Yahvé, en terre de Moab, selon l'ordre de Yahvé ; il l'enterra dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de Bet-Peor. Jusqu'à ce jour, nul n'a connu son tombeau (Deut. 34, 1-7).

Voici enfin Moïse au seuil de la vie d'union, au seuil du définitif face à face, en Jésus Christ. Le voile se lève pour lui sur le secret de Dieu et de l'homme, le mystérieux dialogue du salut va se découvrir.

Au temps de la pédagogie divine, Moïse a connu Dieu et appris à l'aimer dans la crainte et dans le tremblement, à travers cette gloire passagère qui accompagne le passage de l'homme, du péché à la justice, de l'inimitié à la filiation, du monde au Père. Fasciné, au sommet du Sinaï, enveloppé dans l'orage, il entendait du dialogue d'amour, la parole de condamnation : « L'homme ne peut me voir et vivre » (Exode 33, 20), et il redescendait vers le peuple, portant sur son visage le reflet de cette gloire qui tue, ministre de la Loi. Puis, dans une expérience plus intime du dialogue, en son propre cœur tremblant sur le péché du peuple, Moïse a entendu la parole de pitié et de compassion qui épargne : « Quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher et je t'abriterai de ma main durant mon passage » (Exode 33, 21). Enfin, au pied du mont Nebo, au terme de son exode, Moïse a connu le sens caché de la parole paternelle : L'homme ne peut me voir sans mourir, mais à travers la mort l'homme me verra face à face, car dans la mort du pécheur se trouve la vie du juste, la gloire de la condamnation est passage vers la gloire de la grâce. Au pied du mont Nebo, dans l'accueil de sa mort, Moïse a déjà entendu la parole de la vie éternelle : A cause de Moi, celui qui perd sa vie, la trouvera ; ne fallait-il pas que le Fils de l'Homme souffrit pour entrer dans sa gloire ? Désormais, la hâte de Moïse vers sa condamnation et sa mort n'est plus que le désir de l'amour qui bannit toute crainte, le désir filial de voir la face du Père.

de la mission transitoire à l'intercession éternelle

Pour Moïse entré dans le secret paternel, la gloire passagère du Sinaï, dont il était ministre, a disparu, la gloire pascale a commencé. Il ne peut plus être l'intercesseur de la patience qui épargne, il est désormais l'intercesseur de la victoire qui sauve. Il ne peut plus accompagner le peuple sur la terre où se prolongera l'attente, la terre des promesses, il le précèdera dans le Royaume définitif ; en mourant, c'est le transitoire de sa mission qu'il laisse inachevé, il entre dans l'éternal de sa mission. Une seule prière, un seul désir le presse : Fais-moi voir ta face, fais-leur voir ta face. Ce n'est plus le cantique de l'Exode, c'est le cantique de l'Agneau dans l'éternelle Jérusalem (Apoc. 15, 3 s.). Une dernière fois, Moïse peut regarder ce peuple à qui il laisse ses dernières leçons, comme il regarde la terre promise au-delà du Jourdain, et c'est déjà dans la sérénité du regard éternel de Dieu :

Vous allez prendre possession de cet heureux pays... Lorsque vous aurez engendré des enfants et des petits enfants et que vous aurez habité longtemps ce pays, quand vous aurez prévariqué, fabriqué quelque image sculptée, fait ce qui déplaît à Yahvé..., je prendrai à témoin contre vous les cieux et la terre : vous devrez disparaître promptement..., vous serez anéantis, Yahvé vous dispersera parmi les peuples... Mais de là-bas, tu chercheras Yahvé ton Dieu et tu le trouveras..., dans ta détresse, toutes ces paroles t'atteindront, mais à la fin des temps tu reviendras à Yahvé et tu entendras sa voix... (Deut. 4, 22-30).

Ce nouveau regard et ce nouvel amour ne se peuvent prolonger dans l'exode terrestre, ils sont déjà dans l'eucharistie définitive.

Et sur le mont Nebo, la parole de Moïse s'éteint, le voile tombe sur son visage, « selon l'ordre de Yahvé », pour « empêcher les enfants d'Israël de voir la fin de la (gloire) passagère » (2 Cor. 3, 13) qui illuminait sa face au temps de la pédagogie divine. La gloire terrible du Sinaï, celle qui accompagne pour l'homme l'apprentissage de l'amour à travers la pédagogie de la Loi, cette gloire passagère a pris fin dans le cœur de Moïse, elle a cessé de rayonner sur son visage. Le voile va désormais cacher aux yeux des hommes, qui poursuivent l'exode, la « gloire suréminente » qui accompagne l'au-delà éternel de sa mission. Un jour, sur la montagne de la Transfiguration, le voile s'écartera et nous connaîtrons quelque chose de la nouvelle gloire de Moïse, « réfléchissant comme en un miroir la gloire du Seigneur..., transformé en cette même image, toujours plus glorieuse, comme il convient à l'action du Seigneur, qui est Esprit » (1 Cor. 3, 18). Dans l'attente céleste du dernier jour, Moïse demeure, en la puissance triomphante

3 / Encyclique *Ecclesiam Suam*, loc. cit., §§ 74-79,
pp. 45-46.

de son intercession, en la perfection de sa charité, médiateur consommé dans le Médiateur, l'écho vivant du dialogue d'amour de Dieu et de l'homme en Jésus Christ : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le (Matt. 17, 5).

Le mot qui résumerait sans doute toute cette histoire de Dieu et de Moïse, c'est celui de l'épître aux Hébreux, disant le choix, la préférence de Moïse pour « l'opprobre du Christ » (Hébr. 11, 26). Le choix de l'homme privilégié, ce fut d'abord ce mouvement du cœur qui lui fit préférer l'opprobre de ses frères, l'opprobre du peuple de Dieu, du peuple oint, du peuple du Christ ; en se solidarisant de plus en plus profondément avec son peuple, il voulut de toute sa force, de toute sa passion, de toute sa vie, le délivrer de l'opprobre, captivité de l'Egypte, captivité du péché, lui épargner la mort ; mais le choix dernier et véritable de Moïse, c'est ce mouvement de l'Esprit en son cœur qui lui fit préférer d'avance l'opprobre de Jésus Christ et réaliser dans son exode la Pâque de ses frères. Oui, et beaucoup mieux que ces lignes ne peuvent nous le laisser entrevoir, l'histoire de Moïse nous présente une image fidèle de « cet ineffable et réel rapport de dialogue offert et établi avec nous par le Père, par la médiation du Christ dans l'Esprit Saint ».

Si notre vie d'aujourd'hui, dans l'Eglise et dans le monde, doit se renouveler sans cesse en une connaissance plus lumineuse et en une expérience personnelle de ce dialogue, origine et fondement de tout dialogue, notre méditation n'a-t-elle pas à nous familiariser avec cette « si nombreuse nuée de témoins, dont nous sommes enveloppés » et que l'épître aux Hébreux rassemble avec Moïse autour de Jésus Christ, « le chef et le consommateur de notre foi » (Hébr. 12, 1 s.) ? Nous y apprendrions sans doute toujours mieux, selon le vœu de Paul VI, à vivre nous-mêmes ce dialogue du salut et, pour notre part, à instaurer et promouvoir celui de l'Eglise avec l'humanité. Un dialogue qui soit selon le modèle divin, dont chaque témoin nous fait entendre un écho capable de résonner en notre propre expérience, initiative d'amour, initiative gratuite et désintéressée, sans calcul ; un dialogue qui soit offre, invitation, pleinement respectueuse de la liberté de l'interlocuteur ; un dialogue qui soit une formidable demande d'amour, adressée à tous, sans discrimination aucune, soumise humblement aux lenteurs des maturations psychologiques ou historiques. Car ce sont ces notes, par lesquelles Paul VI caractérise le dialogue de l'Eglise avec le monde moderne³ et que nous découvrons dans l'histoire de Moïse, qui doivent plus fidèlement chaque jour modeler le dialogue de notre vie.

Chantilly, Oise, Pierre Boyer-Maurel sj

UN ÉVÊQUE PARLE A SES MISSIONNAIRES

Je viens à vous comme Ananie à Saul, c'est dire avec quelle conviction et quel respect, espérant fermement que votre passage ici, au bord du fleuve Bla, sera pour vous rencontre de Jésus et rencontre convertissante.

Saul avait une mission de sa communauté traditionnelle ; il entendait la remplir et avait bonne conscience. Jésus l'a bousculé, lui a donné mauvaise conscience, lui a tout fait remettre en question et lui a confié une mission nouvelle.

Je ne sous-entends pas qu'il y ait ici des persécuteurs de l'Eglise ! mais je compte vous expliciter l'appel de Jésus à renouveler votre mission dans le temps et l'esprit du concile. Comme le concile, la retraite est renouvellement, remise en forme, en forme du Christ. Cela nécessite une constante confrontation avec le Christ Jésus, la réflexion et la prière personnelles, une révision de vie lucide et confiante, une disponibilité d'homme prêt à tout.

Les avertissements aux églises d'Asie (Apoc. 2, 3) s'adressent encore à nous : Qu'en est-il de notre générosité première ? sommes-nous prêts aux épreuves ? notre enseignement est-il bien orthodoxe ? ne tolérons-nous pas quelque Jézabel ? notre vie est-elle remplie ? attendons-nous le retour du Seigneur ? ne glissons-nous pas vers la tiédeur et la médiocrité ?...

Seigneur, faites que je *voie* ! Seigneur, faites que je *marche* !

L'esprit sur le monde

« Prophète comme prêtre, tous ils pratiquent la fraude ; ils pansent la blessure de mon peuple en disant : Paix ! paix ! alors qu'il n'y a point de paix » (Jér. 6, 14). L'armement mondial actuel équivaut à quarante tonnes d'explosif par habitant de la terre ; l'armement des deux blocs antagonistes assure à chacun la capacité de détruire plus de cent fois son ennemi. Et les plus fortes énergies du monde, matérielles et intellectuelles, sont orientées vers la guerre.

C'est à ce monde que nous sommes envoyés, c'est dans ce monde-là que nous vivons.

Mais ce monde volcanique et violent, n'est pas abandonné purement et simplement aux forces de destruction ; il est sous l'influx d'une énergie infiniment plus puissante et c'est réalisme aussi de le reconnaître : « Le Souffle de Dieu secouait la surface des eaux » (Gen. 1, 2). La création n'est pas achevée, le monde est en formation, et, sous la motion de l'Esprit, nous y participons au titre ordinaire d'homme-image de Dieu et au titre extraordinaire de notre mission.

L'Esprit, présent au monde, l'enveloppe et le soulève pour l'amener à sa fin, à laquelle concourent tous les hommes dans la mesure où ils recherchent la signification de l'univers et travaillent à la convergence des forces disparates, préparant ainsi un substrat que l'Eglise assume en Royaume commencé. En dominant de plus en plus ce cosmos – jusqu'en la genèse de ses éléments – l'homme réalise sa vocation (Gen. 1, 28), et l'internationalisation des pensées comme des efforts est, malgré toutes les formes aberrantes, une démarche sur la voie de la catholicité.

L'Esprit est à l'œuvre sur le chantier immense du monde, Esprit de la création et de la recréation *in Christo*, Souffle de vie et Souffle missionnaire. « Il vous donnera un autre Paraclet pour être avec vous à jamais » (Jean 14, 16). Si nous sommes mûs par lui, nous pouvons le reconnaître à l'œuvre, avec certitude, et admirer, avec confiance malgré tout.

Notre situation inconfortable serait-elle pire que celle des Hébreux bloqués entre la mer et l'armée des poursuivants ? C'est la même : il nous faut choisir entre la servitude égyptienne et la folie de la traversée, entre la pâle médiocrité de ceux qui s'alignent sur tout le monde et le risque de l'aventure apostolique menée par Jésus, entre l'esprit du monde et l'esprit de l'Evangile. Le père de Foucauld disait :

Il faut travailler toute notre vie dans l'angoisse des temps. Les difficultés ne sont pas un état passager à laisser passer comme une bourrasque pour nous mettre au travail quand le temps sera calme ; non, elles sont l'état normal ; il faut compter être toute notre vie dans l'angoisse des temps.

Elisée avait une façon fort « spirituelle » de faire la guerre : cerné dans Dothan par une troupe ennemie avec chevaux et chars envoyés pour le capturer, il commence par dire à son serviteur terrorisé : « N'aie pas peur, car il y en a plus avec nous qu'avec eux » (2 Rois 6, 16). Il voit les choses comme Dieu les voit ; puis il détourne l'armée et la fait se jeter en plein Samarie où on lui sert un bon repas avant de la relâcher. Celui qui a l'Esprit de Dieu accomplit lui-même les *magnalia Dei*.

Ce que le monde attend de nous – car plus est en nous qu'en ses mégatonnes de bombes – c'est une explosion... d'esprit évangélique.

L'esprit de jésus

Dans son discours d'ouverture de la deuxième session Paul VI demandait :

D'où part notre marche ? Quelle voie allons-nous suivre ? Et quelle fin donner à notre itinéraire ?... Trois questions capitales dans leur extrême simplicité, mais une seule réponse : c'est le Christ, le Christ qui est notre principe, le Christ qui est notre voie et notre guide, le Christ qui est notre espérance et notre fin...

Pour ce renouvellement que vise le concile, et notre retraite, il n'est qu'un modèle auquel nous référer constamment : c'est le Christ Jésus, c'est lui l'alpha et l'oméga de l'Eglise très ancienne et toute neuve, et notre mission se résume en un mot : ce Nom personnel et vital.

On a coutume de parler des « spiritualités » propres aux diverses familles religieuses ; à vrai dire il n'y a qu'une spiritualité chrétienne qui consiste à développer en chacun et en tous l'esprit de Jésus ; mais sa personne est si complète, si achevée, que les saints, selon leurs tendances et leurs charismes, vivent de leur modèle en mettant l'accent sur tel ou tel aspect : pauvreté, retraite au désert, prédication ambulante, obéissance et oblation... Quant à nous, prêtres des missions étrangères, nous sommes appelés à reproduire la vie du Christ Jésus selon toutes ses dimensions également, sans rien minimiser ni rien préférer, tout simplement parce que nous avons à révéler et faire vivre la totalité du mystère de Jésus à des peuples qui ne le connaissent point autrement que par nous et qui ont droit à un témoignage complet. Cela représente pour nous une des plus belles formes de la pauvreté. Tout Jésus à la portée de tous les hommes !

Notre ministère apostolique se situe dans la ligne des disciples immédiats, envoyés sur les chemins de Galilée et aux nations. Notre spiritualité est celle de l'envoyé en qui l'Envoyant se rend présent. L'esprit de notre mission, c'est l'esprit de Jésus.

« Comme mon Père m'a envoyé, à mon tour je vous envoie... Recevez l'Esprit Saint » (Jean 20, 21). Comme le Père faisait son œuvre en le Fils, le Fils agit en nous et par nous ; sa mission est notre mission. « Celui qui vous reçoit me reçoit, celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé... Je suis avec vous jusqu'à la consommation du monde » (Matt. 10, 40 ; 28, 20).

Jésus est tout en ceux qu'il envoie et l'Esprit qui le poussait est celui-là même qu'il nous a donné : l'Esprit qui nous porte sur toutes les routes du monde, jusqu'aux plus inextricables pistes (au sens géographique tout autant que moral), l'Esprit qui nous fait dire « Père », l'Esprit qui nous fait confesser « Jésus Seigneur », l'Esprit que nous devons authentiquement transmettre afin que

par nous et en l'Esprit des hommes d'esclaves deviennent fils et s'écrient à leur tour : « Père ! »

Comme le Fils, nous sommes envoyés pour révéler au monde l'amour du Père, pour relier ce qui était séparé, pour rassembler ce qui était dispersé, pour guérir les malades et annoncer le salut aux pauvres.

Livrés totalement à la mission du Verbe incarné, dans le renoncement à nos goûts, préférences et habitudes, nous avons son Esprit, ce qui nous fait passer pour fous aux yeux du monde, nous conduit sûrement, nous garantit la victoire, déjà acquise même si nous ne savons pas bien la voir au plus sombre de nos tribulations.

appel à la mission

Jésus ne nous invite pas seulement à tout quitter, comme le ferait un maître stoïcien ; on peut en effet tout quitter pour se libérer et se donner plus de latitude pour accomplir son métier d'homme, on peut même tendre à se quitter soi-même pour se dissoudre dans la Nature. Dans une telle attitude, pas nécessairement égoïste, il peut y avoir de la grandeur, mais ce n'est pas l'appel évangélique.

Jésus appelle à tout quitter *pour* le suivre, où qu'il aille. Tout ce qu'on ne quittera pas sera obstacle à cette poursuite, ce qui pour le monde est moyen d'efficacité n'est moyen pour nous que dans la mesure où nous y renonçons pour la seule fin qu'est Jésus, car sa grâce nous suffit.

Gardons-nous de la médiocrité des installés ! Avant d'avoir fait l'expérience de l'existence, de nos limites, des chutes, nous sommes partis enthousiastes sur les pas de Jésus, à travers la souriante Galilée de nos débuts missionnaires et, pour nous, Jésus multipliait les pains. L'histoire des premiers disciples est la nôtre, il n'y a qu'une Histoire sainte, car il n'y a qu'un Père, pédagogue divin, dont l'Esprit nous conduit comme il a conduit le Fils.

Puis, les années passant, nous nous accoutumons à la voix de Dieu comme à la médiocrité de notre réponse ; même en campement, nous nous installons ; nous apercevons nos limites et en prenons notre parti. « Il est bien entendu, n'est-ce pas, que Dieu sait ce qui est en l'homme, il ne nous demande pas l'impossible, il veut bien se servir de nous tels que nous sommes... » Il n'en faut pas plus pour justifier à nos yeux la mesure que nous nous sommes fixée et nous donner une bonne conscience de fonctionnaire. A notre tour nous parlons de préséances (Marc 9, 34), de mérite et d'ancienneté !

En l'aridité de la Judée nous pouvons trouver occasion de dégoût, de découragement ; alors nous sommes tentés au mieux de nous replier comme Elie (« Je ne vaux pas mieux que mes pères ! » 1 Rois 19, 4), au pire de chercher des compensations ou de trouver dans la sécheresse un cadre justifiant la tiédeur. Irions-nous jusqu'à renier Jésus aux heures les plus tragiques de l'existence que cela ne doit pas nous désespérer. Combien des premiers disciples, nos saints prédecesseurs, ont été jusqu'au Golgotha ?

Jésus réitère son appel et renouvelle sa mission, autant de fois que nous faisons attention à sa voix. Nous donc au bord du Bla, comme Pierre sur la rive du lac, entendons le nouvel appel à la Mission selon l'absolu évangélique. Jésus nous demande l'impossible : crever notre plafond, mais il est le maître de cet impossible. Cette mission nous dépasse, renverse calculs et prévisions au-delà du raisonnable et de toute mesure ; il nous faut cependant la remplir. C'est l'Envoyé par excellence qui la remplira en nous si, mourant de sa mort, nous vivons de sa vie. Ne nous jugeons pas les uns les autres, mais entraidons-nous dans la prière et la confiance en Celui qui nous mène par des chemins que lui seul connaît.

dans la maturité d'une foi adulte

Gardons-nous de l'infantilisme par démission ! Il ne faut pas confondre l'esprit d'enfance – condition pour recevoir l'évangile du Royaume – avec l'infantilisme prolongé de retardés préférant l'inconscience à la responsabilité, l'aliénation servile au service consenti lucidement. Cette attitude, quand elle existe chez des fils de l'Eglise horripile les fils du Monde, et à juste titre. Le Monde n'attend pas de nous que nous soyons « sages » et innocents « comme des enfants de chœur » ; il exige bien autre chose, avec un sens de l'homme, qui providentiellement, peut nous servir de leçon.

L'esprit d'enfance n'est authentiquement évangélique et ne nous ordonne à la plénitude du Royaume que s'il reflète la foi d'un homme qui sait ce qu'il fait et le veut en connaissance de cause. « Ne vous montrez pas enfants en fait de jugement ; des petits enfants pour la malice, soit, mais pour le jugement montrez-vous des hommes mûrs ! » (1 Cor. 14, 20).

Il y a des signes de la maturité de la foi ; je vous en signale quelques-uns pour vous aider à vous situer par rapport à cet âge adulte et à prendre les moyens pour devenir cet adulte comme l'exige notre mission :

Une persévérance courageuse dans la prière silencieuse consistant d'abord à faire attention à Jésus comme personne connue et aimée. Notre prière ne peut

valoir plus que notre existence et si nous n'écoutes pas les paroles des hommes nous serons sourds au silence de Dieu.

La volonté de se cultiver, de poursuivre une étude personnelle sérieuse. Quels fruits portera le concile par nous et autour de nous si dès maintenant nous ne repensons pas à neuf toute la théologie apprise ?

Une acceptation réaliste et courageuse des conditions historiques de l'Eglise, de ses imperfections temporaires, tout en gardant la soif de l'absolu, un respect d'homme debout aussi éloigné de l'orgueil que de la veulerie.

La continuité dans l'effort, la constance dans l'épreuve, la stabilité à notre place providentielle. Que cela devienne intenable est justement le signe que nous devons y être et y rester ; à Gethsémani Jésus s'est plaint mais a tenu. Aucun travail d'homme ne peut s'accomplir sans cette continuité, a fortiori notre mission ne tolère pas de caprices ; Jésus agit en nous et en nous tiendra bon si notre mauvais esprit cède totalement à l'Esprit Saint qui pourvoit à tout parce qu'il connaît la fin.

les signes efficaces de notre mission d'unité

La mission qui nous est confiée n'est pas *notre* mission, mais celle même du Fils de Dieu réalisée dans son Eglise, mission destinée à tous les hommes qui peuplent et pleupleront la terre, mission durant jusqu'au retour du Seigneur Jésus qui achèvera tout et remettra la plénitude de l'univers assumé au Père.

Tout ce qui rapproche les hommes entre eux – rapproche, et non entasse – les rapproche du Père, et tout ce qui les unit au Père les fait converger entre eux. La mission de l'Eglise se situe là, tendue entre l'humanité qui se cherche au-delà des divisions et le Royaume des fils récapitulé par le Christ qui vient. Nous sommes envoyés aux hommes pour les restituer dans leur intégrité, les incorporer au Christ, les établir dans l'amour du Père.

De cette œuvre nous ne sommes pas des agents isolés et remplacables, mais nous la figurons et la réalisons par notre union à Dieu et aux hommes vécue selon cet absolu évangélique qui nous identifie au Christ. Nous réalisons sacramentellement l'unité à venir notamment sur deux plans : la communauté et l'eucharistie.

Jésus a fondé l'Eglise et sa mission sur le collège des Apôtres, les Douze, pour l'unité desquels il a prié et qu'il a assurés de sa présence constante. La projection concrète du collège apostolique au niveau de l'église locale c'est l'évêque et son

presbyterium. Nous ne pouvons remplir notre mission autrement que dans cet ordre providentiel. L'originalité propre de chaque missionnaire est affaire de dons et de genre de vie ; elle n'est pas nécessairement opposée à l'unité profonde d'un presbyterium vivant, elle devrait en assurer l'authenticité et la maturité. Nous ne serons jamais assez convaincus que l'unité visible de notre presbyterium est un signe dressé pour les nations, un sacrement du mystère de l'Eglise. Au rythme de l'Eglise en concile renouvelant la théologie de la collégialité, nous avons, quels que soient les renoncements et sacrifices que cela nous demande, à vivre effectivement en collège presbytéral et à le réaliser en particulier par une pastorale d'ensemble, rajeunissant et renouvelant notre mission, plus attrayante ainsi que jamais.

Le fond du mystère de l'Eglise c'est l'Eucharistie qui fait l'Eglise et achève sa mission. C'est sur ce plan que nous pouvons remplir le plus efficacement notre mission, car transformés en Christ eucharistique, nous sommes figure visible et signe efficace de la mission de l'Eglise de tout rassembler, annonçant le retour du Seigneur en sa plénitude. C'est vraiment là que nous nous renouvellerons de jour en jour, naissant à la vie de l'Homme nouveau, mais dans la mesure où sera sincère l'oblation de nous-mêmes. C'est par l'Eucharistie transfigurante vécue, d'une messe à l'autre, selon toute son exigence, que nous serons le plus réellement unis à Dieu, entre nous et aux hommes à sauver – que le Christ comprend déjà en son amour universel – et donc que nous serons en voie de mener notre mission à son terme.

L'Esprit de Dieu, qui couve et soulève le monde, qui poussait Jésus tantôt au désert tantôt aux foules, portait les Apôtres sur les routes d'Asie, ballotait Paul, contrariant ses plans ; le même Esprit fait encore courir la Parole et emporte toujours les envoyés donnés à l'absolu de l'Evangile ; il les mène par des voies étranges là où ils ne pensaient pas aller (il n'est que d'être prêt), il les mène à l'autel du sacrifice et mettra un terme à leur course là où il n'y a plus de peine ni de mort, tout étant devenu nouveau, de par l'Esprit qui renouvelle la face de la terre.

Vietnam, Paul Seitz mep, évêque de Kontum

RÉVISION DE VIE MISSIONNAIRE

Thèmes de récollection

Le missionnaire, contemplant dans sa foi le mystère du salut par le Christ, est appelé par Dieu * et envoyé par Lui pour apporter l'Evangile aux non-chrétiens. Suivons aujourd'hui les lignes de pensée incluses dans l'orientation spécifiquement missionnaire de cette vocation.

I / quitter et pénétrer...

écoute de dieu

Marc 1, 16-20 ; Actes 16, 9-10 ; Galates 1, 15-24 ; Philippiens 3, 4-12.

réflexion

L'envoi suppose un départ, un espace à franchir, une région inconnue à découvrir et à pénétrer. « Quitte ton pays, va... » Cela est vrai de tout apôtre, mais encore plus du missionnaire qui, par vocation, est au service de l'Esprit créateur et de l'Eglise en état d'extension et de fondation nouvelle. Que l'entreprise missionnaire soit conçue selon des critères géographiques ou culturels, la nécessité d'un abandon, d'un dépouillement profond, de ponts coupés derrière soi, et celle d'une pénétration humble, patiente et attentive dans un espace humain nouveau, sont fondamentales. Le missionnaire renonce à son milieu natal et aux siens, à tout un ensemble de « choses » et d'attaches affectives. Il s'efforce modestement et progressivement de s'introduire dans son nouveau milieu humain, de la connaître avec respect, d'en découvrir les ressorts secrets, d'en faire siens les centres d'intérêt spirituels et sociaux. Mais dès que l'Eglise s'édifie, il se prépare à céder aux autochtones le fruit de ses travaux, à quitter les avantages acquis, à se détacher de nouveau pour aller plus loin et à recommencer autre part ou dans d'autres conditions, plus effacées, en tant qu'auxiliaire et subordonné.

révision de vie

1 / Lorsque j'ai quitté mon pays et ma famille, suis-je entré dans cet esprit de rupture, ai-je su couper des ponts, comme celui qui quitte définitivement sans désir de retour ?... Ai-je gardé cet esprit, ou bien suis-je resté (ou redevenu) psychologiquement « collé » à « la maison », à la patrie d'origine, au passé, aux situations avantageuses de l'époque coloniale... ? Suis-je de ceux qui s'assoupissent dans des rêveries nostalgiques d'un « chez eux » de « là-bas », qui ne songent qu'au prochain congé et qui calculent les années et les mois qui les séparent de leur retour au pays... ?

2 / Mon bureau, ma chambre, ma bibliothèque... sont-ils remplis de souvenirs, d'images et d'objets qui révèlent un secret attachement au pays natal ? Ma demeure est-elle un morceau d'Europe transplanté en Afrique ou en Asie ?

3 / Mes centres d'intérêt, mes lectures, mes conversations, ma curiosité d'apprendre des nouvelles tournent-elles autour des événements ou des personnes de mon milieu d'origine, ou se portent-elles spontanément et de préférence sur ceux de mon pays d'adoption ?

4 / Ai-je eu et ai-je encore le souci jamais assouvi d'interroger et d'accueillir en moi, de comprendre et d'aimer par le dedans la pensée, le langage et le cœur, les aspirations et les souffrances du peuple qui m'a reçu chez lui ? Ai-je la mentalité du touriste, désinvolte et superficiellement curieux, de l'ethnologue examinant les gens comme des « objets d'étude », ou celle de l'hôte fraternel qui se fait l'ami de cet « autre » en qui il découvre un « autre lui-même » où se reflète l'image de son Père ?

5 / Suis-je capable également de quitter ce poste, ce travail, cette communauté chrétienne, lorsque l'obéissance missionnaire m'appelle à aller plus loin encore, à commencer une nouvelle fondation, à entrer dans une œuvre laissée par un autre, à contribuer d'une autre manière à la fondation de l'Eglise... ?

6 / Enfin, suis-je prêt, et joyeusement, à ce détachement spécifiquement missionnaire qui consiste à passer au clergé, aux religieux et aux laïcs autochtones les responsabilités majeures de l'Eglise ? Suis-je capable, alors, de m'effacer au moment voulu, de me rendre à ma place normale, celle de subalterne, à « diminuer » ainsi avec fierté pour qu' « augmentent » ceux à qui j'ai porté l'Evangile... ? Quittant ma situation ancienne, puis-je entrer sans arrière-pensée dans les exigences de la croissance de l'Eglise locale, et « partir » de nouveau pour l'accomplissement de nouvelles tâches missionnaires... ?

* N.d.l.r. Ceci est le rappel des deux thèmes de récollection missionnaire déjà donnés par le P. Nothomb dans les n°s 22 et 23 de *Spiritus* (pp. 94 et 211).

Le troisième n'ayant pas trouvé place dans le n° 24, nos lecteurs trouveront ici la matière de deux récollections sur la vocation missionnaire.

écoute de dieu

Romains 1, 1-17 ; 10 ; 1 Corinthiens 9, 15-23 ; 2 Corinthiens 3, 1 à 4, 6.

réflexion

La tâche propre du missionnaire est de proclamer l'Evangile aux non-chrétiens afin de les rassembler, une fois devenus croyants, en un peuple de Dieu qui est l'Eglise. Deux coordonnées situent, de ce point de vue, l'idéal propre du missionnaire : l'amour préférentiel des non-chrétiens d'une part, et de l'autre le besoin irrésistible de faire « courir la Parole » là où elle n'est pas connue. Comme Paul, le missionnaire a « répudié les silences de la honte ». Il ne rougit pas de l'Evangile. Malheur à lui s'il n'évangélise pas, puisque la foi naît de sa prédication. Non qu'il frelate ou trafique de la parole de Dieu, en la répandant sans discernement ni préparation. La pré-évangélisation, dont on fait avec raison tant de cas aujourd'hui, est une nécessité impérieuse. Pourtant, elle ne se justifie que comme préparation à l'évangélisation proprement dite, tâche spécifique et privilégiée du missionnaire.

révision de vie

1 / Suis-je moi-même pénétré de la pensée évangélique, en ai-je fait la substance de ma pensée, suis-je familiarisé avec le langage de l'Ecriture, ai-je le souci de continuer sans relâche à en assimiler le message par une méditation assidue et quotidienne ?

2 / Ne suis-je pas absorbé par des besognes marginales, quoique nécessaires, qui font de moi une sorte d' « employé de l'assistance technique » plutôt qu'un messager de l'Evangile ? Ai-je cette hantise de la Parole à prêcher à temps et contre-temps, profitant de toute occasion pour la proclamer ou la commenter : aux catéchumènes, aux chrétiens, aux écoliers, aux membres d'action catholique, etc ?

3 / Ai-je la hardiesse et l'assurance des premiers apôtres dans la prédication du Message, ou suis-je paresseux, timide, victime du respect humain, comme honteux de l'originalité et du scandale de l'Evangile ?

4 / Est-ce que je sais, comme le scribe sage de l'Evangile, chercher et trouver dans le trésor culturel du peuple auquel je suis envoyé, les expressions, les images,

les proverbes, les schèmes de pensée qui pourront servir de véhicule à la Parole révélée avec le plus de chances de rencontrer l'âme profonde des non-croyants ou des néophytes imprégnés des idées traditionnelles de leur milieu ?

5 / Que fais-je pour révéler aux « païens » les insondables richesses du Message, pour les contacter, gagner leur amitié et leur confiance, les induire en tentation de se faire instruire et d'être attirés par « la belle parole de Dieu » ? (Hébr. 6, 5).

3 / en ami de tous les hommes...

Envoyé par le Christ et l'Eglise, sous la mouvance de l'Esprit, le missionnaire, en tant que tel, apporte la parole de Dieu et « son ineffable don » (2 Cor. 9, 15) à ceux qui jusqu'ici n'ont jamais été évangélisés. Il ne se définit pas seulement par référence à Celui qui l'appelle et l'envoie, ou par le message qu'il proclame, mais également par ceux auprès desquels il est envoyé : ceux que Paul appelait les « Gentils », que plus tard on nomma les « infidèles » et que nous préférions aujourd'hui qualifier de « non-chrétiens ». Le missionnaire est un chrétien qui, comme Dieu, « aime les païens ».

écoute de dieu

Galates 4, 12-20 ; 1 Corinthiens 13 ; 2 Corinthiens 6, 11 à 7, 3.

réflexion

Le païen n'est pas un être bizarre, un « primitif », un objet d'étude. C'est un homme, un frère pétri de la nature humaine commune à tous, avec ses grandeurs et ses bassesses, sa noblesse et ses faiblesses. Un homme qui souffre, qui espère, qui cherche, qui a besoin de respect et d'amour. Un homme qui ne sera lui-même que s'il rencontre un autre homme capable de porter sur lui le regard de l'amitié et de la bonté.

Si le missionnaire n'est pas cet ami, il n'est rien. Le non-chrétien est un homme qui, avant de s'intéresser à une autre doctrine, attend quelqu'un. Ce qui l'intéresse, ce qui l'ouvre, ce qui l'attire, c'est la qualité, la chaleur et la sincérité des relations personnelles, empreintes de douceur, de compréhension et de cordialité. La première activité missionnaire, après la prière, se situe sur le plan du cœur, de la présence et du dialogue fraternel...

1 / Suis-je assez humble et assez intérieurisé pour adopter envers l'homme, chrétien ou païen, l'attitude du respect ? *Respicere* : s'approcher ou accueillir avec sympathie, être attentif, poser un regard lent, aimant, bon ; reconnaître la dignité de l'autre, refuser de profaner son secret, garder la légère distance de l'honneur qu'on lui doit, refuser de s'en servir pour soi ou de mettre main basse sur lui. Au-delà du visage rébarbatif (pour moi) de la pauvreté, des apparences, des mots et des comportements inattendus, puis-je rencontrer l'homme dont la dignité appelle mon respect ?

2 / Suis-je un homme doux et bon, affable, délicat ? Ah ! cette dureté et cette colère, si fréquentes chez l'Occidental en pays chaud, que de coeurs ont-elles blessés, et quelle offense à l'Evangile et à l'homme ! Sans doute, saint Paul était un passionné, et je puis l'être comme lui, à condition d'être, comme lui, un homme de cœur, capable d'émotion, de tendresse sincère et d'affection brûlante... Suis-je tel ? Sent-on chez moi un amour vrai, patient, longanime, compréhensif, fraternel, qui « croit tout, espère tout, supporte tout » ?

3 / L'œil de la foi et celui de la charité me font-ils discerner l'œuvre secrète et admirable de Dieu et le cheminement caché de sa grâce dans le passé, les traditions, les rites cultuels, le cœur, les craintes et les tâtonnements des non-chrétiens ? Au lieu d'observer d'abord les traces de Satan, ai-je assez de sympathie pour déceler, avant tout le doigt de Dieu, la qualité humaine préservée et l'appel inconscient du paganisme vers la lumière ?

4 / Le constat des déviations religieuses, de la dépravation des mœurs, des tendances hypocrites, des manques de charité vraie, etc., me jette-t-il dans l'indignation ou l'abattement ou bien suscite-t-il de ma part une amicale compassion, une pitié compréhensive, une indulgence pleine d'espérance ?...

Rwanda, Dominique Nothomb pb

FACE AUX RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

retour sur les conclusions du colloque de bombay

de charybde en scylla

Les dictionnaires ont du bon. Ils nous rappellent sagement que, sous peine de périr, l'on doit toujours « naviguer entre Charybde et Scylla » ; entre une fluidité qui tout absorbe, et une dureté qui tout brise. C'est bien ainsi, en effet, que Charybde et Scylla se présentaient, encore que les imaginations des écrivains aient considérablement renchéri sur la réalité géographique ! Charybde était un tourbillon marin : quiconque se laissait prendre à son tournoiement, sans parvenir à conserver une route ferme et droite, finissait par s'engloutir, au centre du phénomène, jusqu'en des profondeurs indistinctes. Scylla était une roche, ferme et stable, mais inabordable dans sa dureté, ses angles aigus, sa raideur absolue ; on s'y fracassait sans pouvoir y aborder.

Parabole ?... Pourquoi pas...

Il est, dans le monde, si l'on néglige un nombre trop restreint d'hommes équilibrés, deux catégories, deux « familles d'esprits », comme un évêque sage a dit fort justement à propos du concile. Chacune d'elles se caractérise par un penchant très déterminé et parfois excessif. L'une relève de Charybde ; elle tend, comme le tourbillon fameux, à regrouper dans un mouvement synthétique, qui peut aller jusqu'au syncrétisme, des situations et des notions fort diverses, voire même opposées ; elle fait confluer les courants différents vers un même centre ; le risque est qu'en ce centre, trop indistinct et trop mouvant, tout se confond à jamais et qu'y disparaissent toutes les spécifications comme toutes les hiérarchies. L'autre famille d'esprits se comparera à Scylla ; ses positions ont la netteté de lignes, la dureté d'affirmation, et la rudesse de contact de la roche dure. En ses excès, elle pousse la distinction et l'analyse jusqu'à briser en pièces les systèmes adverses ou même amis. Elle sépare et oppose jusqu'à oublier parfois les convergences, connexions et connivences du réel concret.

La première famille est accueillante, jusqu'au péril d'engloutir toute différenciation tranchée ; la seconde est résistante jusqu'au danger d'oublier tout le jeu des interférences vécues. Si, par-dessus le marché, des publicistes interviennent pour simplifier et durcir encore, le lecteur en a le vertige ; il ne peut plus tomber que « de Charybde en Scylla », ou le contraire.

Il est un sujet important et délicat qui, pour l'instant, fait ainsi tomber d'un péril dans l'autre pas mal de personnes bien intentionnées. Nous voulons dire : l'attitude, théorique et pratique, qu'il convient aux chrétiens d'adopter face aux religions non chrétiennes...

On ne supprimera jamais, en ce sujet comme en aucun autre, les deux « familles d'esprits », dont nous venons de parler. Au moins peut-on et doit-on, avant même d'entamer l'étude au fond, supplier les « publicistes » chrétiens de réfréner leur désir d'un titre qui fait choc, ou d'un exposé qui fait sensation, pour essayer – ce qui est nettement plus difficile – d'exposer simplement des choses compliquées, et tranquillement des choses urgentes.

Il faut aussi souhaiter vivement que les deux familles d'esprits décrites plus haut, et dont chacune est animée incontestablement d'un grand amour du Dieu de Vérité, tâchent d'abord d'entrer chacune dans la pensée de l'autre, avant d'y déceler des erreurs à condamner prestement. Le souhait vaut, il faut le reconnaître, dans les deux sens. Pardonnera-t-on à un Jésuite de citer quelques lignes qui constituent le « présupposé » des fameux « Exercices spirituels » ? Il est écrit par un homme que l'Inquisition avait à diverses reprises inquiété ! « Tout chrétien pieux, mis en face d'une phrase ou d'une position obscure, doit être plus prompt à l'interpréter au mieux qu'à la condamner. S'il pense pourtant ne pouvoir la soutenir en quelque sens que ce soit, qu'il cherche à connaître l'esprit et l'intention de celui qui l'a dite... »

Si, par la grâce de Dieu, publicistes et théologiens, nous pouvions tous suivre toujours ces règles-là, nous aurions employé la meilleure méthode pour faire avancer des problèmes dont on doit dire qu'ils sont difficiles, en pratique comme en théorie.

En veut-on la preuve ? On a opposé fortement : *prosélytisme* et *évangélisation* des non-chrétiens. Où finit l'évangélisation ? Où commence le prosélytisme ? On a prôné la nécessité du *respect* des convictions non chrétiennes, mais aussi l'obligation absolue que nous avons de *témoigner* que « Jésus Christ est Seigneur », Docteur et Maître sans second. Comment accorder ces deux devoirs ? On a dit que le Christ et son Eglise sont *l'unique* voie de salut, mais aussi que des hommes se sont sauvés et se sauvent *sans* la médiation visible de l'Eglise... Alors ? On affirme avec raison que Dieu veut sauver *tous* les hommes, mais son dessein concret de salut incarné semble ne toucher que la *minorité* de ceux-ci... Quel est ce mystère ?

Aucune des questions susdites n'admet une réponse simple, ne supporte la discussion de style *digest*, n'admet la conclusion de type slogan. Nous irons plus loin, au risque de paraître « aristocratiques » : pas mal de chrétiens pressés, assez curieux pour être accrochés par ces problèmes, ne semblent pas assez instruits, ni assez nuancés, ni assez décidés pour en étudier valablement la solution souvent délicate. Qu'elle serait donc grande la responsabilité des écrivains, qui lanceraient sans discernement, dans un vaste public non préparé, des problèmes simplifiés ou des solutions sommaires !...

Autre chose est de remuer, de façon vague et non satisfaisante, des masses très vastes, en curiosité de questions nouvelles ; autre chose, répondre en des sessions sérieuses

aux problèmes vrais d'une élite instruite ; autre chose encore, examiner en des assemblées de spécialistes, les nuances délicates de positions théologiques encore insuffisamment mûries, tant pour leur fond, que pour leur expression. Les niveaux doivent être respectés ; le plus grand malheur serait que des vulgarisateurs pressés projettent dans le grand public des « images » mal perçues, et plus mal reproduites, des problèmes en question. Le fait n'est pas inouï.

L'exact propos des théologiens de bombay

Les réflexions qui précèdent sont générales ; elles ne doivent rien à aucune réunion récente particulière, ou plutôt elles doivent beaucoup aux dizaines de réunions, et aux centaines d'articles qui ont déjà, ces dix dernières années surtout, paru sur le sujet. Mais puisqu'en tout exposé il est utile et éclairant de prendre un exemple, nous reviendrons une dernière fois sur le Séminaire théologique tenu à Bombay à la fin de novembre 1964, avant le Congrès eucharistique.

L'écho que l'on attendait de cette réunion a été malheureusement déformé par certaines circonstances. Des personnes admises aux discussions, parce que « n'étant pas reporters », ont cependant immédiatement après livré au grand public des exposés incomplets et infidèles ; à partir de ces exposés infidèles, et sans attendre la publication des conclusions officielles¹ de la Session, d'autres personnes sont parties en guerre contre celle-ci. Nous passerons sur ces faits regrettables pour redire une fois de plus ce qui fut voulu et accompli par la Session.

Il y avait là une centaine de théologiens, dont certains spécialistes ; la plupart venaient des séminaires de l'Inde. Etant « entre eux », ils supposaient connues, admises, et donc inutiles à répéter, les affirmations claires de la foi, sur le caractère « unique et sans pareil » du Christ, de l'Eglise, du christianisme. Ils étaient frappés aussi, douloureusement, par l'absence presque totale de contact et de compréhension entre les religions non chrétiennes (ici l'hindouisme) et le christianisme. Les progrès numériques en Inde ne signifient pas ou guère, il faut le noter, une pénétration dans l'hindouisme, mais au contraire, très généralement, ils ne marquent que l'accroissement naturel et l'avance dans les populations non hindoues.

Pour renverser ce « mur » et combler ce « fossé », ce qu'il faut, avant toutes les recettes, c'est une théologie constructive du « rapport » entre les hommes non chrétiens, les religions non chrétiennes et le plan de salut de Dieu. Nous ne pourrons procéder à des aménagements pratiques que si d'abord nous percevons où Dieu est, comment il

1 / Des participants à la Session, une minorité n'a pu exprimer son avis, quel qu'il eût été du reste, car elle a quitté avant la fin. Le reste, qui constituait une sérieuse majorité du groupe complet, et en constituait à notre avis une fidèle image, a voté, après les corrections qui avaient été demandées, les propositions communiquées ensuite par les organisateurs au nom du Congrès. Le vote a été acquis à une très solide majorité des 2/3.
* N.d.l.r. Les chiffres entre parenthèses renvoient au

texte des propositions votées et promulguées comme conclusions de la Session en résumé des 4 conférences magistrales qui y furent données respectivement par les PP. H. Küng s.j., Fransen s.j., J. Masson s.j. et l'abbé R. Panikkar (chiffre romain : n° de la conférence ; chiffre arabe : n° de l'assertion en telle conférence). Nous ne reproduisons pas ces 16 propositions déjà publiées par diverses revues : *I.C.I.*, 1^{er} février 1965 ; *Le Christ au Monde*, 1965 - 3 ; texte original anglais dans le *Bull. S. J. B.*, mars 1965.

travaille, et ce qu'il veut, dans les immenses groupes non chrétiens qui peuplent le monde.

Nul ne songea, dans l'assemblée, et nul ne songera parmi les vrais « chrétiens », à faire du Christ et du christianisme un *primus inter pares*, fût-il de très loin le premier et le meilleur. Le Christ et l'Eglise sont uniques et nécessaires ; aucun salut ne s'opère que par leur médiation, s'accomplit-elle dans l'invisibilité du mystère intérieur des âmes, et dans l'implicite de leurs choix globaux. Il n'a pas paru indispensable de redire cela, alors que précisément les participants concernés sont missionnaires, c'est-à-dire essentiellement annonciateurs de ces vérités-là.

L'assemblée a passé immédiatement à des recherches ultérieures de positions constructives, pareilles à celles qui amenèrent jadis les Pères de l'Eglise à dire : « Les païens aussi ont leurs prophètes » (S. Augustin, repris récemment par Sa Sainteté Paul VI) ; « il y a dans le monde entier des « semences du Verbe » (S. Justin) ; « beaucoup qui semblent dehors sont dedans » (S. Augustin) ; il est, pour les « Gentils » (plus nombreux aujourd'hui que jamais) « possible de se sauver sans confesser le Christ (s'il ne leur a pas été annoncé) », « il leur suffit de rejeter l'idolâtrie et de reconnaître le vrai Dieu » (S. J. Chrysostome). Et tant d'autres textes...

lecture attentive des conclusions du colloque

Si l'on regroupe méthodiquement les éléments complémentaires mis en lumière par la Session, mais nécessairement un peu dispersés dans les exposés des quatre orateurs et plus encore dans les discussions, on obtient ce qui suit *.

première question / salut individuel des non-chrétiens hors de la médiation visible de l'église ?

Le P. Fransen rappelle que, selon S. Thomas, l'homme adulte se trouve nécessairement placé, à un moment donné de sa vie, devant une option fondamentale. Celle-ci regarde le Suprême, et n'admet que deux réponses : un amour essentiellement centré et fermé sur soi-même ; un amour essentiellement ouvert sur l'autre. Cet autre est, en dernier ressort, Dieu ; mais, la plupart du temps, dans l'expérience concrète, l'arrachement à l'égocentrisme s'exerce d'abord envers un autre humain, à qui l'on donne son amour. C'est pourquoi le texte parle « d'ouverture à l'homme et d'acceptation de Dieu » (II, 2). Dans le monde « d'après la Rédemption » où vivent actuellement tous les hommes, tout effort authentique, toute option saine et haute – et celle-ci en est une – est en fait suggérée, accompagnée et confirmée par la grâce de l'Esprit Saint. Sans entrer en de longues discussions de droit, on peut et on doit dire qu'il y a là en fait une « économie de salut », que cette économie est « divine », puisque pénétrée par l'Esprit, que l'Eglise « l'accepte » comme une « situation », tout en se donnant au « service » des hommes et tout en « servant dans le monde, la présence salvifique de Dieu » (II, 3), sous cette forme mystérieuse ; elle doit essayer bien sûr de l'amener de l'implicite intérieur à l'explicite ecclésial jusqu'à l'entrée dans l'Eglise par la conversion et le baptême, ce qui est proprement le but de la Mission.

deuxième question / les religions non chrétiennes, comme réalités objectives et collectives, ont-elles une place dans le plan de salut de dieu ?

Pour résoudre cette question, il faut tenir tout ensemble : *et l'affirmation ecclésio-centrique*, selon laquelle tout salut vient par le Christ et l'Eglise et par eux seuls ; *et l'affirmation théocentrique*, selon laquelle Dieu n'a qu'« un seul plan de salut qui embrasse l'ensemble de l'humanité ». A cette fin, le Dieu qui utilise tout, *etiam peccata*, embrasse *a fortiori* dans son plan les religions non chrétiennes (I, 1).

On ne dit pas que celles-ci soient divines comme le christianisme ; au contraire, on les affirme ambiguës (I, 2).

Elles ont du bon, qui n'est du reste « pas, en fait, purement naturel », mais « embrassé, soutenu et pénétré par la grâce de Dieu », et « ce qu'elles ont de vérité (et non : la Vérité qu'elles ont, comme certains ont traduit) vient de Dieu » (I, 2) en un double sens : parce que celui-ci est l'origine de toute vérité que découvre notre esprit, et parce que la grâce du Christ est désormais en chacune de nos opérations droites.

Les religions ont aussi du mauvais : acquisitions bien intentionnées et parfois même héroïques d'une nature humaine blessée, elles sont « retenues dans les liens de la faiblesse et du péché » de cette nature ; elles manifestent donc aussi cette faiblesse et ce péché, et ce qu'elles ont d'authentique doit être « libéré par le Christ » des « accrochages de l'erreur et du péché » (I, 2).

Leur rôle dans le plan de salut peut, dès lors, être précisé ; nulle part le texte de Bombay ne les assimile au christianisme ; il prend, au contraire, bien soin de les distinguer : « C'est la foi chrétienne qui constitue l'universalisme fondamental » en matière de salut. Certes « tout être humain et toute religion sont sous la grâce de Dieu », pressés par son offre de grâce et pénétrés par elle, dans la mesure où, fidèles à leur lumière, ils n'y mettent pas d'obstacle. Mais « c'est l'universalisme chrétien qui est (proprement) fondé sur et centré dans le Christ (I, 3). Cet universalisme est également éloigné de deux extrêmes, dont nous disions un mot en commençant cet article : « un particularisme étroit et intolérant », qui refuserait de reconnaître la présence de *certaines grâces* en dehors de la médiation visible de l'Eglise ; « un indifférentisme agnostique et débilitant » qui verrait *toute grâce* également présente, en principe, en toute religion. Cela fermement dit (I, 3), on peut avancer sans crainte de surprises, et accueillir sans peur irraisonnée.

Deux expressions essaient de caractériser le rôle des religions non chrétiennes. On peut les considérer, pour leurs fidèles (qui n'ont pas eu l'occasion de se décider pour le Christ, ne l'ayant pas connu), comme « la voie historique vers Dieu » (III, 4). Le lecteur notera qu'on parle de « voie vers » (c'est-à-dire d'un processus dynamique pro-

2 / On pourrait dire la même chose avec les paroles d'un livre récent : « Toutes les religions ne sont pas à égale distance du sommet de la montagne, qui est le christianisme. Et ce sommet ne peut être atteint simplement en continuant à grimper (par l'effort personnel). Car le christianisme n'est pas seulement la réponse au désir de l'homme pour Dieu. Il est aussi la communication de Dieu à l'homme. De là la transcendance du christianisme : il est absolu et

final. A cause de sa divine origine, le christianisme fait sienne la somme totale de tout le bien qu'il se trouve dans les autres religions ». Et encore : « Nous reconnaissons en toute humilité que l'humanité hors de l'Eglise peut recevoir d'abondantes grâces. Mais nous savons que ces grâces sont orientées, c'est-à-dire qu'elles appellent leur accomplissement dans l'Eglise et sont données à cette fin » (J. J. SPAE : *Christian corridors to Japan*, p. 155).

gressif, qui n'atteint pas nécessairement son terme) ; que l'on dit voie vers « Dieu » (et non nécessairement vers le Christ et l'Eglise). L'on parle de voie « historique », c'est-à-dire d'un ensemble de conditionnements individuels et collectifs, à travers lesquels (et au moyen desquels, en ce qu'ils ont de bon et d'élevant) chaque homme non chrétien doit passer au concret. Pour lui, tout cela est sa voie, sa *way of life*, jusqu'au plus ample informé de l'évangélisation si elle se produit un jour. Il faut ajouter, une fois de plus, que ces religions sont ambiguës. On l'a déjà dit ; mais le texte tient à tirer clairement, quoique discrètement et respectueusement, les conséquences de ce fait : la situation du non-chrétien en sa religion, comme la situation de cette religion même, est imparfaite, inadéquate, mêlée de bon grain et d'ivraie, d'égoïsme et de donation à Dieu. Lui et elle, comme nous tous, disons-le en clair, sont pécheurs, et « dans l'attente du mystère (purificateur) de mort et de vie à travers lequel doit passer toute réalité créée et pécheresse » (III, 4).

Ceci dit, l'on comprend en quelle mesure « pour l'homme qui n'est pas confronté de façon existentielle avec l'évangile de Jésus Christ (vivant en son Eglise, bien sûr), ces religions peuvent être le canal de la grâce salvatrice du Christ » (I, 2). Non point, à la façon des sept sacrements, mais de cette manière concrète et vécue, qu'on appelait plus haut historique. Elles ne sont d'ailleurs que le canal, et non l'instrument de soi efficace que constitue un sacrement. Le canal n'étanche pas la soif ; mais bien l'« eau vivante » qui y coule, et le Seigneur seul donne cette eau ; mais à travers les canaux de l'historique et de l'humain².

troisième question / dans le milieu non chrétien qu'on vient de décrire et de situer dans l'histoire du salut, comment doit se comporter le chrétien ?

Les réponses à cette question sont assez faciles. On peut les donner sous forme de consignes (cf. IV).

La foi rend le chrétien responsable du monde.

Son action sur celui-ci dépendra d'abord de sa communion avec Dieu qui crée, meut et sauve ce monde.

Elle imitera celle du Christ : communion, service, annonce dans le monde ; désir de sauver et non de condamner ; prière pour le monde.

quatrième question / comment doit se conduire dans le monde religieux, pluraliste et non chrétien, l'Eglise qui lui est envoyée, c'est-à-dire la Mission ?

Une première réponse de principe à cette question se trouve dans le premier rapport (I, 4). Ses termes ont été assez critiqués et méritent explication.

Le principe de base reste infrangible : « La Mission primordiale de l'Eglise est de rendre témoignage au Christ et à son évangile (y compris l'Eglise, le baptême, etc.) devant le monde et ses religions » (I, 4). Toute façon de faire qui impliquerait, ou semblerait impliquer, le reniement ou la dissimulation voulue de cette obligation fondamentale serait à condamner.

Mais il y a la manière. Si nous avons plus haut pu éviter la fluidité mortifère de Charybde, il faut maintenant éviter tout autant, l'orgueil et la dureté de Scylla. « L'Eglise ne veut pas conquérir, mais servir » les hommes et leurs « religions non chrétiennes ». Ce point est repris à III, I. Mais qu'est-ce précisément que « servir les religions non chrétiennes » ?

Le premier rapport apporte trois idées : *solidarity, sharing, pro-existence*. Ce faisant, il ne se place pas, et n'avait pas à se placer, car cela revenait au 3^e rapport, dans la perspective directement missionnaire, mais dans la *situation* de pluralisme, où nous avons, bon gré mal gré, à vivre encore dans de larges espaces et pour de longues périodes. C'est dans cette hypothèse, imposée par les faits, qu'il faut lire les trois mots cités. Il y a co-existence, mais cette co-existence ne peut être passive ; il y faut exercer une dynamique de contact, de rapprochement, de dialogue. L'histoire, l'histoire du salut aussi, est à vivre de plus en plus – sans détruire les différences – dans un effort de convergence. Les trois mots en suggèrent des formes.

Solidarity, tout d'abord. Cette exigence d'une solidarité, à déterminer plus précisément, se fonde sur deux motifs. L'un est permanent, c'est l'unité du plan de salut, de la façon dont on l'a expliqué plus haut, qui réclame cette certaine solidarité et convergence de toutes les « présences dynamiques de Dieu », chacune selon sa nature, sa mesure et ses opportunités, sous la grâce salvatrice de Jésus Christ. L'autre motif est occasionnel, mais capital en fait : c'est l'effort puissant de désacralisation, d'irréligion (et pas seulement d'athéisme) qui s'exerce actuellement dans le monde. Les souverains pontifes, notamment depuis Pie XII, ont souligné l'opportunité pour tous les tenants d'une vision spiritualiste, et d'abord pour les chrétiens, de se sentir ensemble menacés, et de se vouloir ensemble en défense et en réaction contre le matérialisme qui menace de submerger le monde. S'attaquer les unes les autres, s'ignorer les unes les autres, les religions ne peuvent plus se permettre ce luxe déraisonnable. Elles doivent parler de concert, pour donner à l'humanité actuelle un supplément d'âme.

Le second mot est *sharing a common responsibility*. On pourrait le prendre de travers, et soupçonner à nouveau qu'il présuppose et révèle un relativisme religieux, que le mot « commune » veut dire aussi : égale, pareille, en nature comme en valeur. Mais rien n'exige cette interprétation ; au contraire, à la lumière des explications qui précèdent, tout exclut « l'indifférentisme agnostique, qui ne serait qu'affaiblissement ». Déjà, du point de vue naturel, pour partager la responsabilité vis-à-vis du monde de façon efficace, les religions ont à être elles-mêmes, en ce qu'elles ont de meilleur et de plus fécond. Et, au point de vue surnaturel, nous savons bien qu'il existe non seulement des spécificités, mais une hiérarchie, et une différence de nature entre le christianisme et les autres religions, même lorsqu'elles exercent vis-à-vis du monde, une responsabilité, actuellement pluraliste et partagée, mais cependant commune, d'élévation spirituelle.

Pro-existence, qui est le troisième terme, doit s'entendre par contraste avec coexistence passive, qui précède immédiatement. L'Eglise existe « pour » les autres religions (comme d'ailleurs les autres religions pour elle). Du point de vue humain, c'est exact déjà, car toutes les pierres du monument spirituel que la grâce de Dieu édifie en diverses manières dans l'humanité se soutiennent *en fait* l'une l'autre. Au regard de la foi, on peut comprendre correctement (et pourquoi ne pas le faire ?) que l'Eglise soit *pour*

les religions du monde : n'est-ce pas pour les hommes qui constituent ces religions et pour leur salut ? On peut dire qu'elle doit les servir. Le Christ n'est-il pas venu servir les hommes, là où ils sont et comme ils sont ?

Seul notre orgueil pourrait trouver à redire, si du moins nous saisissions bien la suite.

cinquième question / qu'est-ce, pour l'église envoyée, pour la mission, que « servir » les non-chrétiens et les religions non chrétiennes ?

Le terme peut désigner des dispositions intérieures et des actions extérieures ; un être et un agir.

Le Christ nous a recommandé d' « être comme celui qui sert ». Servir s'oppose à commander et à conquérir par la force ; cette dernière mentalité est à rejeter : « L'Eglise ne veut pas conquérir, mais servir » (I, 4) ; « il est urgent de désavouer toute conception conquérante de la mission » (III, 1). La *diakonia* de la communauté comme de l'individu chrétiens est « humble service » (IV, 3). Humilité.

Mais le mot « servir » a donné naissance à deux substantifs, de tonalité opposée : la servitude et le service. « Dans la servitude, on me prend, a écrit quelqu'un ; dans le service, je me donne. Et ce que Dieu demande de moi est un service. » C'est fort exact. Le service, en même temps que l'humilité et la soumission, et plus encore, demande le libre *don*, le sacrifice de soi et l'offre à l'autre.

Dès lors le service ne cherche que le bien de l'autre ; il ne souhaite qu'être *utile*, et « rendre service », sous toute forme, en toute occasion.

Mais comment l'Eglise et la Mission se mettront-elles en fait dans cette situation d'humilité, de don, et d'utilité ?... Il leur faudra imiter substantiellement Celui même qui les envoie et qu'elles prolongent : « Le Christ, présent dans son Eglise, comme le sacrement fondamental de l'amour de Dieu (envers les hommes) répand cet amour dans le monde entier pour sa consécration » (III, 1). On signifie par là, pour l'essentiel, cette récapitulation de *tout* le créé qu'effectue le Christ par l'Eglise, car c'est tout le créé, à travers et par l'homme racheté, qui doit être ramené au Christ pour sa plénitude, et au Père pour sa gloire. Ainsi donc la Mission « qui continue l'Incarnation, doit assumer toutes les valeurs créées, surtout dans le domaine religieux, car toutes ces valeurs sont une préparation pour l'accomplissement total » (III, 2). « Il faudra donc prendre chaque homme (et les groupes d'hommes) dans la totalité de leur tradition et de leur milieu religieux » (III, 4), car celui-ci contient maintes richesses.

« alors, pourquoi la mission ? »

Devant pareilles affirmations, certains s'effraient ou se réjouissent selon les cas ; ils inclinent à conclure : Alors, pourquoi la Mission ?... Si ces religions sont si riches, pourquoi n'y pas laisser en paix leurs fidèles ?... Nous connaissons certains missionnaires (surtout de ceux qui travaillent des champs plus dangereux, ou plus stériles en apparence), dont le courage a été miné, encore un peu plus, par des exposés enthousiastes

et non équilibrés sur les valeurs et le rôle des religions non chrétiennes. Tout théologien métropolitain, tout publiciste, devrait toujours songer à la responsabilité qu'il encourt par des exposés incomplets ou sans nuances...

La nécessité de la Mission se prend tout à la fois et du côté de Dieu et du côté des religions non chrétiennes. L'amour rédempteur de Dieu veut déferler sans cesse plus largement dans le monde, à travers la médiation ultime et plénière qu'il a constituée dans le Christ, l'Eglise et la Mission (III, 1). Le Christ veut que son incarnation, qui a permis au mystère rédempteur de s'accomplir visiblement par la mort et la résurrection, se continue sacramentellement par l'Eglise visible et la Mission qui l'apporte (III, 2). C'est l'écho de ces deux « vouloirs d'amour » et de communication visible, qui passe dans le mandat missionnaire, indiscutable, universel et perpétuel, donné par le Christ, au nom du Père, à l'Eglise de tous les temps : « Allez donc ; de toutes les nations faites des disciples » (Matt. 28). Ce mandat se présente, on le remarquera, comme une conclusion : Allez *donc*. Le principe dont il découle, c'est qu'au Christ, continué dans l'Eglise, « toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre », c'est-à-dire partout, « jusqu'à la consommation du temps », c'est-à-dire toujours. Cette seigneurie est, de droit, totale, c'est-à-dire à la fois matérielle et spirituelle, englobant les choses, les hommes, et les Puissances surhumaines ; c'est à l'Eglise et à la Mission qu'il incombe de la construire en fait, infatigablement.

Et c'est pourquoi l'Eglise est Mission, pour réaliser partout ce « Mystère de mort et de vie » (III, 4). Tout ce qu'on pourra dire des situations religieuses non chrétiennes, n'affecte pas cette position de principe, cette fonction de nature. L'Eglise sans Mission ne serait plus l'Eglise.

D'ailleurs, et c'est un autre argument, les religions non chrétiennes elles-mêmes réclament la Mission. Elles ne sont que « des voies historiques » contingentes (III, 4) et, on l'a dit justement, ambiguës (I, 1). En tant qu'elles sont « réalités pécheresses » (III, 4), il leur faut obtenir cette purification qu'apporte l'Eglise, en apportant Jésus Christ, « mort pour nos péchés et ressuscité pour notre sanctification ». En tant qu'elles contiennent des « valeurs » et constituent « une préparation » (III, 2), elles tendent de toute leur nature, à la plénitude d'assomption transformante que leur fournira l'Eglise en Jésus Christ, tout comme le bouton tend au soleil pour devenir fleur et fruit. Leurs valeurs « créées », et de soi naturelles bien que déjà « embrassées (et pénétrées) par l'unique plan divin de salut », ont à atteindre une transformation surnaturelle, à la fois invisible et visible, à laquelle elles n'ont ni le droit ni le pouvoir de parvenir par elles-mêmes.

exigences spirituelles de la mission de toujours

Si la Mission tient fermement les principes et les perspectives qu'on vient d'exposer, il semble que le missionnaire doive se penser lui-même selon certaines lignes essentielles.

1^o La disposition de base sera « l'humilité », l'effacement de soi, la docilité, qui ne commence pas par faire des plans ou développer des propagandes ; mais cherche d'abord à « découvrir ce que Dieu attend des deux parties » (III, 3), c'est-à-dire tout à la fois du missionnaire, et des « missionnés », ce qu'il a fait, ce qu'il veut faire en l'un et l'autre.

Il faudra donc que le missionnaire, « avant de parler *se taise*, pour écouter Dieu en lui-même et dans l'autre » (III, 5).

2^o Quand commencera le dialogue des paroles, on ne pourra oublier qu'on s'adresse à des êtres libres, d'une liberté que Dieu lui-même ne voudrait ni ne pourrait forcer. Ainsi donc il faudra éviter comme la peste toute pression ou toute tromperie. Même Dieu, même le Christ, même le salut, ne peuvent être présentés, aux êtres libres que nous sommes, que comme une « *offre*, pleine d'humilité, de la plénitude de la vérité et de l'amour sauveurs de Dieu » (III, 1).

3^o Le seul but et la seule méthode de cette offre, c'est de « *délivrer* les êtres humains » (III, 1) de leurs faiblesses, de leurs fautes, de leurs terreurs, et de faire apparaître « l'humanité et la bonté de Dieu notre Sauveur ». On aura donc toujours plus souci de respecter que de mépriser, de comprendre que de rejeter, d'« *assumer* » que de détruire (III, 2). On voudra « *achever* » (III, 2), d'une façon divine.

Ce mot d'achèvement revient plusieurs fois ; d'un côté ce sont les vraies valeurs religieuses non chrétiennes qui, par nature « demandent cet achèvement » (III, 2) ; de l'autre, c'est le missionnaire et l'homme chrétien, en leur situation existentielle conjointe de « dialogue », qui se mettent à l'écoute de Dieu « pour pouvoir, l'un et l'autre (chacun à leur place, chacun dans leur rôle) accomplir le plan rédempteur de l'amour, offert à l'humanité par l'Eglise en sa Mission ».

C'est cela qu'appuyés sur les certitudes acquises de la foi, et dans le rayonnement de la présence eucharistique, une centaine de théologiens de bonne volonté ont voulu chercher et dire à Bombay. Ils rejoignaient tout un courant d'aspirations constructives, de vouloirs œcuméniques – ici aussi – qui traverse aujourd'hui les recherches sur les religions non chrétiennes comme les études sur les missions. Cet exposé n'est ni complet ni définitif. On y ajoutera, on y changera peut-être aussi. Il a pu cependant, semble-t-il, dans un sujet difficile, éviter Charybde et Scylla. Une lecture attentive, une étude sympathique et réfléchie pourra en tirer quelque lumière. Ainsi, loin de briser l'élan missionnaire, pareilles recherches bien comprises ne peuvent qu'en illustrer la nécessité, en accroître la profondeur, et en développer les fruits.

*Louvain, Joseph Masson sj, Secrétaire des Semaines de Missiologie de Louvain
Doyen de la faculté de missiologie de l'Université Grégorienne*

« REPENSER LA MISSION »

semaines et congrès / Lisbonne – Lyon – Louvain

Trois sessions d'études missionnaires de solide niveau théologique se sont tenues cette année en langue française, dont le thème intéressait de très près notre recherche et notre effort¹.

A Louvain (23-27 août), où la 35^e Semaine de missiologie s'était donnée pour but de « repenser la Mission », comme à Lisbonne (2-5 juin) qui recevait la première Semaine internationale missiologique de Pentecôte², on tenta une synthèse des idées et des courants qui rénovent la pensée missionnaire dans l'esprit de Vatican II. A Lyon (5-7 juillet), la 18^e session du Centre National des Vocations poursuivait un objectif plus immédiatement pratique puisqu'il s'agissait de voir comment mieux intégrer l'éveil des vocations missionnaires dans la pastorale diocésaine des vocations³. Mais cela supposait une réflexion doctrinale sur la vocation missionnaire, elle-même appuyée sur une reconsideration de la théologie et de la situation actuelle de la Mission. Si bien qu'en dépit de la variété des titres donnés aux diverses conférences, les mêmes problèmes revinrent sur le tapis en chacune de ces trois occasions et parfois furent traités par les mêmes conférenciers. Plutôt qu'un compte rendu séparé de chaque session, il nous paraît donc préférable de donner un aperçu d'ensemble des opinions exprimées par les principaux orateurs sur les points majeurs du débat. Ainsi nous prolongerons l'un des grands bénéfices de ces rencontres qui est de permettre aux spécialistes des questions missionnaires de dialoguer entre eux face à un public relativement restreint (Lisbonne : 200 ; Lyon : 150 ; Louvain : 500), mais que son expérience, son engagement ou tout simplement sa conscience missionnaire rendent particulièrement attentif et exigeant. Les lecteurs de *Spiritus* trouveront là également de quoi compléter, avec les dernières voix entendues sur ce chapitre avant la discussion conciliaire du schéma missionnaire, le dossier théologique que leur fournissait notre n° 24.

Sans chercher ni à harmoniser ni à commenter – d'autant que ces matières sont actuellement soumises aux délibérations du concile – nous nous contenterons de rapprocher les affirmations qui nous ont paru plus marquantes⁴.

le salut dans les religions non chrétiennes et la nécessité de la mission

Mgr Dondéyne. *Le respect de la valeur positive des religions non chrétiennes fait dorénavant partie de la situation missionnaire... Concernant leur valeur salvifique, il faut distinguer ce qui peut être affirmé au regard de la foi et les hypothèses théologiques qu'on est en train de proposer. Le problème est si difficile qu'il doit se traiter désormais au niveau de la théologie universitaire (Louvain).*

E. Loffeld cssp. *Le salut se trouve dans l'Eglise, mais il peut être atteint en dehors d'elle : tous ceux qui sont « dehors » sont donc en un sens « dedans »... Ces vues rendent l'apostolat et le dialogue missionnaires plus urgents, plus allègres et plus efficaces (Lisbonne).*

Y. Congar op. *Les structures des religions non chrétiennes seraient des moyens ordinaires de grâce au sens de très fréquents et très habituels, les païens obtenant ainsi le salut (par une bonne foi active) à travers une structure objectivement fausse... De toute façon, le dessein de Dieu n'est pas simplement de sauver des individus, mais de réunir tous les hommes en un peuple qui soit peuple de Dieu, corps du Christ, temple du Saint Esprit. Ce dessein est un dessein historique à réaliser sur terre. L'homme ne sera parfait qu'une fois achevé ce rassemblement unanime et le but de la Mission c'est de coopérer à cette parturition de l'humanité dans le Christ jusqu'à ce que tous les hommes disent ensemble « Notre Père » (Lyon et Louvain).*

J. Daniélou sj. *D'une part le Christ seul sauve, d'autre part il est aussi certain qu'il y a un salut pour des infidèles. Comment se fait leur relation à Jésus Christ ? Sur ce point il y a libre discussion théologique, mais il est impossible de dire que le contenu de l'Evangile se trouve déjà implicitement dans les religions non chrétiennes. Il ne faut pas non plus oublier qu'il y a dans ces religions, à côté des pierres d'attente, des forces qui empêchent les âmes d'aller au Christ si bien qu'un optimisme trop facile à l'égard de la condition des païens nous entraînerait à laisser dans leur misère des âmes qui souffrent. C'est un faux pluralisme de considérer comme normal qu'il y ait jusqu'au bout plusieurs voies et qu'il faut s'y habituer (Lisbonne).*

J. Masson sj. *Le fait que l'Eglise soit minoritaire ne nous permet pas de dire que la voie normale du salut passe en dehors d'elle. La faim est aussi plus répandue dans le monde que l'abondance, mais elle n'en est pas plus normale (Louvain).*

Monsieur le chanoine G. Thils nous donna sur cette question les conclusions d'un cours professé à l'Université de Louvain et d'un livre qui va paraître prochainement dans la collection « Eglise Vivante ». Elles étaient mises très prudemment sous forme interrogative et conditionnelle. *A côté de l'alliance avec Abraham et Moïse, il y a eu l'Alliance avec Adam et Noé. Les Pères distinguaient aussi six ou sept économies de salut. Ne peut-on admettre que des miettes de révélation véritable (sans doute vagues, fragmentaires, imparfaitement garanties, etc.) parviennent à l'humanité païenne par le logos spermatikos ou par illumination interne ou par le truchement du cosmos, voire par un prophétisme extra-biblique ? Ainsi, à l'intérieur de l'histoire universelle du salut (dont la religion chrétienne ne serait qu'une réalisation particulière) les religions du monde représenteraient comme un « double en mode mineur » du christianisme, présentant un ensemble de valeurs religieuses surnaturelles (révélation, foi, etc.) d'un type analogue à celles de la religion chrétienne. Ces religions seraient voie ordinaire de salut en ce sens qu'elles répondraient à un ordre établi par Dieu et il est possible (cf. l'Apocalypse) que le pluralisme religieux doive durer pendant tout le pèlerinage terrestre de l'Eglise. On sait qu'un païen reste légitimement dans sa religion tant que la foi chrétienne ne lui a pas été proposée de façon suffisamment croyable et l'on peut peut-être penser que, globalement, les grandes religions du monde conserveront leur légitimité tant que l'Eglise n'aura pas réalisé plus pleinement et plus authentiquement sa catholicité, c'est-à-dire tant qu'elle n'apparaîtra pas vraiment africaine en Afrique, asiatique en Asie, etc. (Louvain).*

les missionnaires

Timidement se fait jour un effort pour concilier l'appel de tous les chrétiens au témoignage missionnaire avec la reconnaissance d'une vocation spéciale de certains, « mis à part » pour consacrer toute leur vie à l'évangélisation des non-chrétiens. Comme le rappelait en effet le frère Franck de Taizé à Lisbonne, dans un bouleversant témoignage sur l'unité et la Mission : il n'y a de possibilité d'union que si d'abord il y a pluralité. « Distinguer pour unir », c'est la vieille sagesse. Comme le reconnaissaient à Lyon le P. Congar et M. l'abbé Bruls, directeur de la revue *Eglise Vivante* : il faut restaurer l'idée de la pluralité des ministères au service de l'Eglise universelle, car il y a une nécessaire division du travail entre les membres de l'Eglise tous solidairement responsables. Et à Louvain, le P. Masson déclarait : « La préoccupation intérieure de la Mission doit être le fait de tous les chrétiens, tandis que la fonction missionnaire comporte, en plus de cet esprit, une action spécialisée qui devient l'occupation de toute la vie ».

Le P. Charles Couturier sj était chargé à Lyon de l'exposé doctrinal de base sur la vocation missionnaire. *A l'image de celle du Christ dont elle est une participation, toute mission authentique implique une sortie (le Christ s'est arraché à l'intimité du Père) et une insertion dans un milieu sous un certain aspect étranger, le tout finalisé par le dessein d'introduire tous les hommes dans l'intimité du Père. Tout chrétien conscient de sa vocation est appelé à vivre cela et, en ce sens, tout chrétien a une vocation missionnaire, mais il y a aussi une fonction missionnaire indéfectible dans l'Eglise qui est un ministère pour lequel certains sont mis à part sans aucun mérite de leur part. Les évêques ne pouvant pas toujours exercer par eux-mêmes ce ministère, Dieu leur suscite des coopérateurs. Comme les contemplatifs rappellent de façon éclatante une vocation qui est celle de tous, l'existence des missionnaires (surtout ad extra) est le signe privilégié de la vocation de tous les chrétiens au service de tous les hommes pour les amener tous au Père. La sortie impliquée dans toute mission*

1 / Même à Lisbonne, plus des deux tiers des communications furent faites en français, et s'il y eut à Louvain trois exposés en anglais et en allemand, leur traduction française était projetée simultanément sur un écran.

2 / Cette première *Semaine missiologique de Pentecôte* était due à l'initiative et au courage des Pères A.-F. Santos Neves c.s.sp., secrétaire et José Priemeiro Borges s.j., administrateur responsable. Une note œcuménique particulière – et à maints égards nouvelle au Portugal – en marqua le déroulement. Le *Veni Creator* d'ouverture fut entonné par Mgr Luis Pereira, évêque de l'église lusitanienne (de rite anglican) qui assista de bout en bout aux travaux de la Semaine. Les organisateurs furent honorés d'une longue lettre du Conseil œcuménique des églises et le frère Franck de Taizé, présent lui aussi à toutes les conférences, fit salle comble et recueilli lorsqu'il donna son témoignage sur la nécessité de l'unité pour la Mission. Dans la ligne des exhortations actuelles des religieux de Taizé à leurs frères catholiques, il insista sur le devoir premier de réaliser l'unité et la communion d'abord dans le milieu et la communauté où l'on vit, sous peine que l'œcuménisme ne soit plus qu'une fallacieuse évasion. Au cours de carrefours de haute tenue, les auditeurs eurent le bénéfice de voir s'interroger mutuellement

– et courtoisement – les principaux conférenciers parmi lesquels se trouvaient E. Loffeld c.s.sp., J. Masson et J. Danielou s.j., A.-M. Henry o.p. et Mgr Dondeyne, nouveau doyen de la faculté de philosophie de Louvain. Le nonce apostolique et le cardinal patriarche de Lisbonne présidèrent la clôture de ces journées dont le succès enchantait tous les participants.

3 / Cette session avait été préparée par un numéro spécial de la revue *Vocation* (octobre 1964) consacré à l'éducation du sens missionnaire chez les jeunes et les grands séminaristes (PP. Maurier et Perrier p.b.) ainsi qu'à l'ouverture missionnaire de la pastorale des vocations (P. Vandrisse p.b.). Le cahier s'ouvrait par une étude de Mgr Sauvage sur « les dimensions missionnaires du presbytérat ».

4 / On les retrouvera, avec leur contexte et leur énoncé littéral, dans les compte rendus officiels de ces sessions que nous signalerons à nos lecteurs dès qu'ils nous parviendront.

5 / Le P. Joseph Vandrisse, qui fut la cheville ouvrrière du congrès de Lyon, succéda, dans le comité de rédaction de *Spiritus*, au P. Joseph Perrier qui vient de partir au Burundi d'où il continuera à nous prêter son appui. Le P. Vandrisse a déjà travaillé quinze ans au Liban, au service de l'église melkite.

est, chez les missionnaires, plus visible, plus radicale et témoigne de l'universalité du don de Dieu... Mais, dans un monde où les voyages se multiplient, il est bon qu'au témoignage des missionnaires s'ajoutent les sorties temporaires (prêtres Fidei donum et laïcs) qui montrent aux non-chrétiens que, bien loin d'être des francs-tireurs, les missionnaires ont toute l'Eglise avec eux.

T. R. P. Volker, supérieur général des Pères Blancs. *La vocation missionnaire spéciale est un charisme plus que jamais nécessaire et qui durera dans l'Eglise jusqu'à la parousie. L'évangélisation du monde est une tâche ecclésiale (donc collective et organisée sous la direction de la hiérarchie) de sorte que la mise en œuvre de ces charismes doit être d'une certaine manière institutionnalisée. C'est ce qui situe organiquement les instituts missionnaires dans la vie du peuple de Dieu. Ils y auront leur place demain comme aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire que les instituts tels qu'ils existent sont assurés de la pérennité. Pour ceux-ci, la vraie, l'unique question est de savoir s'ils seront capables de s'adapter – sous la pression interne du Saint Esprit – aux conditions nouvelles de la Mission. Si leurs éléments structurels s'avéraient à tel point momifiés qu'on n'essaie même plus d'y comprendre les changements que l'Esprit attend de nous aujourd'hui et que, bien loin de servir les charismes missionnaires, on les étouffe, alors, pour ceux-là évidemment on pourrait dire qu'ils ont fait leur temps (Louvain).*

Sœur Saint-Paul, des Sœurs Blanches, montra concrètement comment les instituts missionnaires féminins abordent cette adaptation nécessaire, se mettent à l'écoute des signes des temps reconnus comme signes de Dieu, prêts à se modifier eux-mêmes et à faire craquer les structures qui emprisonnent l'activité missionnaire au lieu de la porter. Le numéro que nous préparons sur la vocation missionnaire féminine aura l'occasion d'exposer ce renouveau (Louvain).

Mgr Riobé, évêque d'Orléans, membre de la commission épiscopale française pour la Mission extérieure et membre de la commission conciliaire des missions. *Tous les évêques sont solidairement responsables de l'évangélisation du monde entier. Cette solidarité doit se concrétiser, entre autres moyens, en favorisant l'éveil de vocations pour les instituts missionnaires. L'appel Fidei donum n'avait pas comme objet unique de promouvoir les prêtres Fidei donum, mais aussi, mais d'abord, de susciter des prêtres engagés pour la vie au service de la Mission. Il faudrait d'ailleurs renouer les liens souvent trop lâches entre les missionnaires et l'évêque de leur diocèse d'origine (Lyon).*

Dans cet ordre d'idées, nous suggérions volontiers, à la suite du P. Gaston Courtois, que, chaque année, les départs missionnaires groupés des divers instituts se fassent depuis la cathédrale du diocèse d'origine des jeunes partants. Sans doute les missionnaires sont envoyés par le Saint Père et le collège épiscopal universel et non par un évêque particulier, mais ils sont aussi les délégués de la communauté chrétienne d'où ils sont issus et pourquoi l'évêque de leur diocèse ne pourrait-il pas être le porte-parole de l'une et de l'autre pour leur signifier l'envoi ?

Le P. Vandrisse pb, secrétaire de la commission missionnaire du Centre National des Vocations⁵, était bien placé pour montrer comment les membres des instituts missionnaires pouvaient être appelés très opportunément à s'insérer dans la pastorale diocésaine des vocations, non pour y être seulement des « numéros », mais, comme Paul au concile de Jérusalem, en témoins et en prophètes : témoins de la conversion des Gentils et

prophètes qui rappellent l'église locale à ses devoirs missionnaires envers tout l'univers. Mais ce travail en commun présuppose, comme le rappelait Mgr Izard – directeur du C.N.V. – un accord de principe pour savoir où l'on veut aller. Il faut aussi que ces éveilleurs de vocations soient des hommes qui aient le sens des valeurs des jeunes et la conscience des exigences d'une vraie catéchèse missionnaire telles que devait les rappeler, dans ce même congrès de Lyon, le frère Vincent Ayel, directeur de la revue *Catéchistes*.

Dans les carrefours qui essayèrent, à Lyon, de susciter une réflexion sur les diverses formes de vocations missionnaires : frères coadjuteurs, frères enseignants, sœurs missionnaires, laïcat missionnaire (aucun carrefour n'avait été prévu pour les vocations aux instituts missionnaires de prêtres), revint souvent l'appel à une meilleure compréhension du clergé pour ces diverses vocations en même temps que l'écho du désir des jeunes (garçons et filles) d'être mis en contact direct avec des témoins valables de la vie missionnaire. Les 75 participants du carrefour improvisé sur l'enfance, dirigé par M. l'abbé Pihan, rappelèrent aussi une vérité trop oubliée dans la pastorale des vocations, à savoir que beaucoup d'appels à la Mission retentissent dans la prime jeunesse⁶ et que cet appel précède souvent la vocation au sacerdoce ou à la vie religieuse. Combien de missionnaires peuvent en témoigner ! On a donc tort à notre sens de cantonner la pastorale des vocations dans l'éveil des vocations sacerdotales, religieuses ou laïques comme si la vocation missionnaire n'était qu'une spécification postérieure de ces vocations-là alors que l'expérience prouve que c'est souvent l'inverse qui est vrai.

spiritualité missionnaire

Il y a d'abord unanimité pour dire que les conditions nouvelles de l'évangélisation (rencontre des cultures, décolonisation et développement, respect des religions non chrétiennes, œcuménisme, etc.) contribuent à rendre la Mission plus complexe et plus difficile et créent donc une exigence accrue d'ouverture, de compétence et de qualification chez les missionnaires (E. Loffeld à Lisbonne, J. Bruls à Lyon, M. Le Guillou à Louvain...). Mgr Dondene : *Les problèmes que soulève l'action missionnaire sont si complexes que personne n'est plus capable de les résoudre tout seul, mais qu'ils doivent être étudiés en équipe au niveau le plus élevé* (Louvain). – P. de Prémare ofm : *Ce n'est plus n'importe qui qui pourra annoncer la Bonne Nouvelle ; il faudra avoir cette ampleur de vue à laquelle invite le concile* (Louvain).

Un autre point fréquemment souligné dans ces assises, c'est une mise en garde contre la tentation de réduire l'évangélisation à la pré-évangélisation. J. Daniélou : *Je crains qu'actuellement il n'y ait un tel excès de ces préparations qu'on n'en arrive jamais à parler de Jésus Christ (Lisbonne)*. – J. Frisque : *L'annonce de la Parole se fait dans le dialogue, le partage de vie, mais elle doit se faire. Que serait le témoignage privé de paroles ? Si un chrétien se tait, c'est qu'il n'a pas fait l'unité de sa vie en Jésus Christ en sorte qu'il n'a rien à dire (Louvain)*. – Mgr Dondene : *En attendant (les progrès de la théologie des religions non chrétiennes) la Parole de Dieu est quand même faite pour être dite dans un dialogue réel car elle est Bonne Nouvelle pour tous (Louvain)*.

6 / Voir déjà dans le même sens l'opinion de Libermann (*Spiritus* n° 12, p. 292).

7 / Le cardinal Suenens a développé ces idées dans une interview plus récente. Cf. *La Croix*, 24-10-65.

8 / M. l'abbé Pézeril observait lui aussi récemment :

« Les conditions actuelles de l'apostolat me paraissent rapprocher de plus en plus les prêtres séculiers des réguliers... L'évangélisation réclame aujourd'hui plus que jamais la consécration totale du sacerdoce ». (*Le Christ au Monde*, 1965-4, p. 318.)

Le cardinal Suenens, qui tint à saluer les 500 participants de la Semaine de Louvain, axa lui aussi son message sur ce thème : *Nous avons besoin, dit-il, de chrétiens qui sachent tenir en équilibre des vérités complémentaires. L'évangélisation, bien sûr, doit être préparée, mais la tentation actuelle c'est d'en rester indéfiniment à la préparation, tentation du mutisme sous prétexte que le monde n'est pas prêt à entendre le message. Mais, dans un sens, le monde ne sera jamais prêt à entendre la bouleversante nouvelle. Le Christ n'a pas dit : « Allez dire aux hommes : soyez sincèrement ce que vous êtes ». Les chrétiens d'aujourd'hui sont tout prêts à imiter la patience de Dieu, mais Dieu est infiniment impatient de se communiquer, c'est nous qui l'acculons à la patience*⁷.

Le P. K. Müller svd était expressément chargé, à Louvain, d'un exposé de spiritualité missionnaire. Il s'attacha à décrire successivement trois « attitudes fondamentales qui puissent être valables dans la situation missionnaire d'aujourd'hui ».

1. Dynamisme spirituel. *Le missionnaire est appelé à sortir dans la force du Seigneur. Si respectueux soit-il des autres religions, il doit être convaincu qu'il vaut réellement la peine de sortir. La spiritualité missionnaire signifie avant tout se soumettre à l'esprit de Dieu et se laisser remplir par lui : inspiration, amour, ardeur, optimisme, élan, feu. Seule la passion éveille la passion ; seule la vie engendre la vie : le missionnaire doit enthousiasmer, inspirer* (cf. Thomas Ohm, Inspiration et Mission).
2. Esprit de prière. *C'est Dieu qui travaille et qui convertit. « Celui-là est le plus fort qui joint bien les mains » (Kierkegaard)... Savoir nous effacer derrière notre message... Désirer pouvoir se rencontrer avec les non-chrétiens, en petits groupes, dans un esprit de méditation, à l'écoute ensemble de la voix de Dieu dans la demeure la plus intérieure du cœur.*
3. Vie religieuse. *Etre missionnaire c'est rendre témoignage ; être religieux c'est être un signe. Il n'est donc pas étonnant que les communautés groupées pour l'apostolat aient tendu à la forme de vie des conseils évangéliques*⁸.

Le P. Parel, jésuite indien, rappela à Louvain le mot de Nehru demandant au missionnaire de ne s'appuyer que sur la force de son message et sur la bonne volonté du peuple qui l'accueille. Cette pauvreté du missionnaire est une conclusion qui se dégageait, explicitement ou implicitement, des travaux des trois sessions. Dans son étude sur la nouvelle situation de la Mission, Mgr Dondeyne le notait aussi : « Pour accomplir son rôle de témoin, l'Eglise ne peut plus compter que sur la puissance de la pauvreté, la toute puissance de la parole de Dieu, la pureté de son témoignage et la bienveillance des peuples auxquels elle s'adresse » (Louvain). J'ai cru sentir partout les missionnaires présents unanimes à approuver un tel diagnostic et, au fond, unanimement heureux de ce retour obligé et sans équivoque à la vérité de leur vocation. Le cardinal Duval, rendant visite en compagnie du cardinal Villot aux sessionistes de Lyon, leur rapportait cette confidence d'une religieuse d'Algérie : « Nous n'avons jamais été aussi heureuses que maintenant ».

Athanase Bouchard cssp

CONCILE ET MISSIONS III

N

Voir « *Spiritus* » n° 16, p. 244 et n° 20, p. 317. On ne mentionne pas ici les études portant sur des points particuliers comme par exemple celles qui se rapportent à la théologie des religions non chrétiennes.

48. SEUMOIS A., *Bibliographia missionalis de Concilio, Euntes Docete*, 1964-1, 135-144.

a / après la 3^e session

49. Concile et Mission de l'Eglise (les principales interventions missionnaires de la 3^e session) * *Rythmes du Monde*, 1964-4, surtout 234-256.
50. BASSAL A., Après la 3^e session du concile, *Perspectives de Catholicité*, 1964-4, 267-273.
51. SARTRE Mgr, Concile, missions et missionnaires, *Etudes*, avril 1965, 542-555.
52. FRISQUE J., Collégialité et Mission, *Eglise Vivante*, 1964-5, 331-342.
53. J. B. (BRULS), Concile et Mission, *Eglise Vivante*, 1964-6, 458.
54. J. D. (DANIÉLOU), Concile et Missions, *Bull. S. J. B.*, janvier 65, 138-139.
55. F. L. (LEGRAUD), La constitution « de Ecclesia » et l'évangélisation du monde, *Le Christ au monde*, 1965-2, 122-130.
56. MASSON J., Le schéma des Missions, *Bull. de l'U. M. C. (belge)*, avril 1965, 86-89.
57. GHEDDO P., Lo schema del decreto sulle Missioni al Concilio Ecumenico, *Le Missioni cattoliche*, 1965-8, 384-405.

b / crise ou pas crise ?

58. BOUCHARD A., Où en est l'idée missionnaire ? *Spiritus* n° 20 (août-sept. 1964), 291-317 ; Un élan missionnaire moins intense ? *ibid.*, n° 21 (déc. 1964), 420-427.
59. FOSTY L., La Mission en régression, *Spiritus* n° 20 (août-sept. 1964), 229-238.
60. Un départ missionnaire (Table ronde des I.C.I. avec les PP. Henry, Marillier, de Benoît), *I.C.I.* (15 nov. 1964), 11-14.
61. MAESTRINI N., Essor ou déclin des Missions catholiques, *Le Missioni cattoliche* 1964-10, 405-415. Traduit dans *Mission de l'Eglise* (avril et juin 1965), 57-62, 131-139.
62. F. L. La Mission est-elle en crise ? *Le Christ au monde*, 1965-2, 139-144 ; Correspondance de nos évêques à propos de la crise de la Mission, *ibid.*, 1965-4, 374-377 ; 1965-5, 470-474.

63. THIIS G., Théologie des religions non chrétiennes et tâches missionnaires, *Bull. de l'U. M. C.* (belge), janv. 1965, 12-19.
64. DELCUVE G., Faut-il encore annoncer l'Evangile ? *Lumen Vitae*, 1965-3, pp. 504-516.
65. PHILIPS Mgr, Faut-il encore des missions ? *Bull. de l'U. M. C.* (Belge), juil. 1965, 124-129.
66. OTTO J. A., Mission - Missionsersatz ? - Der reiche Prasser, *Die Katholischen Missionen*, 1965-2, 3 et 4.
67. VANCOURT R., Vaut-il encore la peine de se faire missionnaire ? *La France catholique*, 16 juillet 1965.
68. G. N. (Naïdenoff), Mission de l'Eglise et l'Eglise incognito Missi, 1965-8.
69. SUENENS (cardinal), Le devoir d'évangélisation reste impératif. Crise de l'idée de Mission..., *La Croix*, 23-10-65.

c / regards en avant, dans l'attente du texte conciliaire

70. Spiritus n° 20, spécialement : J. HIRTZ, Au service des diocèses missionnaires, 267-275 et P. FALCON, *Vœux missionnaires de Vatican I à Vatican II*, 277-290 ; n° 24 (août-sept. 1965), *Clés pour la Mission*, avec la collaboration de 22 théologiens : Dialogue et annonce de J. C., Organisation du charisme missionnaire, etc. et concrètement 366-367 : *Le prix du renouveau missionnaire*.
71. Fede e Civiltà, nov. 1964, *La « Rivoluzione missionaria » della Chiesa* par V. C. VANZIN ; févr. 1965, *Spirito e metodi della organizzazione missionaria di domani* par W. GARDINI ; juin 1965, *La Chiesa si fà dialogo* par G. CAMPANINI.
72. Eglise Vivante, 1964-6, Voix à écouter dans l'Eglise en concile ; 1965-1, *Préliminaires au dialogue entre croyants* par J. BRULS, A. BOLAND...
73. Parole et Mission n° 29, avril 1965 : *Mise à jour de la Mission, La Mission à l'heure de la collégialité et du dialogue* par A.-M. HENRY, 214-232 et 286-333.

*notre enquête sur la prière
(Spiritus n° 22)*

Y avez-vous répondu ? Ce sera votre contribution personnelle à notre recherche et la meilleure façon certainement de... nous souhaiter une Bonne Année ! Profitez-en pour nous envoyer remarques, critiques et suggestions.

S'adressant, le 8 septembre dernier, à une centaine de missionnaires en congé, réunis à la rue du Bac pour trois semaines de session, le P. Raguin - de passage en Europe - leur rappela vigoureusement le devoir que nous avons de faire participer l'Eglise à notre expérience et à notre réflexion missionnaires. Puisse son exhortation (que vous pourrez lire à la page suivante)achever de vous décider à prendre la plume dès réception de ce numéro.

CONTRIBUTION DES MISSIONNAIRES A LA RÉFLEXION DE L'ÉGLISE

Il est dommage que les missionnaires fassent si peu part de la découverte du mystère chrétien tel qu'ils le découvrent en mission. Je crois en effet que le travail en mission est l'occasion d'une vie spirituelle intense, si on veut bien la vivre, et qu'il peut se greffer sur cette vie spirituelle un peu de réflexion de grande valeur. Le choc sur notre âme de l'expérience missionnaire produit au moins une étincelle de pensée que nous devrions pouvoir communiquer à d'autres. Evidemment, on ne nous demande pas d'écrire des articles dans toutes les revues missionnaires ; mais quand on nous tend la perche dans un questionnaire où peut-être nous pouvons répondre à une ou deux questions... si nous avons le courage de nous asseoir et de faire cela en priant, de nous dire : « Que vais-je répondre sur ce point-là ? Que m'a apporté la vie de mission ? Que m'a apporté le contact avec les païens ? Que m'a apporté l'échec, le succès ? Que m'a apporté d'avoir à expliquer le christianisme à des bouddhistes, à des animistes, à des enfants païens ? etc. »... Cet effort de réflexion sera un enrichissement spirituel et doctrinal, non seulement pour nous, mais pour tout le monde.

Pourquoi n'y-a-t-il de centres de réflexion spirituelle sur le mystère chrétien que dans quelques pays chrétiens ? Toute la réflexion est faite par ici, alors qu'un immense travail se poursuit dans tous les coins de mission sans que cela profite réellement à ceux qui font l'autorité dans l'Eglise. Les théoriciens nous font quelquefois enrager, mais, au fond, nous sommes un peu coupables car nous devrions pouvoir, fraternellement, leur apporter quelque chose. Or, quand on est en mission et qu'on a à traiter un problème de la vie spirituelle, qu'est-ce qu'on fait ? On regarde une bibliographie, on fait venir des livres, on se dit : « Voilà la dernière découverte ! Voilà ce qu'on devra faire ! » et puis on essaie de l'appliquer...

Vous me direz : « On n'a pas le temps de réfléchir ». C'est vrai, mais nous sommes en mission quand même assez nombreux et si nous n'arrivons pas à réfléchir seuls, nous pourrions toujours le faire à plusieurs. Dans ce monde moderne, on se rencontre souvent : on se rencontre pour se donner du courage, on prend un bon repas ensemble, on discute d'apostolat... Mais si nous pouvions aussi parler de ces problèmes de vie spirituelle!... On se traite très fraternellement, quelquefois rudement, rondement, mais je crois qu'il manque entre nous ce sens du besoin spirituel de l'autre. Si nous faisons un effort chacun de notre côté pour approfondir notre vie spirituelle, notre vie missionnaire prendra une nouvelle dimension et cette expérience-là, faite parfois à deux, à trois, à quatre... produira des fruits qui sont exprimables... et dans ce grand travail de mise à jour que fait l'Eglise maintenant, nous ne serons plus seulement des gens qui reçoivent de l'extérieur des méthodes... Finalement, nous découvrirons que le mystère du Christ est éprouvé le même partout, sous tous les climats, dans toutes les races, dans toutes les cultures, avec cette nuance qui fait justement le charme de la diversité.

Yves Raguin sj

courrier de la revue

ils sont encore bien adaptés – et cela malgré leurs défauts, voire à cause d'eux – soit à côté dans des formules nouvelles. Et je n'aime pas beaucoup Spiritus quand il juge de la place de telle formule par rapport à telle autre. Il vaut mieux laisser cela aux évêques et au Seigneur qui juge les arbres à leurs fruits.

De même, à supposer que les missionnaires soient tous assez zélés pour abandonner les situations établies et courir après les futures brebis encore sans pasteur, ce n'est pas à eux de s'en vanter. En tout cas, pas avec esprit de corps et instinct de conservation. La vieille tradition saine est de louer l'action de Dieu dans tel ou tel peuple, et dans tel missionnaire. La Providence se chargera ensuite de faire que ce récit suscite des admirations et des vocations.

Il faudrait aussi voir que chacune des formes socio-logiques de l'organisation ecclésiastique a ses inconvénients à côté des avantages. Par exemple un institut missionnaire, ou un ordre religieux, a automatiquement des inconvénients, du fait qu'il existe, et qu'il accapare beaucoup d'attention, d'effort, d'argent, alors qu'il ne doit être qu'un instrument au service de la seule société qui vraiment existe : l'Eglise. Inversement l'Eglise doit s'incarner dans le clergé séculier et les diocèses, avec automatiquement des étroitures et des faiblesses exigeant la présence des ordres religieux (comme tels).

On encore, dans le temps, on peut dire que la formule définitive : diocèses et ordres religieux à personnel local (pour simplifier), a besoin de la formule provisoire : instituts ou individus venant d'un pays étranger ; et réciproquement. Les deux ayant évidemment même but : soin des âmes baptisées ou à baptiser, mais se répartissant la tâche selon leurs forces et leurs facilités. Seulement de siècle en siècle les pourcentages doivent se modifier, l'idéal final étant une ex-mission sans missionnaires étrangers. Il est vrai que l'idéal ne sera jamais atteint (plusieurs coins de France sont évangélisés par des étrangers). Mais il faut l'avoir en vue et parler en conséquence.

Tout cela pour conclure que je voudrais qu'on répare le manque de sens de Dieu (je généralise peut-être trop mes propres déficiences) par un effort positif de contemplation, de théologie, d'adoration, de vie et de vue théologales – pour compenser l'enivrissement de la mentalité humaniste athée, qui me semble le vrai grand malheur, source de tant de jugements et attitudes, et paresse regrettables.

Et, par exemple, il est curieux que l'idée du salut éternel des païens de bonne foi puisse nuire au zèle missionnaire, alors que ou bien ce mot de salut céleste est une formule creuse héritée de la

Nos lecteurs auront remarqué que nous attendons toujours un an avant de publier leurs réactions à nos articles. C'est pour laisser tout le temps aux missionnaires les plus éloignés de prendre part à cette tribune. Nous ne saurons dire qu'ils aient abusé jusqu'ici de cette facilité ! Puissent les remarques du P. Raguin (ci-dessus, p. 434) les décider à une collaboration plus active.

numéro 20 / mission sans missionnaires ?

62 | Je crois qu'il faut se taire plutôt que de remplir des pages avec des jugements pas très profonds sur des phénomènes pas très importants. Phrase lourde mais qui me paraît bien convenir au genre littéraire de Spiritus, n° 20 : Défense et illustration des grands instituts missionnaires contre les attaques et les concurrences.

Evidemment cela peut être utile, mais j'ai l'impression qu'une structure sociale comme une congrégation religieuse (et l'Eglise en général) n'est pas écoutée quand elle parle d'elle-même, mais plutôt quand elle parle de ses objectifs et de son désir de s'améliorer pour mieux s'y adonner, à la rigueur. Il me semble que si les choses ne vont pas parfaitement (dans le présent ou le passé) dans le travail apostolique des missionnaires, il serait élégant qu'eux-mêmes le disent en même temps qu'ils exposent les efforts de progrès. Le public sera content de ces deux genres d'exposés car il y sentira un grand amour de Dieu et des gens à évangéliser. Voilà en réalité les deux sujets dont il faut que les missionnaires parlent, car ils doivent en être remplis.

Il me semble que s'il y a une mésestime des missionnaires, cela peut être dû à des critiques (vraies ou exagérées) répandues dans le public, mais c'est dû surtout à la baisse de la foi dans ce même public, à sa perte du sens de Dieu, de l'estime de la grâce et des sacrifices qu'elle mérite pour l'acquérir ou la répandre dans tous les pays. Si cette lumière de jugement était dans les têtes, il y aurait un élan qui pousserait les gens vers le travail missionnaire, soit dans les grands instituts si vraiment

foi des anciens âges ; ou bien il est rempli par une vision théologique moderne (et antique) qui est la vision même de la vie d'union à Dieu par le Christ, commencée ici-bas et continuée en Dieu, valant alors ce qu'elle aura valu dans l'effort présent, de sorte que si l'on aime les gens, on ne peut que vouloir leur apporter la lumière du Seigneur, son baptême qui fait vivre en lui, son amitié qui n'est pas hors de la foi préchée et vécue dans l'Eglise. Mais combien votre fichier de documentation contient-il de textes récents et valables sur le Ciel ou sur la Trinité qui devraient être au centre de la pensée de l'Eglise ? Nous ne savons plus faire de théologie que de visibilibus, et encore, si possible, historique. Et nous nous contentons, à propos de la vie du Ciel, d'une algèbre infantile : vie ou mort ; péché ou non ; cela fait penser à des histoires de courant électrique à quoi nous réduirions la grâce. Quelle idée reste-t-il alors de l'homme ? et quelle idée de Dieu ?

Evidemment je ne sais pas assez les progrès déjà faits en théologie sur ces sujets, et par exemple en catéchètique, mais j'ai l'impression que la réflexion est encore timide et n'a pas encore rayonné sur le problème du but des missions, ni sur tant d'autres. Il m'a toujours paru que la formule « fonder l'Eglise » était une énorme déviation, mettant l'humain à la place de Dieu, l'institution à la place de la vie spirituelle, et, en fait, le matériel des structures à la place de la lumière. Nos évêques et curés fondent donc des paroisses et écoles avec tout leur poids de pierre et d'intérêt mondain, ou de « chrétienté » – et peut-être faut-il que cela soit fait, mais c'est en réalité le plus facile et c'est l'enlisement. Ou bien disons que ces théologiens employaient le mot « Eglise » en son sens de « vie spirituelle », tandis que la foule l'a compris en son sens normal : société instituée. A vrai dire l'hypothèse actuelle de l'idée d'Eglise me paraît être fâcheuse car elle remplace mal le sens de Dieu et le sens du Christ. Mais passons.

Notez que je ne doute pas que la foi des missionnaires qui missionnent soit excellente, et meilleure que celle de tous les discoureurs. Mais s'il y a crise, elle est dans le public chrétien trop peu nombreux d'abord, mais aussi manquant de vraie foi, et ceci par la faute des théologiens manquant à leur travail.

Que donc votre Spiritus nous révèle le Saint Esprit du Christ à l'œuvre dans les missionnaires, ou contemplé en lui-même, et non plus les petites querelles humaines (M. B., Asie, 23-11-64).

– Bien des articles de la revue et en particulier notre n° 23 (épuisé) tentent un début de réalisation de ce dernier souhait qui est aussi le nôtre comme nous le disions expressément dans ce n° 20 (p. 322). Puissent votre réponse à notre

enquête sur la prière du missionnaire nous aider dans cette voie.

Que la mésestime de la vocation missionnaire « dans le public » soit liée fondamentalement à une baisse de la foi, cela nous paraît aussi évident, et nous l'avons dit ; mais lorsque c'est l'élite croyante elle-même (du clergé ou du laïcat) qui doute de l'actualité de la vocation missionnaire, n'y-a-t-il pas là un autre phénomène ? Phénomène d'autant plus important à notre sens qu'il ne peut qu'aggraver le premier, mais sur lequel il semble plus facile d'agir par une vigoureuse mise en question et c'est ce que nous avons visé. Respectueusement, c'est même à nos évêques que nous faisons part publiquement de notre inquiétude parce que personne dans l'Eglise n'a le monopole du Saint Esprit et qu'il nous semble abusif de s'en remettre passivement « aux évêques et au Seigneur » du sort que l'on fait à la vocation missionnaire.

Nous eussions aimé qu'on nous fasse l'honneur de voir dans cette démarche autre chose qu'une réaction *d'esprit de corps et d'instinct de conservation*, car les instituts missionnaires ne nous intéressent qu'en tant qu'ils sont – par fonction ecclésiale – au service de la vocation missionnaire (et c'est pourquoi ils ne font que leur devoir en prenant sa défense). Pour l'Eglise et dans l'Eglise, parler de la vocation missionnaire n'est-ce pas tout le contraire que de parler de soi-même ? N'est-ce pas justement rappeler que l'Eglise n'a pas sa fin en elle-même, mais qu'elle a pour raison d'être l'incessant exode missionnaire qui doit un jour tout ramener au Père ? Et à ce propos, nous ne pensons pas que l'Eglise puisse connaître nulle part avant la Parousie « une formule définitive » « à personnel local » qui la dispense d'envoyer de ses enfants hors de son propre milieu. Voilà pourquoi, il ne nous semblait pas déplacé d'esquisser une « défense et illustration » de la vocation missionnaire.

63 / Pour Spiritus, il y a une chose qui m'agace : beaucoup d'articles sont des articles de défense, de plaidoyer pour notre vocation missionnaire. Mais nous autres missionnaires, nous ne sommes pas sur la défensive : nous n'en sommes pas à justifier notre action : nous marchons. Il me semble que la cause missionnaire gagnerait à se présenter telle qu'elle est positivement sans s'attarder à ce que d'autres peuvent penser petitement.. Je sais que la vie missionnaire est en butte à des attaques en France, mais nous autres, on n'a pas de complexes de ce côté (M. Schrive cssp, Madagascar, 25-1-65).

– Comme la précédente, voilà encore une réaction de santé qui nous plaît d'autant plus que le P. Schrive a accepté, après cela, d'écrire simple-

ment comment il voyait sa vocation missionnaire (ci-dessus, pp. 386-390). Mais avant que *Spiritus* ait réussi à moissonner assez de témoignages semblables pour influencer favorablement l'opinion catholique de nos pays, ici des plis pouvaient être pris, des structures mises en place, des doctrines définies qui fassent bon marché de la vocation missionnaire telle qu'elle nous a été donnée. N'était-ce pas notre rôle de réagir pour préserver au maximum les chances de la relève ?

64 | Je dois dire que ce cahier me laisse perplexe... Je comprends l'angoisse apostolique d'où il est né. Les statistiques sont, hélas, éloquentes et ceux qui portent effectivement le poids de l'évangélisation au travers du monde se doivent de jeter un cri d'alarme. Mais, tel qu'il l'est ici, a-t-il une chance d'être entendu ? Les premiers articles laissent gravement sur sa faim. On sent trop l'insuffisance actuelle de la missiologie catholique. C'est là qu'il faut chercher la raison profonde de la crise. Or hélas ! c'est une perspective qui semble demeurer étrangère à ceux qui devraient être les premiers à en avoir conscience, les responsables des grands instituts missionnaires. La conséquence est le malaise dont vous vous faites plusieurs fois l'écho devant les perspectives nouvelles qui semblent s'ouvrir sur les relations entre chrétiens et non-chrétiens. Il faudrait bien qu'on se décide à travailler sérieusement cet immense sujet et qu'on suscite les centres de recherches qui s'imposent. Il y aurait encore beaucoup à dire tant ces pages posent de graves questions (J. H. Dalmais op, Paris, 30-9-65).

- Hélas ! Difficulté de trouver des missionnaires qui soient de solides théologiens. Difficulté de trouver des théologiens qui connaissent de l'intérieur le charisme missionnaire. Avis aux responsables !

65 | Le Souverain Pontife a daigné prendre personnellement connaissance de ce fascicule et vous remercie de lui en avoir filialement fait hommage. Il s'est plus à relever l'opportunité des réflexions présentées et la nécessité, dans le monde d'aujourd'hui, de redonner leur sens plénier à l'idée de mission et à la vocation missionnaire, si essentielles en tout temps à la vie de l'Eglise... (Mgr dell'Acqua, Vatican, 5-12-64).

- Bien que cette lettre ait déjà été publiée, elle est à sa vraie place dans ce courrier et il convient de l'y intégrer. Car, en ne publiant que les quelques critiques reçues, nous donnerions une assez fausse idée de l'accueil fait à ce numéro.

A notre connaissance, une soixantaine de journaux et de revues – tant en France qu'à l'étranger – lui ont fait écho et, à une seule exception près, (encore n'y était-il pas fait allusion explicitement à *Spiritus* et la difficulté partait, dans un

esprit qui nous est d'ailleurs très sympathique, d'un malentendu sur la notion de laïcat missionnaire que ce n'est pas lieu d'éclaircir : voir *Terre entière* n° 8, pp. 2-9), reconnaissaient l'opportunité de ce « cri d'alarme ». Voir en particulier J. Vignon dans la *Sem. rel. de Lyon* du 25-9-65 ; J. M. dans *Mission de l'Eglise* de février 1965 ; P. M. dans *Notre vie* (eudiste) de février 1965 ; P. Gheddo dans *Le Missioni cattoliche* de mars 1965 ; F. F. dans *Parole et Pain* d'avril 1965 ; Ch. Couturier dans *Vocations* d'avril 1965 (Tout en reconnaissant que chacun a dans le corps mystique sa fonction particulière, l'auteur souligne le danger qu'il y aurait à minimiser la dimension missionnaire essentielle de toute vie chrétienne) et dans *Prière et Vie* de juillet 1965, etc.

De bons connaisseurs de l'état d'esprit des anciennes chrétiennes à l'égard de l'idée missionnaire pensent que nous avons eu raison de parler. Quant aux missionnaires, il faut citer au moins quelquesunes de leurs lettres (moins que tous autres cependant ils n'ont coutume d'écrire pour exprimer leur accord) pour montrer que, dans leur ensemble, ils ont éprouvé un grand soulagement à voir leur source inquiétude publiquement exprimée en ce temps du concile.

66 | Laissez-moi vous dire tout le bien que je pense de votre n° 20 ; vous sonnez là, en cœur avec d'autres voix autorisées, un cri d'alarme qui mérite d'être entendu dans tous les milieux, à commencer par les milieux épiscopaux et par tous ceux qui s'occupent de l'éducation et de l'orientation des jeunes. J'aime à croire que les Pères du Concile se serviront de votre étude pour donner aux missions le soutien dont elles ont besoin, à l'échelle mondiale, pour qu'elles soient vraiment l'effort de toute la chrétienté.

L'un des points difficiles me semble être aujourd'hui le partage des responsabilités : des distinctions s'imposent entre les divers mandants, et donc une plus grande coordination des multiples efforts des catholiques. Or, nous sommes pris dans des cadres juridiques (distinction entre la Congrégation et la Propagande et les évêques des autres régions dépendant de la Consistoriale ou des Affaires Extraordinaires), cadres qui sont débordés par la situation présente. Comment faire les réajustements qui s'imposent ? Comment mettre par exemple tous ces laïcs de bonne volonté, qui partent travailler en pays sous-développés, dans un état de mission ? D'où leur vient leur mandat, et quel est au juste leur rôle dans l'Eglise qui les envoie ou qui les reçoit ?

Bien d'autres problèmes surgissent, dont votre numéro fait très bien état, et je vous félicite pour son excellent contenu, comme je me réjouis aussi de voir enfin votre revue élargir ses cadres et

devenir le fruit d'une collaboration entre les principaux instituts missionnaires. Signe des temps que cette recherche en commun, sous la direction de l'Esprit d'Amour (Jean Bouchard sj, directeur du Centre d'études missionnaires de Montréal, 12-11-64).

67 | Tout cela avait besoin d'être dit... J'ai été heureux de retrouver la distinction que j'avais faite il y a trois ans à la Commission d'éducation missionnaire (du Comité catholique de l'Enfance) entre le substantif missionnaire et l'adjectif (cf. p. 324) : il ne faudrait pas confondre automatiquement le second avec le premier ! Il faut du reste reconnaître que les choses sont moins simples qu'autrefois : Il n'y a pas encore bien longtemps, tous les prêtres (ou frères, ou sœurs), qui exerçaient l'apostolat en « pays de mission », étaient des missionnaires. En raison de l'avancement même du travail missionnaire, et de l'évolution du monde qui s'unifie et s'aligne à bien des points de vue sur l'Occident, il faudrait maintenant faire une distinction. Sans cela pourquoi n'appellerait-on pas les prêtres belges ou hollandais qui viennent en France pallier le manque de prêtres de certains diocèses, eux aussi des missionnaires, si c'est le fait de s'expatrier qui y donne droit ? « A temps nouveaux, définition nouvelle de la Mission », ou plutôt rappel de ce qu'elle est ou doit être essentiellement pour qu'on ne risque pas de la déprécié !... (abbé J. Despont, directeur de l'U.P.M. pour le diocèse de Paris, 8-10-64).

68 | Heureusement que vous avez élevé la voix dans cette confusion extrême des mots et des idées concernant la chose missionnaire, car l'élan a été brisé vers les missions réelles et un risque de tourner en rond au lieu « d'aller », de partir et de laisser tout... Si j'avais le temps et si j'étais moins annihilé par le climat, je vous ferai un article intitulé : Les riches sont évangélisés... Ils le sont toujours et ils ont l'argent nécessaire pour l'être..., mais les pauvres ne sont pas évangélisés, il s'en faut de beaucoup, et ils n'ont pas d'argent pour pouvoir se payer cela... Merci donc de parler pour nous et d'apporter aux missionnaires le réconfort de votre vue lucide et aiguë de la crise actuelle (L. R., Haïti, 14-10-64).

69 | La lecture de toutes ces réponses, et de leurs contradicteurs, me donne une certaine honte de moi-même en voyant combien on est exigeant pour demander au missionnaire des qualités et des aptitudes que nous n'avions pas de mon temps. « De mon temps » ? Ce temps a commencé pour moi au Cameroun en 1920, le temps où le Saint Esprit soufflait alors en tempête sur ce pays. Lisez la biographie de Mgr Vogt, un évêque qu'on a oublié dans votre numéro consacré aux évêques missionnaires, un de ceux qui ont mené le Cameroun là où il est rendu aujourd'hui avec cinq évêques afri-

cains et un clergé autochtone des plus nombreux. Ce que j'aime dans votre revue, c'est le courage... Evidemment, notre génération missionnaire s'est montrée inapte à ces adaptations du nouveau siècle. Cependant, les missionnaires qui nous remplacent ne travailleront pas avec notre enthousiasme de l'époque... (Pierre Pichon cssp, Ile Maurice, 17-9-64).

— Nous espérons bien qu'ils le retrouveront ! plus austère sans doute mais aussi fervent. *Spiritus*, en tout cas, a pour première mission d'y aider. L'Esprit anime toujours la Mission et son fruit est joie. Ce que nous aimons, cher père, dans votre témoignage, c'est d'y retrouver l'humilité de nos grands ainés. Car, en défendant la vocation missionnaire, nous ne prétendons certes pas faire l'apologie des missionnaires d'aujourd'hui. Seulement, nous ne voulons pas qu'on tire prétexte de nos défauts pour déprécier notre vocation : nos défauts sont de nous tandis que notre vocation est un bien de l'Eglise qui lui vient de son Seigneur. De même, en déplorant la moindre attention accordée par nos vieilles chrétiennes à cette vocation, il nous faut reconnaître qu'elle est motivée en partie par l'éblouissante découverte qu'elles ont faites des possibilités et des grâces de la Mission toute proche et que nous-mêmes avons tiré profit à méditer l'effort et les épreuves des missionnaires de France pour reconsiderer avec plus de rigueur la façon dont nous réalisions notre propre mission.

70 | Je regrette d'avoir tant tardé à vous dire un profond « merci » pour vos articles courageux et lucides, qui font une nécessaire et salutaire mise au point et cherchent à replacer la Mission dans sa véritable orbite... Espérons qu'ils provoqueront un choc salutaire, en apportant une réponse un peu plus proche des données fondamentales de notre foi et de ce que nous enseignent les Actes et la primitive Eglise.

Que le P. Quéglinger soit spécialement remercié d'avoir insisté sur l'attachement des gens simples à leurs Pères dans la foi ; on parle beaucoup de l'Eglise des pauvres : en nombre de nos missions on la touche du doigt ; et bien que nous ne soyons pas venus pour avoir titre à une « reconnaissance », celle-ci n'en est pas moins réelle et profonde. C'est une re-connaissance, i.e. que les gens sentent qu'ils connaissent par nous une Bonne Nouvelle qu'ils ne connaissaient pas auparavant ; et cela les pousse comme d'instinct à nous connaître avec des yeux neufs, comme aussi à éprouver un sentiment d'affection très vif...

Le point le plus douloureux est certainement celui qui est soulevé à partir de la page 308 (Vers un affaissement de la foi et de la charité ?) Quelle joie pourtant, quelle vérité de notre vie humaine,

d'aller vers nos frères et de leur proposer, non pas une démonstration, non pas des preuves, mais des personnes avec lesquelles ils entrent en relations de famille, en intimité. Là encore, le bon sens des gens est notre maître. Ils nous disent : « Nos pères connaissaient Dieu ; avant, nous connaissions Dieu ; mais maintenant il est avec nous, et nous sommes avec lui ». Peut-être le « pluralisme » religieux fait-il partie du plan de Dieu ; toute l'histoire du salut et de l'humanité ancienne semble le montrer ; mais certainement pas comme un idéal, ni comme une solution définitive ; mais plutôt comme une étape, jusqu'à ce que paraîsse en son plein éclat « la lumière des nations ». Posez donc, à temps et à contre-temps, le cri d'interrogation de saint Athanase aux Ariens du Concile de Nicée : « Mais alors pourquoi le Christ serait-il venu parmi nous ? Et que nous aurait-il apporté ? Est-il oui, ou non, la Tête, le Premier-Né de toute créature ?... » (Jean Troupeau cssp, Centrafrique, 12-10-64).

71 | Je l'ai lu avec un très grand intérêt. Je pense comme vous que si l'on prend l'ensemble des « positions » et des exigences des théoriciens de la mission, on arrive à une suite d'inconséquences. Je crois qu'il y a un affolement dans la pensée chrétienne en Europe à propos des missions. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent, et je ne leur en veux pas pour autant. Il faudrait qu'ils aient vécu en mission pendant un certain temps pour comprendre un peu de quoi il s'agit...

Il y a un point qu'il ne faut jamais oublier : un don de quelques années de sa vie n'entraîne pas les mêmes conséquences qu'un don pour toujours. Et ceci nous ramène aux bonnes vocations à la manière traditionnelle, au temps où les missionnaires étaient les missionnaires c'est-à-dire ceux qui sont envoyés. Il est vrai qu'en ce temps-là, les fidèles ne pensaient pas toujours à leurs responsabilités pour l'accroissement du Royaume. Maintenant ils y pensent peut-être plus, mais cela ne devrait pas empêcher l'élosion de vocations orientées spécifiquement vers l'apostolat lointain. Pourquoi ne peut-on pas construire quelque chose sans en même temps détruire à côté ? Que toute l'Eglise soit comme on dit « missionnaire », je suis d'accord. C'est comme dans la guerre moderne, où toute la nation est en guerre et fait quelque chose pour elle. Mais il y a encore une armée et, dans cette armée, des commandos et le reste... Il y a tout de même dans l'Eglise des fonctions, des vocations, des charismes, des dons... Il y a des prophètes, des apôtres, etc. On veut que l'Eglise s'adapte aux mentalités des peuples. Le travail se fera principalement par l'effort des églises locales elles-mêmes, mais ceux qui vont travailler là-bas ne doivent pas y passer simplement comme des aides temporaires, sauf pour des cas très précis (Y. R., Formose, 10-1-65).

numéro 21 / A la trace de Paul développement et évangélisation

Dans l'important article que le P. de Menasce avait donné à ce numéro (*Permanence et transformations de la Mission*), un point délicat, exposé d'ailleurs de façon très nuancée, ne pouvait manquer d'attirer l'attention. C'est au fond le vieux problème du rapport entre « évangélisation et civilisation » ou, comme on dit aujourd'hui, entre « évangélisation et développement ». L'auteur, citant des précédents dans l'histoire des missions, mettait en garde contre les dangers spirituels d'une aide technique, toujours bien acceptée, mais disjointe de l'idéologie qui la suscite. Cette aide est parfois d'une urgence criante de justice et de charité mais, étant donné l'ambiguité des valeurs terrestres, elle n'aura pas forcément valeur humanisante ; *a fortiori* ne portera-t-elle pas automatiquement témoignage à l'Evangile : « Elle a priorité, écrivait le P. de Menasce, même pour le missionnaire, à condition de ne pas oublier en lui ce qui est sa fin propre (...). Il faut souhaiter que la Mission sache garder ses distances (...) à l'égard de ce progrès technique dont elle souhaite le succès mais que ce n'est pas sa tâche essentielle de promouvoir elle-même (...). L'assistance technique, acceptée là où le christianisme ne l'est pas, est une porte d'entrée qui n'est pas sans dangers. Le problème est scabreux. Au vrai, il faut être soi-même très pauvre et détaché pour prêcher aux hommes qu'ils ne vivent pas seulement de pain (...). Mais la prédication du bon usage des biens de ce monde est difficile quand les moyens deviennent de moins en moins pauvres » (pp. 405-406).

72 | Il est vrai qu'il y a un certain danger à déclencher des mécanismes sociaux qu'il sera ensuite difficile de maîtriser. Je crois que, dans bien des cas, il faut que la Mission les suscite en éduquant des laïcs qui prendront leurs responsabilités. La doctrine chrétienne a des conséquences sociales auxquelles il ne faut pas se dérober. Je trouve que le P. de Menasce « dégage » trop l'Eglise d'activités humaines qui ne doivent pas lui être étrangères. C'est ainsi que nos pères dans différents pays sont en train de promouvoir des « credit unions » dont le but est de donner une stabilité économique à des classes qui autrement sont à la merci de l'usure. Maintenant que le laïcat doit devenir plus important pour l'action de l'Eglise, il est bon de penser à étendre l'action de celle-ci (Y. Raguin sj, Formose 28-11-64).

73 | L'article du P. de Menasce m'a donné du travail. Plus je le relis, plus je crois que je serais d'accord avec le père si nous nous rencontrions ; ce n'est finalement que son vocabulaire qui me bute.

« Que la Mission garde ses distances à l'égard du progrès »... certes non ! il ne peut être question de distance entre l'Eglise et l'Homme ; l'existence de l'Eglise est située dans ce progrès (et elle en profite). La Mission de l'Eglise refuse la distance ; elle plonge dans le technique et même le politique. D'ailleurs le père le dit lui-même fort bien, plus loin, reprochant à la théologie d'avoir pris ses distances à l'égard de la philosophie (et il aurait pu ajouter : si la théologie doit être au courant de la philosophie moderne, il faut commencer, pour cette « honnête discussion », par la base, c'est-à-dire l'anthropologie) ; ici je suis bien d'accord, mais là le problème était le même.

Certes la tâche de l'Eglise n'est pas de promouvoir directement le progrès technique, mais elle est le ferment christofinalisateur de ce progrès. Par ailleurs traditionnelle est dans l'Eglise la fonction de suppléance ; si la société civile fait défaut, le missionnaire n'a pas le droit de se refuser à cette fonction si son abstention équivaut à une indifférence pratique à la misère ; mais il est quelque chose de beaucoup plus important que le pain : c'est la Parole, le mot d'amour ; il ne faut jamais séparer (et encore moins opposer) le spirituel et le temporel. Toute œuvre missionnaire (œuvre prophétique) doit avoir valeur de signe, non seulement dans son intention, mais encore aux yeux de ceux qu'elle touche. Que le pain soit accepté et non la Parole : c'est le risque de tout don (les foules ont mangé le pain de Jésus mais n'ont pas reçu sa parole en leur cœur) ; c'est le risque du Créateur mettant tout à la disposition de l'homme intelligent, sachant bien quel usage l'homme en ferait. Si en donnant nous ne savons pas ce que nous faisons, cette inconscience doit nous rendre bie nmalheureux, mais si nous avons conscience de notre acte dans le prolongement du bras créateur, alors c'est bien. Qu'il y ait des conséquences désastreuses ? Il y en aura tant qu'il y aura des hommes, et qui nous demande de les maîtriser ? Notre fonction est de service, non de commandement. L'Eglise n'est pas une vieille dame conservatrice qui visite « ses pauvres » en ne les libérant pas de leur condition.

Le plus grand désastre est le progrès du matérialisme athée ; mais on sait combien il est lié à l'absentéisme de l'Eglise.

Le problème est difficile, mais nous en avons la clef dans les signes que nous a donné Jésus (Jacques Dournes mep, Vietnam, 2-2-65).

- Mais la question rebondit avec la mise au point qu'a bien voulu faire le P. de Menasce pour expliquer ce qu'il entend par « distance à l'égard du progrès ».

74 | Quand on dit qu'il ne peut être question de distance entre l'Eglise et l'homme, je suis entière-

ment d'accord ; mais l'homme n'est pas à identifier avec le progrès qu'il anime et qui, à son tour, le soutient et le construit. Pas de distance entre l'Eglise et l'homme, tous les hommes, les plus pauvres et les plus régressifs aussi bien que les plus avancés. Mais une certaine distance est inévitable entre l'action de cette église qui vient d'abord apporter la Bonne Nouvelle et l'activité qui vient fournir subsidiairement tout ce qui est nécessaire ou convenable au vrai développement des hommes sur le plan temporel. N'oublions pas le problème posé il n'y a pas si longtemps, et même de nos jours en certains pays, par « les chrétiens de riz ». On nourrissait ces pauvres gens presque incapables de gagner leur vie... Ils s'attachaient à l'Eglise comme à un foyer tout humain, à une patrie bienfaisante. Je suis sûr que l'amour emplissait le cœur de ces missionnaires, mais les conditions matérielles dans lesquelles ces pauvres gens se débattaient étaient trop dures pour que « l'assistance » devienne « signe » sans cesser d'être assistance. Ne croyez-vous pas que la situation actuelle est souvent analogue ? Ou bien l'assistance n'a plus aucune valeur de signe et alors elle est admise (on admettra ainsi les écoles chrétiennes dans la mesure où elles sont supérieures à ce qu'on peut faire d'ailleurs et où on y enseigne le Coran par exemple...), ou bien elle est refusée pour la valeur de signe qu'elle pourrait avoir (alors on supprime tout l'enseignement procuré par des chrétiens, même si on ne trouve rien à mettre à la place). Dans le premier cas, assez courant, on s'expose à des lendemains douloureux lorsqu'on était parti avec des illusions. Je dis « on s'expose », je dis « risque », je ne dis pas que c'est une dichotomie inévitable : je suis certain que les saints y échappent en gros. Encore faut-il être saint !...

Je termine sur un problème concret qui m'a été récemment posé par un ami : dans un pays d'Amérique latine extrêmement pauvre, une équipe de missionnaires ouvriers vivant très pauvrement se rendent compte que, malgré tout, ils gagnent plus que la plupart de leurs ouailles : Faut-il leur donner le surplus ? Mais alors ils sont certains d'avoir à leurs trousses toutes la population du quartier qui les traitera comme des « Américains » et leur effet de témoignage sera nul ipso facto ? Mais ne pas les aider est contraire à l'Evangile. Alors ? La seule solution qu'on envisage pour le moment est de verser ce surplus à des institutions qui organisent des secours assez efficaces sur leur plan, mais de le faire en secret. Je crois qu'analogiquement il y a les mêmes problèmes, moins clairement perçus, moins immédiats, sur le plan de l'assistance technique.

Excusez-moi de dire tout cela très mal : il ne s'agit pas de condamner, mais de rendre sensible un danger (J. P. de Menasce op, Paris, 13-10-65).

- C'est tout le grand débat du schéma XIII sur l'Eglise dans le monde, le spirituel dans le temporel... Nous reviendrons sur ce sujet et serons heureux de l'aide que nos lecteurs pourront nous apporter soit en nous exposant leurs propres difficultés, soit en nous disant comment ils résolvent vitalement ces multiples tensions, qui ne sont pas toutes de faux problèmes, entre l'œuvre et le témoignage, l'efficacité et la pauvreté, le développement terrestre et l'annonce du Royaume, etc.

La Direction

lectures missionnaires

Faites des disciples de toutes les nations par dom Thomas Ohm osb

Dom Thomas Ohm (1892-1962) a été le fondateur de l'Institut de missiologie de Münster et le directeur, jusqu'en 1961, de sa publication scientifique intitulée : *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft*, souvent citée dans les études missionnaires sous le sigle *ZMR*. Quelques mois avant sa mort, il venait de publier, en un gros volume de 980 pages, une « théorie de la Mission », qui résume tout son enseignement. Il faut d'abord féliciter les éditions Saint-Paul d'avoir osé entreprendre la publication française en 3 volumes de cet important ouvrage, car la France est bien pauvre en écrits systématiques modernes sur la Mission. A cette date, seul le premier tome est paru, mais il s'ouvre sur un plan d'ensemble de tout le travail qui nous annonce, pour les autres volumes, des développements sur l'appel, la préparation, l'envoi et le rôle des missionnaires. Celui-ci, après une introduction épistémologique de 128 pages, répond aux questions primordiales : « Qu'est-ce que la Mission ? » et « Pourquoi la Mission ? »

L'introduction, après avoir situé « la théorie de la Mission » (ou missiologie spéculative ou théologie dogmatique de la Mission) par rapport aux quatre branches de « la science des missions » (missiologie pratique : morale, droit, méthode ; missiologie descriptive : histoire et missiographie), fournit un résumé très utile de la littérature du sujet depuis les Pères jusqu'à nos jours

(pp. 75-113). L'auteur se reconnaît spécialement tributaire, à travers son prédécesseur Schmidlin, du protestant Gustave Warneck (1834-1910), « en qui l'on peut bien voir, écrit-il, le véritable fondateur de la science missionnaire moderne » (p. 111).

Sur la raison d'être de la Mission (i.e. non pas tout ce à quoi elle tend, mais ce qui explique en dernière analyse que Dieu ait envoyé son fils à l'humanité), l'auteur maintient en somme le point de vue classique et thomiste sur le motif de l'Incarnation : Dieu veut sauver tous les hommes ; or ceux-ci, sans le Christ, sont dans une situation tragique de perdition. Mais l'Incarnation rédemptrice étant un fait acquis, dans quelle mesure les non-chrétiens sont-ils sans Dieu et sans le Christ ? On eût aimé voir mieux approfondie cette question brûlante de la missiologie contemporaine. « Qui affirme, écrit l'auteur, que les païens sont dans l'ensemble sauvés ne sait pas ce qu'il dit, ou alors il n'a aucune idée de la situation du paganism, il ignore tout de la *conditio humana* qui est la même pour tous, même pour les païens... » (p. 160). Voilà qui est certes d'un sain réalisme, mais qui ne répond pas à la question, puisque cela vaut aussi bien des chrétiens.

Nous sommes beaucoup plus à l'aise pour faire notre la définition que Thomas Ohm donne de la Mission. La Mission c'est un envoi qui n'est pas seulement spécifié par sa source (la Trinité, le Christ, l'Eglise), mais qui doit l'être aussi par son objet et par son but : envoyés pour quoi faire ? La réponse selon notre auteur – et nous sommes de son avis – est entièrement contenue dans le verset de Matthieu qui sert de titre à l'ouvrage : « Faites des disciples de toutes les nations », c'est-à-dire : faites des non-chrétiens des chrétiens. En ces trois mots tout est dit. Annoncer l'Evangile ; appeler à la conversion de la foi ; apporter le salut du Christ ; planter l'Eglise, communauté des croyants ; travailler à l'extension du Royaume de Dieu ; c'est tout cela la Mission, car c'est tout cela que signifie « christianiser les non-chrétiens » (pp. 52-55 ; 289-294 et *passim*). Par là on voit bien que la Mission, tout en étant reconnue à bon droit comme « l'acte par excellence de l'Eglise » – ainsi qu'on aime à le dire aujourd'hui – n'est pas n'importe quelle activité ecclésiale et, là-dessus, Thomas Ohm est très strict :

Nous ne comprenons ici, par christianisation, que le passage proprement dit de l'incroyance à la foi au Christ [qui amène au baptême, cf. pp. 54, 264]... L'épanouissement et le perfectionnement de leur nouvelle vie dans le Christ, la pleine réalisation de tout ce que signifie la vie chrétienne, cela c'est l'affaire de la pastorale. Il en va de même pour la rechristianisation des chrétiens égarés (pp. 292-293).

Quand un missionnaire se propose et s'efforce en premier lieu et surtout de maintenir, confirmer et encourager dans la foi les nouveaux chrétiens, il fait œuvre bonne et nécessaire ; il cesse cependant d'être missionnaire dans le sens strict du mot (p. 272).

Nous avons trop souvent déploré l'impuissance actuelle à définir la fonction et la vocation missionnaires pour ne pas applaudir à cette rigueur un peu brutale. Nous croyons que le redressement missionnaire est à ce prix. Et d'ailleurs Thomas Ohm invite lui-même les congrégations missionnaires « à distinguer la mission exercée auprès des non-chrétiens de leurs autres activités pastorales » (p. 52). Ce serait instructif !

Disons quand même que la division des matières, avec cette multiplication des chapitres de dix lignes qui ne sont là que pour la symétrie, est assez déroutante pour un esprit français. Quelques coquilles déforment le sens : p. 55, ligne 24, lire *rechristianisation* au lieu de *christianisation* ; p. 218, il s'agit de *Mgr Le Roy* ; p. 294, ligne 5 : « On ne peut parler de christianiser que si... »

En un domaine où les idées vivaillissent (ou mûrisent !) très vite, il serait souhaitable, pour conserver leur intérêt, que les deux autres tomes annoncés suivent de près le premier.

Athanase Bouchard cssp

Saint-Paul, coll. « In Domo Domini », Paris 1964, 302 pages.

L'Evangile et la force par Barthélémy de Las Casas

Le titre choisi par M. Mahn-Lot pour présenter ce recueil évoque adéquatement le problème majeur auquel s'est affronté le célèbre dominicain. Nul n'a rappelé avec plus de fermeté inlassable l'incompatibilité absolue entre l'évangélisation des peuples et n'importe quelle forme de violence.

Nul n'a plaidé avec plus d'éloquence le droit des peuples à la liberté. Son enseignement n'a rien perdu de son actualité.

Missionnaire plein de zèle et protecteur intrépide des Indiens d'Amérique, Las Casas jouit d'une célébrité peu commune. Rares cependant sont les hommes qui le connaissent autrement qu'à travers une imagerie simpliste. Ses textes sont d'abord difficiles, il faut le reconnaître. Le cadre historique et sociologique auquel ils se réfèrent nous est tout à fait étranger et presque incompréhensible, du fait du rôle spirituel et quasi pastoral

reconnu alors aux souverains temporels. De surcroît, la méthode scolaire d'exposé, avec son arsenal de références, est propre à accabler le lecteur moderne sans l'éclairer. Marianne Mahn-Lot ne dissimule rien de ces épines, mais elle situe les problèmes et allège les textes avec une habileté consommée, si bien que l'essentiel se dégage, limpide et lumineux.

A l'heure où l'Eglise, avec une ferveur renouvelée, se veut pauvre et servante pour rendre témoignage à l'Esprit qui l'anime, Las Casas nous en montre les voies d'une manière frappante, qui sera particulièrement utile aux missionnaires.

Ses nombreux textes, écrits pour la défense des Indiens, rendent un témoignage éclatant à la grande tradition catholique de respect et d'amour des hommes, sans distinction de race. Dénonçant sans faiblesse les criminelles injustices qui ont trop souvent accompagné la colonisation espagnole, il n'a pas de peine à montrer qu'elles sont contraires à l'esprit évangélique et que les théories spécieuses par lesquelles on a tenté de leur donner une apparence de justification, sont dépourvues de fondement dans la tradition.

Les textes les plus intéressants, cependant, sont tirés d'un traité « De l'unique façon d'amener à la vraie religion tous les peuples infidèles », écrit de 1522 à 1537 et resté manuscrit jusqu'à nos jours. Trois chapitres seulement en ont été édités, en 1942, en version latine et espagnole. Les extraits qui en sont publiés ici (pp. 102-128) donnent à souhaiter une édition intégrale. Selon Las Casas, les maîtres-mots de l'évangélisation sont l'humilité, la douceur, la bienveillance du missionnaire envers ceux à qui il est envoyé. Si sa vie même ne rend pas témoignage que toute volonté de puissance et de cupidité lui est étrangère, en vain s'épuisera-t-il à prêcher. La foi est une adhésion libre, et l'amour seul peut la provoquer.

Charles Couturier sj

Présentation, choix de textes et traduction par Marianne Mahn-Lot. Cerf, coll. « Chrétiens de tous les temps », Paris 1964, 224 pages.

Mission et Pauvreté par Mgr Mercier pb et M. J. Le Guillou op

« Devant un monde qui, maintenant, découvre les proportions toujours grandissantes du cosmos, de l'histoire humaine, de la vie en société, nous avons à élargir en nous la conscience de la mission de l'Eglise et à redonner à la vision du salut toute son ampleur cosmique : la grandeur du Christ remettant son royaume à son Père à la fin

des temps polarise nos esprits. » Cette phrase du P. Le Guillou pourrait être écrite par Teilhard de Chardin. Elle est, elle aussi, un « signe des temps ». Autre « signe des temps » : cette conscience renouvelée de la mission de l'Eglise se fera autour de « la pauvreté ». *Mission et Pauvreté* veut aider à ce renouvellement.

Le livre, fruit heureux de la collaboration d'un évêque missionnaire et d'un théologien, est à sa façon un témoignage : il témoigne des problèmes qui sont ceux de l'Eglise de Vatican II. La quatrième session va les aborder sous le titre « l'Eglise dans le Monde ». Impossible d'y échapper, mais comment y répondre ? L'évêque du Sahara, avec l'éloquence du cœur et la conviction de toute une vie, nous rappelle le tableau d'un monde qui vit dans des conditions infra-humaines. Constatation encore plus troublante (elle « brûle ») l'Eglise de Vatican II : Non seulement dans chaque pays, mais à l'échelle du globe, le monde des pauvres est celui des hommes qui ne connaissent ni le Christ ni l'Eglise. Ils ignorent le Salut. L'Eglise est coupée du monde des pauvres ; et, pourtant, elle doit répondre à l'angoisse de notre temps.

Mission et Pauvreté veut être, à sa façon, une réponse. Certes, une théologie de l'Eglise existe et une théologie de la mission de l'Eglise. Mais il convient de revenir sans cesse sur les exigences concrètes de l'Evangile en fonction de notre temps. « La vocation missionnaire est une grâce et un appel à l'unité du Royaume ; elle est aussi une grâce de prédilection pour les pauvres qui sont premiers dans le Royaume. Elle suppose un geste initial de détachement de soi et de tout, à reprendre chaque jour ». Cette description de Mgr Mercier rejoint l'étude du « Seigneur de Gloire et Serviteur de pauvreté » du P. Le Guillou. Le théologien, au fond, nous fait prendre conscience de la réalité de l'incarnation du Fils de Dieu. Car nous l'oubliions trop quand nous parlons de l'Eglise et de sa mission. Le Seigneur est un Seigneur incarné. Son église est une église de pauvreté. La Mission doit imiter « la patience, de l'insertion du Christ médiateur dans la vie des hommes avant toute annonce de la Parole et toute communication sacramentelle ».

Ainsi se révèle la catholicité de l'amour de Dieu. Ainsi s'articulent les notions inséparables « unité du Royaume, pauvreté et mission ». L'Eglise, tout entière missionnaire, fait *acte de mission* lorsqu'en dialoguant avec le monde, elle révèle aux hommes le mystère du Dieu incarné et pauvre. La Mission est, avant tout, contemplation de ce mystère et de ses répercussions. D'où nécessité d'une méditation assidue de la Sainte Ecriture. « L'horizon de la Mission mondiale nous ramène sans cesse à la présence du Glorifié sous le signe de sa passion douloureuse, portant toute

son église à partager son agonie et la tendant vers la Gloire. » Gloire de la pauvreté, gloire de l'unité aussi. On ne s'étonnera donc pas de la part faite dans ce livre à l'écuménisme ou à la liberté religieuse. Mais nous ne pouvons signaler ici toutes les articulations de cette théologie missionnaire. Elles nous paraissent essentielles pour tout baptisé qui désire, sinon le renouvellement de la Mission, du moins son approfondissement.

Paul Grillou pb

Centurion, coll. « L'Eglise en son temps », Paris 1964, 240 pages.

Un humanisme africain par Dominique Nothomb pb

Il n'est nul besoin de présenter l'auteur. Il le fait lui-même dans son liminaire, en un ton de confidence qui nous révèle comment, missionnaire au Rwanda, il y a « refait ses humanités » au contact de l'homme du Rwanda et de ses valeurs culturelles. Cet ouvrage est donc, pour ainsi dire, un hommage solennel à l'humanisme rwandais. La préface de l'abbé Alexis Kagamé, l'auteur bien connu de la *Divine Pastorale* et de la *Philosophie Bantu-rwandaise de l'Etre*, répond à cet hommage par un autre non moins élégant. Il reconnaît l'âme rwandaise dans l'essai du P. Nothomb. Il élargit les conclusions de ces recherches aux dimensions de l'Afrique noire.

Le livre est construit sur ce que l'auteur appelle « Huit harmonies » qui, à ses yeux, récapitulent l'essentiel de l'humanisme rwandais : le cœur, la vie, Dieu, la nature, la solidarité familiale (Bumwe), le mal, le langage et l'intraduisible *Bupfurwa* qui résume toutes les qualités de l'honnête homme.

Pour bâtir cet admirable édifice, l'auteur a sélectionné des matériaux de valeur : ses observations personnelles, les rites et coutumes du Rwanda, des textes, proverbes et fables, transcrits de la littérature orale. Tous ces matériaux sont confrontés avec le message révélé de la Sainte Ecriture.

La méthode de l'auteur consiste dans une critique de la tradition rwandaise, relevant ses éléments positifs et négatifs, et réservant aux premiers toutes les chances de devenir chrétiens. Il se sert souvent d'un appareil linguistique sommaire, employant des éléments de lexicographie et de traduction, pour justifier l'existence dans la culture locale des pierres d'attente qu'il recherche.

Mais pour apprécier cette œuvre à sa juste valeur, il importe de la situer. Elle fait partie d'une col-

lection catéchétique. Cette méthode a guidé le choix de ses matériaux. Quant à l'œuvre elle-même, elle se présente avant tout comme un essai – à partir de la matière philosophique amassée par l'abbé Kagamé, et d'une réflexion pastorale fondée sur l'Ecriture – d'une synthèse pédagogique à base d'humanisme rwandais et d'humanisme biblique. Un professeur d'une université africaine écrivait un jour que, pour parler de philosophie Bantou, il faudrait des philosophes Bantou. Cet essai, construit à partir de l'œuvre d'un philosophe africain, répond sans doute que de tels philosophes existent.

La valeur d'une telle œuvre, sur le plan qui lui est propre, éclate aux yeux de tous. Ce sont là des efforts qui rejoignent ceux d'un P. Tempels dans ses émouvants témoignages de « Notre Rencontre », et ceux aussi de tous les promoteurs du mouvement familial de la *Jamaa*. La clarté de la méthode est digne de la pédagogie moderne. Certains des matériaux employés, les textes de littérature orale surtout, sont d'une valeur humaine si profonde, si touchante parfois, que tout commentaire semble superflu.

Mais cette œuvre, quand elle étend ses ambitions à l'humanisme universel, se heurtera à des objections d'ailleurs trop fondées, et révélera d'elle-même ses lacunes. Et c'est sans doute parce que ces pages sont pleines de sympathie pour l'Afrique, que les Africains risqueraient de leur demander davantage. L'auteur fait allusion (p. 16), aux simplifications d'une certaine philosophie de la force vitale. Mais de quoi s'agit-il, finalement, quand on parle de philosophie ? Tout système de pensée a son point de départ dans un problème fondamental pour l'homme. Quel est ce problème dans le cadre de ce nouvel « humanisme africain » ? Nous savons pourtant que nos pères se sont posé un tel problème et que l'éducation religieuse africaine, celle des initiations comme celle du *Bupfura rwandais*, idéal de l'honnête homme, fournissait des éléments de réponse à ce problème.

Ainsi, le problème d'une anthropologie négro-africaine surgit, complexe, mais inéluctable. Une anatomie du « cœur » l'effleure à peine, et s'il faut jouer sur huit cordes, la question, en philosophie, est celle de la lyre qui donne aux cordes leur unité. C'est une question de « principe » et de « structure » avant de devenir une question d'éléments.

La méthode linguistique soulèvera d'autres difficultés. Il ne s'agit pour nous que de son usage pour fonder une philosophie. Science auxiliaire, son efficacité est certaine ; principe et fondement de la méthode philosophique, ses chances sont minimes, surtout dans l'état actuel des sciences humaines africaines. Montrer que tel concept a son équivalent dans telle langue se justifie ;

mais en bonne logique mineure, il faut distinguer signification de l'extension..., et cela, d'abord, à l'intérieur d'un même cercle culturel. La méthode comparative, quand elle s'impose, a aussi ses lois. Un simple alignement de dictionnaires et de lexiques ne suffit pas. Les significations qu'on donne au mot *umutima* se retrouvent ailleurs qu'en Afrique, dans le monde sémitique, et même, oh surprise ! dans le Littré français. Les mêmes significations s'appliquent au *kivumu*, le ventre ! Ici encore, pour que l'*umutima* justifie sa fonction anthropologique et philosophique, il eût fallu ce support métaphysique, ce point de départ de la philosophie Bantou, en qui s'unifient tous les problèmes, tous les essais de réponse. C'est cela qui nous manque dans cette étude.

Sur le plan théologique, nous découvrons des lacunes plus graves encore. Le christianisme n'est ni une éthique, ni une philosophie ; il est une religion. Cette religion est essentiellement donnée à l'homme de la Vie de Dieu par la Révélation, puis l'Incarnation qui nous assume tous et nous transforme par la vie sacramentelle au sein de l'Eglise. Cette religion est donc de structure doctrinale, sacramentelle et liturgique, vécue en Eglise dans sa double dimension historique et sociale. C'est à l'intérieur d'une telle structure que sont assumées les valeurs humaines, éthiques ou philosophiques...

Or le lecteur sera surpris de la place immense réservée à des notions tout au long de cet essai. Sans doute, la dimension liturgique n'est pas oubliée à propos de la conception du temps (pp. 147-148) ; sans doute fait-on allusion aux symboles (p. 169) de la vie communautaire ; sans doute, parle-t-on de mariage chrétien pour sanctifier la fécondité (p. 58), de la communion à la vie divine qui évoque la vie sacramentelle (p. 66), de notre « engendrement » dans le baptême (p. 56), ... mais ces notations ne représentent que quelques paragraphes, en passant. Mises bout à bout, leur somme ne dépasse pas les 10 à 20 pages, dans un ouvrage qui en compte 284 !

Il fallait évidemment commencer par ces questions essentielles avant d'aborder celles, non moins difficiles, d'un Logos chrétien qui est théologie, c'est-à-dire, essai de rationalisation du Révélé, non traduction, ou la question si actuelle d'une spiritualité chrétienne authentiquement africaine. Les notations de l'auteur sont ici pleines de suggestions, et nous sommes parfaitement d'accord qu'elles apporteront beaucoup à tous ceux qui cherchent et travaillent en Afrique, pour un christianisme vécu de l'intérieur.

Ces remarques, croyons-nous sont nécessaires. Des lacunes aussi importantes auraient paru négligeables, si l'ouvrage n'avait déclaré ses ambitions de parler au nom de l'Afrique et « d'aller

au-delà des formes et des expressions pour rejoindre les lignes essentielles de la vision du monde du nègro-africain et le secret intime de son cœur» (page de couverture). Nous savons qu'il y a encore des hommes qui doutent de l'Afrique. Un tel essai, s'il prétendait épouser le mystère du « cœur africain » leur donnerait raison. Nous avons pourtant de bonnes raisons de croire qu'au fond des secrets de ce cœur, il y a un humanisme qui pose le problème du destin fondamental de l'homme, et d'autres pierres d'attente où les structures de foi, à travers les mystères sacramentels et liturgiques du christianisme, apporteront, non seulement à nos valeurs éthiques et sentimentales, mais à notre humanité totale renouvelée, son accomplissement en Jésus Christ. Or ceci ne sera possible que si notre humanisme pose le problème fondamental du destin de l'homme tout court, et si, dans son accomplissement au sein du christianisme, il apporte une pierre nouvelle à l'édifice de l'humanisme universel.

Le but de l'ouvrage du P. Nothomb n'était ni philosophique, ni, à proprement parler, théologique. Il était catéchétique. Par ses grandes qualités, cet ouvrage est un encouragement pour les apôtres qui préparent pour l'Afrique un langage chrétien authentiquement africain.

Engelbert Mveng sj

« *Lumen Vitae* », Bruxelles 1965, 284 pages.

La harpe de dieu

N.d.l.r. Avec l'accord du recenseur, nous publions à la suite de son texte quelques lignes du P. Nothomb qui précisent le propos et les limites de son livre.

J'ai cherché à découvrir dans l'homme rwandais ce qu'il considère et « sent » comme « valeurs », à dégager tout ce qui s'y trouve de positivement humain et noble et à y voir comme une sorte de porte d'entrée destinée à accueillir les grands thèmes de la révélation biblique. Mon premier projet était de proposer une large présentation de tout le donné chrétien à partir de ces huit « cordes » de la harpe rwandaise destinée à devenir « la harpe de Dieu ». Tel avait été mon premier titre, qu'on a estimé trop « poétique », et pas commercialisable. Les pages qui décrivent ces « huit cordes » étaient comme des introductions sommaires à des exposés très développés... Mais alors, à la fin du 4^e chapitre, j'avais déjà 450 pages ! C'était impossible à publier, et je n'ai gardé que les 8 chapitres rwandais, réduisant la vision chrétienne à quelques propositions, évidemment d'apparence très « notionnelle ». Le titre prétentieux, « *Un humanisme africain* », est une trouvaille que M. l'abbé Kagamé a estimé

tout à fait justifiée, mais qui, je l'avoue, m'a un peu gêné, car je n'ai de fait osé parler que des éléments culturels de la tradition rwandaise. Le titre du livre reste honnête cependant, puisqu'au lieu de mettre « *L'humanisme...* », on a mis « *Un humanisme* », c'est-à-dire une des multiples expressions ou formes de cet humanisme africain qui essaie de se définir, et dont la richesse défie les possibilités d'un étranger européen qui n'a eu le bonheur de rentrer en contact qu'avec un seul peuple africain.

J'ai été moi-même tout étonné quand M. l'abbé Kagamé dans sa préface élogieuse (pourtant, ce grand ami a su plus d'une fois me « remettre à ma place » et me critiquer, ce qui m'a rendu de grands services) a élargi mon propos à, pour ainsi dire, toute l'Afrique. La seule chose que je puis dire, c'est que les valeurs humanistes de la culture rwandaise sont vraiment « valeurs » dans la mesure où elles coïncident à des valeurs humaines qui sont universellement des valeurs. Mais je suis tout prêt à reconnaître qu'il y a sans doute d'autres valeurs, que je n'ai pas exploitées, dans le patrimoine africain, car je n'avais certes pas l'ambition, vraiment par trop prétentieuse, de dresser un tableau de l'humanisme africain.

Comme je n'ai pas voulu faire œuvre de philosophie, tout en exploitant beaucoup l'œuvre philosophique de M. l'abbé Kagamé, et celle de M. l'abbé Mulago, je n'ai pas voulu proposer une sorte de système à partir d'un point de départ métaphysique, qui exprimerait adéquatement quel est le principe d'unité de cette culture richement humaine. J'ai risqué un inventaire, non une synthèse philosophique. Seul un Africain, qui vit tout cela de l'intérieur, en serait capable, je pense. Et je me méfie un peu des synthèses trop cohérentes, car la réalité est complexe. J'ai rassemblé quelques éléments, établi peut-être des jalons, discerné quelques clefs... Mais mon effort n'a jamais consisté à prendre les Africains que j'ai rencontrés au Rwanda comme des « objets d'étude » ou comme des prétextes de proposer une sorte de « théorie nouvelle », comme quelqu'un qui cherche à « faire une thèse ». Ma démarche a toujours été et reste, je pense, une démarche fraternelle de compréhension, de rencontre d'homme à homme, une démarche de respect et d'amour chrétien. J'ai cru que les Africains du Rwanda étaient des hommes qui avaient beaucoup à m'apprendre, et ils m'ont appris beaucoup. Je crois qu'à l'heure actuelle, du moins dans nos pays du centre africain, ce qui est le plus urgent, c'est que nous, missionnaires, éprouvions d'abord dans la sincérité de nos cœurs et ensuite que nous exprimions avec sympathie vraie, un respect fondé par rapport à nos frères africains. Et l'accueil que reçoit le livre ici, au Rwanda, me montre que c'est de cela surtout dont on a besoin, plus que d'une œuvre savante ou de synthèse philosophique.

Dominique Nothomb pb

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VI 1965

BIBLIOGRAPHIES

Le Paraclet chez saint Jean	23.	206
Concile et Missions III	25.	432

CONCILE ET MISSION

Le prix du renouveau missionnaire	24.	366
Bibliographie	25.	432

COURRIER DE LA REVUE

23. 219 ; 25. 435

ÉCRITURE SAINTE

La prière apostolique de saint Paul	22.	75
Non pas le Royaume en ce temps-ci	23.	115
La hardiesse de l'apôtre	23.	132
Le témoignage du Paraclet chez saint Jean	23.	203
Vivre comme Moïse le dialogue du salut	25.	391

ESPRIT SAINT

Le temps de l'Esprit et de la Mission (Mgr Ziadé)	23.	207
23. Le témoignage de l'Esprit. Sommaire	23.	224

FIGURES MISSIONNAIRES

Libermann et « l'union pratique »	22.	29
L'oraison apostolique de Marie de l'Incarnation	22.	55
La foi de Xavier dans la prière de l'Eglise	22.	67
La joie des missionnaires	23.	151
Fondateur d'Eglise au Centre de l'Afrique, Mgr Comboni	23.	181

PATRISTIQUE

Torrents et feu pour l'évangélisation	23.	115
---	-----	-----

PRIÈRE DU MISSIONNAIRE

22. La prière du missionnaire. Sommaire	22.	112			
Thèmes de récollection	22.	94 ; 23.	211	25.	411
Un évêque parle à ses missionnaires				25.	404

SITUATIONS MISSIONNAIRES D'AUJOURD'HUI

La condition missionnaire	22.	5
Le témoignage de l'Esprit dans l'aujourd'hui de la Mission	23.	165
Quand l'Esprit semble absent	23.	201
Implantation mondiale de l'Eglise. Questions ouvertes	24.	318

THÉOLOGIE DE LA MISSION

24. Clés pour la Mission. Sommaire	24.	225
Au cœur des auditeurs de la Parole	23.	141
Quel est le sens du mot « mission » ?	25.	371
Face aux religions non chrétiennes	25.	416
« Repenser la Mission »	25.	426

VOCATION MISSIONNAIRE

25. Envoyés. Sommaire	25.	448
Des chrétiens mis à part pour la Mission	24.	336

PRINCIPALES CONTRIBUCIONES

BESNARD A.-M. op : Une action qui inclut la contemplation	22.	21
BOYER-MAUREL P. sj : Non pas le Royaume en ce temps-ci	23.	115
Vivre, comme Moïse, le dialogue du salut	25.	391
COUTURIER Ch. sj : La foi de Xavier en la prière de l'Eglise	22.	67
DOURNES J. mep : Quand l'Esprit semble absent	23.	201
FRANCESCHINI L. : Fondatrice d'Eglise au centre de l'Afrique	23.	181
GILS F. cssp : La prière apostolique de saint Paul	22.	75
HOLSTEIN H. sj : Quel est le sens du mot « Mission » ?	25.	371
JETTÉ F. omi : L'oraison apostolique de Marie de l'Incarnation	22.	55
LAMIRANDE E. omi : Torrents et feu pour l'évangélisation du monde	23.	125
LAPLACE J. sj : La condition missionnaire	22.	5
LAVALETTE (de) H. sj : Au cœur des auditeurs de la Parole	23.	141
LE MESTE J. cssp : Libermann et « l'union pratique »	22.	29
MASSON J. sj : Face aux religions non chrétiennes	25.	416
NOTHOMB D. pb : Comment notre prière sert notre apostolat	22.	44
Révision de vie missionnaire	25.	411
PIERRON J. mep : La hardiesse de l'apôtre	23.	132
PORSCH F. cssp : Le témoignage du Paraclet chez saint Paul	23.	203
RAGUIN A. sj : Le témoignage de l'Esprit dans l'aujourd'hui de la Mission	23.	165
La vocation missionnaire	25.	381
RÉTİF A. : La joie des missionnaires	23.	151
SCHRIVE M. cssp : Partis sur sa parole, comme Abraham	25.	386
SEITZ P. (Mgr) mep : Un évêque parle à ses missionnaires	25.	404

Autres collaborateurs

H. Barré, B. Besret, A. Bouchard, J. Bouchaud, J. Chéruel, M. Fréchard, P. Grillou, J. Guennou, J. Heijke, G. Letellier, J. Lorber, A. Marillier, E. Mveng, J. Perrier, R.-M. Saclier, Ch. Stierer, M. Winkelmolen et les 22 théologiens qui ont participé à l'enquête du no 24.

PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

Aubert	109	Gleason	221	Lyonnet	77
Besnard	85	Graham Greene	97	Manoir (du)	108
Boer	209	Haag	108	Menant	83
Bonhoeffер	218	Haering	221	Mouloubou	107
Braso	108	Hamman	78	Nothomb	443
Broglie (de)	216	Huftier	221	Ohm	441
Casel	103	Huguet	83	Paulin de Nole	108
Catrice	219	Jean XXIII	217	Philipon	214
Cerfaux	75	Jérémias	102	Ploussard	105
Chevignard	222	Jomier	109	Raguin	89
Clorivière (de)	102	Küng	216	Rétif	86, 105
Comblin	214	Larère	223	Robinson	109
Congar	222	Las Casas	442	Rynne	218
Couturier	104	Leenhardt et collab.	215	Sanson	82
Daniélou	88	Le Fort (von)	223	Seumois	89
Dankelman	221	Le Guillou-Mercier	442	Suhard	217
Dewailly	79	Léon le Grand	108	Talayesva	100
Dillenschneider	222	Lochet	81	Trese	110
Faynel	107	Loew	84	Vallery-Radot	103
Fries	110	Lyon	110	Wenger	222

Ouvrages collectifs

L'expérience spirituelle dans l'humanité d'aujourd'hui (*Bull. S.J.B.*), 87. - L'Esprit et les Eglises (*Lumière et Vie*), 215 - La signification d'une crise (*A.C.J.F.*), 222.

Quel est le sens du mot « mission » ?	
HENRI HOLSTEIN.	371
La vocation missionnaire	
YVES RAGUIN.	381
Partis sur sa parole, comme Abraham	
MAURICE SCHRIVE.	386
Vivre comme Moïse le dialogue du salut	
PIERRE BOYER-MAUREL.	391
Un évêque parle à ses missionnaires	
Mgr PAUL SEITZ	404
Révision de vie missionnaire	
DOMINIQUE NOTHOMB	411

NOTES, LIVRES ET CHRONIQUES

par A. BOUCHARD, CH. COUTURIER, P. GRILLOU, J. MASSON, E. MVENG,
 Y. RAGUIN, et nos correspondants : I. DALMAIS, J. DESPONT,
 J. DOURNES, P. de MENASCE, P. PICHON, J. TROUPEAU, etc.

Face aux religions non chrétiennes / Le colloque de Bombay	416
Semaines et congrès / « Repenser la Mission »	426
Contribution des missionnaires à la réflexion de l'Eglise	434
<i>Bibliographie</i> / Concile et Missions III	432
<i>Courrier de la revue</i> / Mission sans missionnaires ?	435
<i>Lectures missionnaires</i>	441
<i>Table des matières</i> du tome VI – 1965	446

PRINCIPAUX AUTEURS RECENCÉS

Congar 427 – Couturier 428 – Daniélou 427 – Dondeyne 430 – Las Casas 442 – Le Guillou 442 – Mercier 442 – Müller 431 – Nothomb 443 – Ohm 441 – Riobé – 429 – Suenens 431 – Thils 427 – Volker 429.